


3 1761 03579 3165



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

1
96
LE DÉMON BLANC

LA DUCHESSE D'AMALFI

DE CAMILLE CÉ

Le Livre des Résignations, poème (Sansot-Chiberre).

En collaboration avec JEAN GAUMONT

C'est la Vie, nouvelles (Figuière).

Les Chandelles éteintes (Crès).

LES CONTEMPORAINS DE SHAKESPEARE

JOHN WEBSTER

Le Démon Blanc

(VITTORIA COROMBONA)

SUIVI DE

LA DUCHESSE D'AMALFI

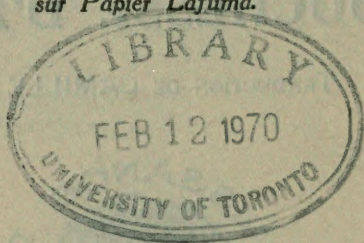
TRADUCTION DE CAMILLE CÉ



LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL — PARIS

La Collection de Littérature ancienne
Française et Étrangère est publiée sous la direction de
Pierre Mac Orhan.

*Il a été tiré de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires numérotés
sur Papier Lafuma.*



PR
3184
W5F7

INTRODUCTION

JOHN WEBSTER

On ne sait au juste ni quand il naquit ni quand il est mort. On ne sait presque rien de tous ces dramaturges de la Renaissance anglaise. Faut-il s'étonner alors de tout l'inconnu qui subsiste dans la vie de Shakespeare? Le père de John Webster, croit-on, appartenait à la puissante corporation des Marchands Tailleurs et peut-être notre poète exerça-t-il quelque temps le métier paternel. Le riche négociant put certainement payer à son fils une solide culture classique, et Webster semble assez fier de son latin; il jette les citations à poignée, emprunte à Hérodote et à Pline l'Ancien des observations d'histoire naturelle. La grande école pour lui comme pour toute cette pléiade dramatique fut la taverne de la Sirène, celle du Soleil ou de la Triple Tonne où l'on buvait un vin puissant avec les dieux d'alors qui n'étaient rien de moins que Shakespeare, Ben Jonson, Beaumont et Fletcher. Emulation, jeunesse, idées, images, on puisait de tout suivant la largeur de sa coupe. Dans un esprit qui semble vraiment fraternel, les aînés collaboraient avec les jeunes et c'est ainsi que John Webster dès 1602 connaît Drayton, Middleton, Heywood, va collaborer avec Marston, avec Dekker, l'auteur du jovial Shoemaker's holiday, écrit avec ce dernier deux comédies d'un vivant réalisme, Northward Ho! et Westward ho! puis la tra-

gique histoire de Sir Thomas Wyatt (c'est le roman de Jane Grey et le triomphe de Marie Tudor). La mort de Jane fait un peu songer à la fin stoïque de la Duchesse d'Amalfi.

Puisant à la source où presque tous, à côté de Shakespeare et de Ben Jonson, ont voulu puiser, Webster tire de Tite-Live son Appius and Virginia; c'est du beau bronze romain un peu froid; il y a là des âmes romaines à la Corneille, une scène à la Brutus où Virginius tue sa fille chérie pour la sauver du déshonneur.

C'est la source italienne qui l'a le plus magnifiquement inspiré; source de prédilection où tous ont bu, suivant leur tempérament, du soleil, de la passion brûlante ou du poison. Mystérieuses affinités entre ces âmes passionnées de la Renaissance anglaise et les âmes brûlantes de la Renaissance italienne. Mystérieuse intuition qui ébahit nos scolastes modernes, hommes de science et pauvres d'imagination, doutant des imaginations prodigieuses d'un autre âge. Sans avoir vu l'Italie, ces gens-là, vivaient l'Italie, comme à un degré moindre notre Corneille devinait l'Espagne. Webster n'a connu ni Rome, ni Padoue, ni Milan, pas plus que Shakespeare n'a vu Vérone ou Venise. Cela se sent bien d'ailleurs, car si l'atmosphère est admirablement devinée, suggérée, il n'y a pas un trait précis, qui décèle une vision directe de voyageur. Mais l'Italie est la seconde patrie des âmes anglaises de cette époque, on pourrait dire de presque tous les poètes anglais depuis Chaucer jusqu'à Keats, Byron et les Browning. L'Italie alors rayonnait sur le monde des esprits; nombre d'Italiens vivaient en Angleterre, notamment ce Florio, grand traducteur et initiateur; et les navires anglais qui trafiquaient avec Gênes et Venise en rapportaient des soieries et des rêves. Les nouvelles italiennes répandues universellement étaient pour ces dramaturges anglais une fontaine intarissable. Webster a tiré son Démon blanc de la vie

de Sixte Quint par Casimir Tempesti. (Vittoria Accorambaoni fut bien, en 1585, la seconde épouse de Paolo Giordano Ursini, duc de Brachiano qui épousa en premières noces Isabella, fille de Côme de Médicis et sœur de François de Médicis, grand-duc de Florence. Vittoria était veuve d'un neveu du Cardinal Montalto qui devint pape sous le nom de Sixte V). — L'histoire de la duchesse d'Amalfi est inspirée des *Novelle de Matteo Bandello*, traduites en français par Belleforest, puis traduites en anglais et figurant dans le *Palace of Pleasure*. La pièce date probablement de 1616, elle fut imprimée en 1623, puis rééditée en 1640 et en 1678. Burbadge, le grand acteur de ces temps joua le rôle de Ferdinand comme il avait joué celui du duc Brachiano dans *Vittoria Corombona* — « *Tragédies de sang* » (*Tragedy of blood*). Ce genre sanglant a plu au sombre génie de Webster comme à tant d'autres, à Kyd, à Ford, à Cyril Tourneur. Ces drames de poisons, de violences et de passions frénétiques semblent les avoir enivrés; non par esprit morbide, mais plutôt par fougue de tempérament, par attrait pour ces voluptés douloureuses de la vie italienne, pour ces fiévreuses et sanglantes splendeurs. Plus tard le doux Shelley lui-même n'écrira-t-il pas le drame effrayant des *Cenci* ?

Le charme de l'horreur n'enivre que les forts.

Les innocentes victimes de ces monstres leur déchirent le cœur; et Webster avec une emphase romantique entend bien tirer de ces sombres drames de cour de « grandes et terribles leçons. »

Aux regratteurs de textes de chercher et de trouver les sources d'inspiration; Vittoria qui fut jouée en 1608 (peut être seulement l'année de sa publication, en 1612) doit quelque chose au « *Revenger's tragedy* » que Cyril Tourneur faisait jouer en 1607; la folie poignante de Cornelia après l'assassinat de son fils bien-

aimé et son chant qui arrache aux plus cruels des larmes, font bien penser aux divagations de Lear, aux chansons et aux fleurs de la folle Ophélie.

Webster lui-même dans une préface reconnaît sa dette envers ses devanciers ou contemporains, le noble Chapman, le savant Ben Jonson, les très excellents Maîtres Beaumont et Fletcher et enfin et surtout envers le génie de Maître Shakespeare, Maître Dekker et Maître Heywood (ces deux derniers ayant été ses amis et collaborateurs).

Malgré tous les emprunts conscients ou inconscients, Webster comme la plupart de cette génération étonnante, demeure profondément original. Il semble avoir travaillé ces deux drames, lentement, avec amour. Dans cette préface un peu orgueilleuse il jette à ceux qui raillaient ses lenteurs la riposte d'Euripide à Alcestides qui disait avoir écrit trois cents vers en trois jours, alors qu'Euripide n'en avait composé que trois : « Il est vrai, mais voici la différence : les tiens on ne les lira que trois jours, alors que les miens vivront trois siècles. »

Ces contemporains et successeurs du grand Will n'en sont point les pâles reflets; ils gardent presque tous et Webster plus que les autres, leur fière personnalité, leur génie ondoyant et divers : cordialité, confiance humaine de Dekker, amertume de Ben Jonson, flamme un peu trouble de Ford, lyrisme velouté de Fletcher. Shakespeare les domine tous de ses hautes frondaisons, mais le sol est si riche, la sève si généreuse que le moindre de ces chênes ferait honneur à d'augustes forêts; nul ne pêche faute de moëlle et de cœur, mais par l'exubérance même de ses rejets et de ses ramures. Mieux que beaucoup d'autres, Webster sait charpenter ses drames, mais que nous sommes loin de la langue abstraite, un peu trop dépouillée, un peu froide de nos grands tragiques ! Les personnages comme la plupart de ces gens de la Renaissance ne savent raisonner que par images et

comparaisons; elles sont en général d'une vérité, d'un relief saisissants; parfois elles éblouissent par leur inquiétante splendeur; mais leur accumulation ne laisse pas d'égarer l'esprit et les yeux, de surcharger les scènes, d'en ralentir les mouvements; on reste étourdi pour avoir trop bu de ce vin brûlant.

L'étonnement des scolastes devant l'universalité des connaissances de Shakespeare, pourra se renouveler, quoique à un degré moindre, devant le vaste savoir de Webster : jurisprudence, médecine, astrologie, alchimie, vénerie, fauconnerie, histoire naturelle, apologues et adages sans nombre : il est versé dans toute connaissance de son temps. Un cosmopolitisme traverse aussi son œuvre; il décrit la scène du conclave, de l'élection du pape, fait défiler les ambassadeurs, l'ambassadeur de Savoie, l'ambassadeur de France, l'ambassadeur d'Espagne; le Français portant le manteau de l'ordre du St-Esprit; celui-là avec la croix des Chevaliers de Rhodes, cet autre avec la Toison d'Or. A chacun Flamineo décoche un trait aussi juste que les brocards lancés par la fine Portia à l'adresse des seigneurs étrangers, ses prétendants. Allusions aux mœurs d'Italie, de France, de Pologne, des Pays-Bas; on évoque même jusqu'à la glaciale Russie. Cosmopolitisme d'âme, curiosité européenne.

Cette civilisation italienne à la fois raffinée et féroce, ces mentalités subtiles, félines, ce machiavélisme des âmes, ne semblent plus avoir de secrets pour notre poète; on dirait qu'il a vécu dans l'atmosphère des Borgia ou des Médicis.

Une émotion très shakespearienne domine ces deux mélodrames de génie comme d'ailleurs plusieurs œuvres de cette époque; ici elle se dégage avec presque autant d'intensité que dans Hamlet ou Le roi Lear. Parmi ce monde de cruautés savantes, dans cet empire des ténèbres morales, se détachent par un effet pathétique de clair-obscur la clarté des âmes faites, elles, pour aimer et que des mains lâches éteignent impitoyable-

ment. Après Ophélie et Cordélie viennent Isabella et la Duchesse d'Amalfi. Une lumière d'amour les guide, leur inspire les mots jaillis du cœur, les gestes d'amantes et de mères, les sacrifices, les morts héroïques; et la duchesse qu'attendent les étrangleurs, recommande encore qu'on donne du sirop à son petit garçon qui tousse et qu'on fasse dire à sa fillette ses prières avant de s'endormir...

A côté, de belles figures d'hommes intègres, inévitablement voués à la mort; au milieu des crimes et des vengeances, des protestations de cœurs honnêtes au nom d'une justice qui malgré la mort des justes ne peut mourir, des paroles adorables ou émotionnantes d'enfants, des scènes d'un romantisme délicat, supérieur, comme celle où près des ruines d'un vieux cloître, l'écho répercute des mots qui prolongent de douloureuses résonances en un cœur hanté de pressentiments funèbres.

Il est aussi de nobles et hautaines figures de princes qui malgré leurs ambitions ou leurs vengeances de profonds politiques, s'élèvent avec des gestes dominateurs, de grands profils lumineux, de longs sourires désabusés.

Et puis, il y a les monstres, les vilains, Flamineo, Bosola, fruits vénéneux d'une société de cour pourrie, âmes faisandées, réduites par l'âpre nécessité aux métiers sordides d'entremetteurs ou d'espions. Leur bouche garde le fiel des suprêmes dégoûts, dégoût de tant de princières canailleries, de l'universelle pourriture, dégoût de soi-même. La Mélancolie si chère à la Renaissance habite en eux comme en des anges déchus. Et leur cynisme éclate en boutades féroces qui sondent le fond des boues humaines. Ce ne sont pas des pleutres pourtant : ils trouvent moyen après une vie de crimes, de mourir en beauté en philosophant sur la mort, et l'âme d'un Bosola obscurcie par l'ombre des grands monstres qu'il sert, retrouve avant la fin une lumière native, pas encore morte.

Au dessus d'eux les grands seigneurs, Brachiano, Ferdinand et le Cardinal, frères de la duchesse d'Amalfi, que tenaillent la luxure, ou la jalousie monstrueuses. Complexes et simples tout ensemble, une seule passion les emplit jusqu'au bord, la haine ou la colère, comme d'autres débordent d'amour. Ferdinand titube de rage, en apprenant la mésalliance de sa sœur avec son intendant, il étouffe et délire et son frère le Cardinal pourtant aussi haineux que lui est obligé de le calmer . . Sur un mot qui les cingle, ils se dressent l'un contre l'autre comme de grands fauves affrontés; ils voient rouge et dans le brouillard de leur fureur ils foncent et blessent et se blessent pour se repentir sur l'heure, soudain dégrisés et demander humblement pardon. Les tempêtes s'apaisent devant un babil d'enfant, tombent soudain devant la mort de leurs martyrs.

Leur vengeance couve en eux comme une flamme, éclate en incendie, participe de la violence des forces de la nature. Ils méditent des supplices savants pour prolonger l'agonie dont ils attendent la suprême volupté. Celui-ci fera enfumer un portrait de vapeurs empoisonnées, cet autre déchaînera une meute de fous. Et Lamb note que d'autres accumulent en vain des horreurs et ne font que terrifier des enfants avec des diables en peinture, mais que Webster est passé maître dans l'art de l'épouvantement. Et Ferdinand, qui voulut affoler sa victime, tombe fou à son tour de cette folie mystérieuse du moyen-âge où l'homme devient loup et va déterrer les morts. Bocca nera, alma rossa.

— Les dominant tous de sa belle tête et de sa haute taille qui semblent sortir d'une toile de Titien ou de Bordone, cette courtisane, splendide fleur de chair, Vittoria Corombona s'avance, au sourire énigmatique, gardant dans l'effronterie la majesté des reines. Jusqu'à quel point joue-t-elle son rôle de fille ambitieuse ? La scène où au couvent des Repenties, elle amène ce duc fou de jalousie et bavant l'insulte, à se traîner à ses pieds,

à quêter le pardon, à lui offrir le rang de duchesse, est d'une incomparable maîtrise; est-elle comédienne ou amante vraie? elle est l'une et l'autre à nous tromper, à s'y tromper elle-même. Elle aussi sait mourir, non en fille lâche, mais en fière créature invincible — La scène prestigieuse où en plein tribunal, adultère et criminelle, ayant du moins provoqué le crime, elle toise le puissant cardinal accusateur, lui fait perdre pied, le fait quinaud malgré sa fouguese éloquence et sa pourpre, le soufflète de ripostes, joue avec un tel génie la comédie de la pudeur et de l'innocence, jette de tels accents de vérité qu'ils nous bouleversent nous-mêmes, qu'ils bouleversèrent d'admiration tour à tour Lamb, Hazlitt, Swinburne, Mézières, Taine et Stendhal et qu'ils étonneront peut-être, si cette traduction n'est pas une trahison, d'aucuns qui croyaient ne plus pouvoir s'étonner!

CAMILLE CÉ.

LE DÉMON BLANC

(VITTORIA COROMBONA)

PERSONNAGES

MONTICELSO, cardinal, plus tard Pape.

FRANCISCO DE MÉDICIS, duc de Florence.

BRACHIANO (ou PAULO GIORDANO URSINI, duc de Brachiano),
mari d'Isabella.

GIOVANNI, son fils.

Le comte LODOVICO.

CAMILLO, époux de Vittoria.

FLAMINEO, frère de Vittoria, secrétaire de Brachiano.

MARCELLO, frère de Vittoria, de la suite de Francisco de
Médicis.

HORTENSIO	}	courtisans.
ANTONELLI		
GASPARO		
FARNESE		
CARLO		
PEDRO		

Le Docteur, le Magicien, l'Avocat.

JACQUES.

JULIO.

CHRISTOPHERO.

Ambassadeurs, Médecins, Officiers, gens de l'escorte, etc.

ISABELLA, sœur de Francisco de Médicis, femme de Brachiano.

VITTORIA COROMBONA, mariée en premières noces à Camillo,
puis à Brachiano.

CORNELIA, mère de Vittoria, de Flamineo et de Marcello.

ZANCHE, fille mauresque, suivante de Vittoria.

La Supérieure de la maison des Repenties.

La scène se passe à Rome et à Padoue.

LE DÉMON BLANC

(VITTORIA COROMBONA)

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Une rue à Rome.

LE COMTE LODOVICO, ANTONELLI ET GASPARO.

LODOVICO. — Banni !

ANTONELLI. — J'eus grande affliction d'entendre cet arrêt.

LODOVICO. — Ah ! ah ! ô Démocrite, ce sont tes dieux qui gouvernent l'univers ! Récompense et châtiment de cour ! La Fortune est une fière catin ; le peu qu'elle donne elle le dispense par petits lots afin de pouvoir rafler le tout d'un coup de patte. Voilà ce que c'est que d'avoir des ennemis chez les grands — Dieu le leur rende ! La louve ne se montre vraiment louve qu'affamée.

GASPARO. — Ceux que vous qualifiez d'ennemis sont de rang princier.

LODOVICO. — Oh ! je prie pour eux ! La foudre violente est adorée par ceux qu'elle écrase.

ANTONELLI. — Voyons, monseigneur, vous avez été condamné

non sans justice : jetez seulement un regard au fond de votre vie passée; vous avez en trois ans ruiné le plus noble comté !

GASPARO. — Vos compagnons de fête vous ont avalé comme un baume de momie (1), puis écoeurés de cette drogue abominable, ils vous vomissent maintenant dans le ruisseau.

ANTONELLI. — Par tous les degrés de la beuverie vous avez roulé en titubant. Il y a tel citoyen possesseur de deux beaux manoirs qui vous appelait maître rien que pour votre caviar.

GASPARO. — Ces gentilshommes que vous traitiez naguère à vos orgies où c'est tout juste si le phénix échappait à votre goinfrerie, se rient de votre misère, comme s'ils pressentaient qu'en vain météore, attiré loin de la terre, vous passeriez vite évanoui dans l'espace.

ANTONELLI. — Ils se gaussent de vous, content qu'on vous a engendré dans un tremblement de terre, puisque vous n'avez fait que ruine de si beaux domaines.

LODOVICO. — A merveille ! Voilà les deux seaux du puits et j'en dois subir les douches alternativement.

GASPARO. — Qui pis est, vous avez commis ici même, à Rome certains meurtres de sanglante horreur.

LODOVICO. — Las ! simples morsures de puce ! Pourquoi alors, n'ont-ils pas demandé ma tête ?

GASPARO. — Oh ! monseigneur ! souvent la loi use d'un moyen terme; elle ne juge pas toujours bon de laver dans le sang les crimes les plus cruels; cette mansuétude dans la pénitence peut à la fois mettre un terme à vos péchés et par cet exemple amender la malice de ces temps.

(1) Employé jadis en médecine pour guérir les blessures. « On vend le Pharaon, disait avec humour sir Thomas Browne, pour en faire des baumes. »

LODOVICO. — Soit. Mais je m'étonne alors que certains grands échappent au bannissement. Voilà Paulo Giordano Ursini, duc de Brachiano, qui est maintenant à Rome et qui cherche par des séductions secrètes et malpropres à souiller l'honneur de Vittoria Corombona, de cette Vittoria qui eût pu, d'un baiser, obtenir mon pardon du duc.

ANTONELLI. — Montrez-vous homme. On sait que les arbres ne portent pas de fruits aussi doux aux lieux où on les planta d'abord qu'à ceux où on les transplante. Les parfums, plus on les chauffe, plus ils exhalent d'agréables senteurs; de même, les épreuves forcent la vertu à se révéler ou vraie ou de mauvais aloi.

LODOVICO. — Laissez là ces consolations imaginées. Si jamais je reviens, je découperai de belle broderie à l'italienne dans leurs boyaux.

GASPARO. — Oh ! messire !

LODOVICO. — Je suis patient. J'en ai vu de ces gens, près d'être exécutés, distribuer des sourires et de l'argent et plaisanter familièrement avec le valet du bourreau : ainsi fais-je; je remercie mes ennemis et les tiendrais pour fort généreux, s'ils m'expédiaient vite dans l'autre monde.

ANTONELLI. — Adieu donc; nous trouverons bien l'occasion, je n'en doute pas, de vous faire rappeler de votre exil.

LODOVICO. — Je vous en suis éternellement obligé. Voilà bien la charité du monde; usez-en donc, de grâce : les grands vendent ainsi les moutons pour qu'on les dépèce, non sans les avoir, au préalable, fait tondre à ras et en avoir vendu la laine (*Ils sortent.*)

DEUXIEME TABLEAU

Une salle chez Camillo. — Sonnerie de trompettes.

BRACHIANO, CAMILLO, FLAMINEO, VITTORIA COROMBONA
et leur suite.

BRACHIANO. — Je vous souhaite le meilleur des repos.

VITTORIA. — A Monseigneur le duc, nos meilleurs hommages. Gardes, des flambeaux ! escortez le duc. (*Camillo et Vittoria se retirent.*)

BRACHIANO. — Flamineo !

FLAMINEO. — Monseigneur ?

BRACHIANO. — Je suis perdu, Flamineo.

FLAMINEO. — Poursuivez vos nobles désirs ; pour vous servir, je suis vif comme l'éclair (*dans un chuchotement*) : O monseigneur, la belle Vittoria, ma sœur, toute heureuse, à l'instant, va vous donner audience — Messieurs, renvoyez le carrosse, il plait au duc que vous éteigniez toutes vos torches et que vous vous retiriez. (*Les gens se retirent.*)

BRACHIANO. — Aurions-nous tant de bonheur ?

FLAMINEO. — Comment en serait-il autrement ? Avez-vous point remarqué ce soir, mon honoré seigneur, comme partout où vous alliez, elle vous suivait des yeux ? Je me suis déjà abouché avec sa suivante, Zanche la Mauresque ; et elle est prodigieusement fière de servir une flamme si ardente.

BRACHIANO. — Notre bonheur dépasse notre espérance, comme notre mérite.

FLAMINEO. — Votre mérite ! Nous pouvons à présent causer librement — dépasse votre mérite ! Qui peut vous faire douter ? Sa pudique réserve ? mais c'est le masque du désir chez la

plupart des femmes; et pourquoi ces dames rougiraient-elles d'entendre nommer ce qu'elles n'ont crainte d'attoucher ? Oh ! elles sont fines ! Elles savent que s'accroît notre désir par la difficulté de la jouissance, tandis que l'assouvisance émousse la passion, la lasse et l'assoupit. Si à la cour le guichet de l'office était constamment ouvert, on ne verrait point cet attroupement avide, ni cette ardeur de gens qui ont soif.

BRACHIANO. — Oui, mais il y a son jaloux.

FLAMINEO. — Qu'il aille se faire pendre ! un doreur qui a la cervelle avariée par le vif-argent n'a pas le foie plus pâle ; il ne vole pas dans les tournois plus de plumes des panaches, qu'il n'a perdu de cheveux, de l'aveu même de son médecin ; un joueur irlandais qui va jouer jusqu'à sa chemise et risquerait le reste n'est pas plus perdu et vidé, et il est si incapable de plaire à une femme, qu'à la manière d'un pourpoint hollandais, tout son dos fond dans son haut-de-chausses. Muchez-vous dans ce cabinet, mon bon seigneur ; il faut inventer quelque expédient pour séparer mon beau-frère de sa belle compagne de lit.

BRACHIANO. — Ah ! si elle allait ne pas venir !

FLAMINEO. — Je ne veux pas voir votre Seigneurie si éperdument amoureuse. J'ai moi-même aimé d'amour une dame de qualité, et la poursuivais de protestations ingénues, alors que trois ou quatre galants qui l'avaient possédée, désiraient s'en débarrasser et de très bon cœur. C'est tout juste comme une volière d'été dans un jardin ; les oiseaux qui sont dehors désespèrent d'y jamais entrer, et ceux qui sont dedans désespèrent et languissent dans la crainte de n'en jamais sortir. — Disparaissez, monseigneur ; voyez, l'autre approche. (*Brachiano sort.*) Ce bonhomme, à en juger par son accoutrement, d'aucuns le prendraient pour un fin politique ; mettez son esprit à l'épreuve, vous ne découvrirez plus qu'un âne sous son harnachement. (*Camillo entre.*)

FLAMINEO. — Holà ! mon frère ? on s'achemine vers le lit de sa tendre épouse ?

CAMILLO. — Nenni, je vous assure, mon frère : le but de mon voyage est plus au nord, vers de plus froids climats ; je n'ai pas souvenir, je vous avoue, de la dernière fois que je couchai avec elle.

FLAMINEO. — Bien étrange que vous vous trompiez dans vos comptes.

CAMILLO. — Nous ne couchâmes jamais ensemble, qu'avant l'aube il ne se creusât un fossé entre nous.

FLAMINEO. — Ç'eût été votre rôle de combler la brèche.

CAMILLO. — C'est juste, mais elle répugne à m'y voir.

FLAMINEO. — Mais alors, messire, de quoi s'agit-il ?

CAMILLO. — Le duc, votre maître, m'honore de sa visite ; je l'en remercie ; et je m'aperçois bien, qu'en joueur de boules passionné, il se penche dans son ardeur du côté où il voudrait voir rouler sa boule.

FLAMINEO. — J'espère que vous n'allez pas croire...

CAMILLO. — Que les grands seigneurs, en jouant font habilement les généreux ? ma foi, je vois bien de quel côté penche sa joue ; elle voudrait bien faire cochonnet avec ma femme.

FLAMINEO. — Voulez-vous faire l'âne en dépit de votre Aristote ? ou devenir cocu, contrairement à vos éphémérides qui vous montrent sous quelle souriante étoile, enfant, vous fûtes mis au maillot ?

CAMILLO. — Peuh ! peuh ! monsieur, n'allez pas me parler d'étoiles ni d'éphémérides ; un homme peut fort bien être cocufié en plein jour, quand les yeux des étoiles sont fermés.

FLAMINEO. — Messire, Dieu vous garde ; je vous laisse à votre oreiller consolateur, rembourré de râpure de cornes.

CAMILLO. — Mais mon frère !

FLAMINEO. — Que Dieu me damne, si j'ai d'autre avis à

vous donner comme ligne de conduite que de mettre votre femme sous clef.

CAMILLO. — Ce serait fort bien fait.

FLAMINEO. — De la barricader et de lui interdire la vue des fêtes de cour.

CAMILLO — A merveille !

FLAMINEO. — De ne la laisser se rendre à l'église, que comme un chien en laisse, derrière vos talons.

CAMILLO. — Bon moyen de sauvegarder son honneur !

FLAMINEO. — Et alors vous seriez certain avant quinze jours, malgré toute sa chasteté et son innocence, d'être cocufié, ce qui reste encore une affaire en suspens. Voilà mon avis et je ne vous réclame pas d'honoraires.

CAMILLO. — Allons, vous ne savez pas où le bât me blesse, où mon bonnet de nuit me serre.

FLAMINEO. — Portez-le à la vieille mode, vos larges oreilles dépassant, plus à votre aise ; — mais, je suis trop cruel ; sevrer votre femme de ses plaisirs ! non, jamais femmes ne sont plus volontiers ni plus glorieusement chastes que lorsqu'on les gêne moins dans leurs libres mouvements. Vous feriez, il paraît, un beau jaloux capricieux, toujours en grands calculs ; prenez donc la hauteur de vos cornes avec un astrolabe, devant qu'elles ne soient poussées. Ces enclos où malins parquent les pauvres brebis provoquent plus de rébellion dans la chair que tous les électuaires excitants que les médecins ont mis en vente depuis le dernier jubilé.

CAMILLO. — Ceci ne me guérit point.

FLAMINEO. — Il paraît que vous êtes vraiment jaloux. Je vais vous prouver votre erreur par un exemple familial. J'ai connu une paire de lunettes fabriquées avec une telle science de l'optique, que si vous déposiez sur la table un sol de douze deniers, il vous semblait en voir vingt. Or donc, si vous portiez des lunettes

comme celles-là et voyiez votre femme occupée à renouer son soulier, vous vous imagineriez voir vingt mains troussant ses cottes et cela vous jetterait dans une terrible fureur sans motif.

CAMILLO. — L'erreur ici, monsieur, n'est point dans la vue.

FLAMINEO. — C'est vrai, mais ceux qui ont la jaunisse voient tout en jaune. La jalousie est bien pire ; ses accès de fièvre offrent aux yeux, comme autant de bulles dans une bassine d'eau, vingt grimaces différentes ; souventes fois elle fait de l'ombre même de l'homme, son propre cocufieur. — La voici qui s'en vient : (*Vittoria Corombona rentre*) quelle raison avez-vous d'être jaloux de cette créature ? Quel âne bâté ou quel goujat flatteur on pourrait l'appeler, celui qui adresserait des sonnets à ses yeux, comparerait son front à la neige de l'Ida ou l'ivoire de Corinthe, ou sa chevelure au bec d'un merle quand elle ressemble plutôt à son plumage (1). Allons, c'est fini ; soyez sage ; je vous veux mettre d'accord ; et vous irez ensemble au lit. Mais attention, morbleu, n'allez pas le lui demander ; ah ! c'est le point capital ; promenez-vous à l'écart ; je ne voudrais pas qu'on vous vît en cette affaire (*Camillo se retire. — Flamineo à voix basse :*) Ma sœur, monseigneur vous attend dans la salle des festins. (*Haut*) Votre mari est fort peu satisfait.

VITTORIA. — Je n'ai rien fait qui pût lui déplaire ; c'est moi qui à souper ce soir, l'ai servi ; j'ai découpé ses mets...

FLAMINEO (*bas*). — Soin inutile de les lui couper, ma foi ; on le dit déjà chaponné. Il faut maintenant que je fasse mine de vous quereller. (*haut*) Faut-il qu'un gentilhomme aussi bien né que Camillo... (*bas*) un pouilleux qui, il n'y a pas vingt ans roulait avec les valets d'équipage du duc, au beau milieu des broches et des lèche-frite...

(1) Sous la Renaissance anglaise, le blond était à la mode et l'on raillait volontiers les brunes.

CAMILLO. — Le voilà qui commence à la chatouiller.

FLAMINEO (*haut*). — Un clerc fort lettré (*bas*) qui a la tête farcie de cervelle de veau sans sauge ni sagesse (*haut*) viendra donc implorer, les jarrets fléchis, l'hospitalité pour une nuit. (*bas*) Il a des démangeaisons qui lui brûlent les jarrets comme la fournaise de la verrerie qui depuis sept ans ne s'est pas éteinte. (*haut*) Est-ce point un gentilhomme courtois ? (*bas*) Quand il est en satin blanc, on le prendrait avec son museau noir, pour un asticot. (*Haut.*) Vous êtes, je l'avoue, une jolie monture d'or (*bas*) mais où fut enchassée une pierre fausse — ce faux diamant de pacotille.

CAMILLO (*à part*). — Il va lui faire connaître ce que je vaux.

FLAMINEO (*bas*). — Allons, monseigneur t'attend; il faut que tu ailles coucher avec monseigneur.

CAMILLO. — Il y vient...

FLAMINEO (*bas*). — Avec la curiosité friande d'un dégustateur qui va goûter à du vin nouveau. (*A Camillo.*) Je pousse hardiment en votre faveur.

CAMILLO. — Voilà un bien bon frère, ma parole !

FLAMINEO (*haut à sa sœur*). — Ton mari te fera don d'un anneau orné d'une pierre philosophale.

CAMILLO. — C'est qu'en effet, j'étudie l'alchimie.

FLAMINEO. — Tu dormiras sur une couche moëlleuse d'un duvet de colombes, te pâmeras dans du linge parfumé, comme cet autre fut étouffé sous des monceaux de roses. Si parfaite sera ta félicité qu'à l'instar de ces voyageurs qui s'imaginent en mer que rivage, arbres et vaisseaux voyagent avec eux, vous croirez que le ciel et la terre vous accompagnent dans la traversée. Il faut lui faire des avances ; ceci est fixé par des clous de diamant à l'inévitable nécessité.

VITTORIA (*bas*). — Mais comment nous débarrasser de lui ?

FLAMINEO (*de même*). — Je vais lui mettre du vent dans les

voiles, — l'envoyer promener tout de suite. (à *Camillo*) Je l'ai presque amenée à la chose ; je sens qu'elle y vient ; mais si j'avais un conseil à vous donner, cette nuit-ci je ne coucherais point avec elle ; je contrarierais son envie pour la rendre plus soumise.

CAMILLO. — Vous croyez ? vous croyez ?

FLAMINEO. — Cela révélerait en vous la souveraineté du jugement.

CAMILLO. — C'est vrai, et une âme qui sait différer de l'opinion du vulgaire, car, *quæ negata, grata*.

FLAMINEO. — Parfait ! vous êtes l'aimant qui doit l'attirer à vous, tout en demeurant à distance.

CAMILLO. — Argument bien philosophique.

FLAMINEO. — Approchez-vous d'elle avec le grand air d'un gentilhomme, et dites-lui que vous partagerez sa couche à la fin du voyage.

CAMILLO (*s'avançant*). — Vittoria, je ne saurais être induit, ou pour mieux dire, incité..

VITTORIA. — A quoi faire, messire ?

CAMILLO. — A aucun déduit avec toi, ce soir. Les vers à soie ont accoutumé de jeûner tous les trois jours, et le jour d'après n'en filent que mieux. Demain soir, je serai à vous.

VITTORIA. — Et vous filerez de belle soie, comptez là-dessus.

FLAMINEO (*bas à Camillo*). — Oui, mais, écoutez, je vous vois déjà vous faufiler dans sa chambre, vers la minuit.

CAMILLO. — Le pensez-vous ? Eh bien, mon frère, pour que vous n'alliez pas croire que je vous veux duper, prenez la clef, enfermez-moi dans ma chambre et vous serez alors sûr de moi.

FLAMINEO. — Ainsi ferai-je, ma foi ; je serai votre geôlier pour une fois. Mais n'avez-vous point de porte dérobée ?

CAMILLO. — La peste en soit, aussi vrai que je suis chrétien.

Comptez-moi demain avec quel dépit elle prendra cet adieu peu courtois.

FLAMINEO. — Certainement.

CAMILLO. — N'as-tu point remarqué la plaisanterie du ver-à-soie ? Bonne nuit ; ma foi, j'userai souvent de ce bon tour.

FLAMINEO. — C'est cela, c'est cela (*Camillo sort et Flamineo ferme la porte sur lui. A Vittoria :*) Et maintenant vous voilà en sécurité (*Eclatant de rire*) Ah ! ah ! tu t'empêtres dans ton propre fil comme un ver-à-soie ! Allons, ma sœur ! l'obscurité cache vos rougeurs. Les femmes sont de maudites chiennes : la décence les tient enchaînées tout le jour, mais on les lâche, à minuit ; et alors elles font beaucoup de bien... ou beaucoup de mal — Monseigneur ! monseigneur ! (*Rentre Brachiano — Zanche apporte un tapis, l'étale et y pose deux riches coussins*). (1)

BRACHIANO (*s'approche de Vittoria*). — Croyez-moi, je voudrais que le temps s'arrêtât, que ne s'achevât jamais cette entrevue, cette heure ; mais toute délice tôt se consume et se dévore. (*Cornelia paraît au fond du théâtre et écoute*) Permettez que dans votre sein, je déverse, au lieu de discours, tous mes désirs ; ne me repoussez point, madame, ou si vous m'abandonnez, je suis perdu, éternellement.

VITTORIA. — Seigneur, dans un esprit de charité, je souhaite que votre cœur soit guéri.

BRACHIANO. — Vous êtes un médecin charmant.

VITTORIA. — Il est certain, seigneur, que les femmes qui sont odieusement cruelles sont comme les docteurs qui enterrent beaucoup de malades : les uns comme les autres perdent tout crédit.

BRACHIANO. — Exquise créature ! nous disons bonnes les cruelles ; quel nom vous donner à vous, si miséricordieuse ?

ZANCHE. — Voyez, maintenant ils s'étreignent.

(1) Il semble que la scène se place dans un jardin ou une cour intérieure.

FLAMINEO. — Union bienheureuse !

CORNELIA (*à part*). — Mes craintes m'ont envahie : ô mon cœur ! Mon fils, entremetteur ! je vois maintenant que notre maison s'effondre. Les tremblements de terre laissent encore après eux, là où il ont fait rage, du fer, du plomb, ou des pierres, mais, malheur et ruine, la luxure déchaînée ne laisse plus rien !

BRACHIANO (*à Vittoria*). — De quelle valeur est ce joyau ?

VITTORIA. — C'est la parure d'une mince fortune.

BRACHIANO. — En vérité, je le désire ; ou plutôt, je ne veux qu'échanger mon joyau contre le vôtre.

FLAMINEO (*à part*). — Charmant ! son joyau à lui pour son joyau à elle ; bien insinué, bon duc.

BRACHIANO. — Voyons, que je vous le voie porter...

VITTORIA. — Ici, n'est-ce pas, monseigneur ?

BRACHIANO. — Mais non, plus bas ; vous porterez mon joyau plus bas.

FLAMINEO (*à part*). — De bien en mieux ; il faut qu'elle porte son joyau plus bas !

VITTORIA. — Afin de passer le temps, je conterai à votre Grâce un songe que je fis l'autre nuit.

BRACHIANO. — Bien volontiers.

VITTORIA. — Un fol et vain rêve... Il m'a semblé que je me promenais vers la minuit dans un cimetière, où un if puissant étalait ses larges racines sous terre. A l'ombre de cet if, j'étais assise, penchée tristement sur une tombe zébrée de bâtons de croix, quand s'approchèrent furtivement votre duchesse et mon époux ; l'un d'eux portait une pioche, l'autre une bêche rouillée, et en termes rudes ils se mirent à m'accuser à propos de cet if ?

BRACHIANO. — De cet arbre ?

VITTORIA. — De cet if innocent... Ils me dirent que j'avais dessein de déraciner cet arbre vigoureux et à sa place de planter

un prunellier épineux et flétri ; et pour ce, ils jurèrent de m'enterrer vive. Mon mari sur-le-champ se mit à piocher et votre cruelle duchesse avec sa bêche à rejeter la terre, comme une furie et à éparpiller les ossements. Seigneur, comme, en rêve, je tremblais ! et pourtant, malgré toute ma terreur, il m'était impossible de prier !

FLAMINEO (*à part*). — Non, bien sûr, il y avait le diable dans votre cauchemar.

VITTORIA. — Mais voilà qu'à ma rescousse, il me sembla qu'accourait une rafale qui abattit une branche massive de ce tronc robuste ; et tous deux furent frappés à mort par cet if sacré et roulèrent dans cette fosse, comme ils l'avaient mérité.

FLAMINEO (*à part*). — Admirable démon ! Elle lui enseigne par ce songe à la délivrer de sa duchesse à lui et de son mari à elle...

BRACHIANO. — Bellement j'interpréterai votre rêve. Vous êtes enlacée par les bras d'un homme qui saura vous protéger contre toutes les rages d'un jaloux, comme la mesquine haine de notre froide duchesse. Je vous placerai au-dessus de la loi, au-dessus de la calomnie ; je donnerai à vos rêves une carrière heureuse et la pleine jouissance ; et les soins du pouvoir ne m'éloigneront de vous que le temps qu'il faudra pour songer à votre splendeur ; vous allez être pour moi tout ensemble duché, santé, épouse, enfants, amis, tout !

CORNELIA (*s'avançant*). — Malheur aux cœurs légers ! Ils courent toujours au-devant de leur ruine.

FLAMINEO. — Quel mauvais génie t'a fait surgir ? (*à Zanche*) Toi, va-t-en ! (*Zanche sort*).

CORNELIA. — Que faites-vous ici, monseigneur, au cœur de la nuit ? Jamais jusqu'à présent, la nielle n'avait ici empoisonné une de ces fleurs.

FLAMINEO. — De grâce, rentrez donc vous coucher, de peur d'en être aussi flétrie.

CORNELIA. — Ah ! pourquoi faut-il que ce beau jardin n'ait pas été d'abord semé de toutes les herbes empoisonnées de Thesalie ? Il eût mieux valu qu'il fût l'asile de la sorcellerie que le sépulcre de votre honneur à tous deux !

VITTORIA. — Ma chère mère, veuillez plutôt m'entendre.

CORNELIA. — Ah ! tu me courbes le front vers la terre plus tôt que la nature ! O cette malédiction des enfants ! Dans la vie, ils nous tiennent constamment en larmes et jusque dans la froide tombe ils nous laissent dans de pâles terreurs.

BRACHIANO. — Allons, assez ! je ne veux plus vous entendre.

VITTORIA. — Mon cher seigneur !

CORNELIA. — Où donc est ta duchesse à cette heure, duc adultère ? Tu songeais peu que ce soir elle est arrivée à Rome.

VITTORIA. — La duchesse ?

BRACHIANO. — Elle eût mieux fait...

CORNELIA. — La vie des princes devrait être réglée comme les cadrans solaires ; leur marche régulière est d'un si puissant exemple, qu'elle fait d'après elle marcher le siècle vers le bien ou le mal.

FLAMINEO. — Fort bien ; avez-vous tout dit ?

CORNELIA. — Infortuné Camillo !

VITTORIA. — Je jure que si mon chaste refus, si quoi que ce soit, hormis un geste sanglant, eut pu calmer l'ardeur de ses longues prières d'amour...

CORNELIA. — Je m'unirai à toi pour le serment le plus douloureux qui ait jamais fait ployer le genou à une mère : si tu déshonores ainsi la couche nuptiale, puisse ta vie être aussi brève que le deuil et les pleurs aux funérailles des grands !

BRACHIANO. — Fi ! fi ! cette femme est folle !

CORNELIA. — Que ton acte soit comme celui de Judas : la trahison dans un baiser : puisses-tu être enviée durant sa courte vie et prise en pitié comme une misérable après sa mort !

VITTORIA. — Malédiction sur moi ! (*Elle sort.*)

FLAMINEO. — Etes-vous égaré, Monseigneur ? Je vais vous la ramener.

BRACHIANO. — Non, je vais m'étendre au lit ; mandez pour moi sur l'heure le docteur Julio. — (*A Cornelia.*) Femme sans charité ! tu viens de soulever par tes fols discours une tempête terrible, prodigieuse ! Sois la cause de tout le mal qui va s'ensuivre ! (*Il sort.*)

FLAMINEO (*à sa mère*). — Croyez-vous donc, vous qui êtes si à cheval sur votre honneur, que c'est une heure décente de la nuit pour renvoyer un duc chez soi, sans même un homme d'escorte ? Je voudrais bien savoir où est enfoui le trésor que vous avez amoncelé, pour me faire vivre, afin que je puisse lever la barbe un peu plus haut que l'étrier de Monseigneur ?

CORNELIA. — Quoi ! parce que nous sommes pauvres, faut-il que nous soyons infâmes ?

FLAMINEO. — De grâce, quels moyens avez-vous de me sauvergarder des galères ou de la potence ? Mon père a vécu en parfait gentilhomme, a vendu tous ses biens et en homme chanceux, a eu le bonheur de mourir avant d'avoir mangé tout son argent. Vous m'avez fait éduquer à Padoue, je le confesse et là — que l'Alma Mater en soit témoin — j'ai dû ravauder les bas de mon maître au moins pendant sept ans. L'âge, avec ma barbe, conspira enfin à me faire bachelier ; je passai alors au service du duc. J'ai connu la cour d'où je suis revenu plus courtois et plus paillard encore, mais pas d'un habit plus riche ; et faut-il, qu'ayant devant moi la route si large ouverte pour monter plus haut, je garde encore votre lait au nez et sur mon

front pâle ? Non, ce front, je le veux d'airain, et je l'armerai avec du vin généreux contre la honte et les rougeurs.

CORNÉLIA. — Ah ! puissè-je ne t'avoir jamais porté !

FLAMINEO. — Je le souhaiterais aussi. Je voudrais que la plus vulgaire courtisane de Rome fût ma mère, plutôt que toi. Nature se montre fort pitoyable aux catins, en ne leur donnant que peu d'enfants; par contre à ces enfants elle octroie multitude de pères; ils sont au moins sûrs de ne pas être dans le besoin. Allez, allez vous plaindre à Monseigneur le grand Cardinal; il se peut même qu'il justifie ceci. Lycurgue s'étonnait fort que les hommes vieillissent tant à procurer de bons étalons à leurs juments, alors qu'ils condamnaient leurs belles femmes à rester stériles.

CORNELIA. — Misère des misères ! (*Elle sort.*)

FLAMINEO, *seul*. — La duchesse de retour ! ceci ne me plaît pas. Nous sommes lancés dans le mal et devons poursuivre : tels ces fleuves pour aller trouver l'Océan, coulent en de tortueux méandres entre des berges creusées de force; ou, comme on voit, pour aspirer à la cîme d'un mont, la route qui grimpe, jamais droite, mais pareille aux subtils replis d'un serpent d'hiver; de même celui qui connaît la politique sous son vrai jour, trouvera ses voies tortueuses et détournées... (*Il sort.*)

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Une salle dans le palais de Francisco.

FRANCISCO DE MÉDICIS, LE CARDINAL MONTICELSO.
MARCELLO, ISABELLA, GIOVANNI avec JACQUES LE MAURE.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — N'avez-vous point vu votre époux depuis votre arrivée ?

ISABELLA. — Pas encore, messire.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Certes, il est d'une merveilleuse courtoisie. Si j'avais un colombier comme celui de Camillo, j'y mettrais le feu, ne fût-ce que pour détruire les fouines qui s'y faufilent. — (*A Giovanni.*) Mon gentil cousin !

GIOVANNI. — Seigneur oncle, vous m'avez promis un cheval et une armure.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Oui-dà, mon joli cousin — Marcello, veillez à ce qu'on y pourvoie.

MARCELLO. — Monseigneur, le duc est ici.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Ma sœur, retirez-vous, il ne faut pas qu'on vous voie.

ISABELLA. — Je vous en conjure, pressez-le avec douceur; n'envenimez point de propos rudes le malentendu entre nous; tous les torts qu'il a, je les lui pardonne franchement; et comme pour éprouver l'ivoire précieux de la licorne (1), on fait avec

(1) Considéré comme un antidote. « Andrea Racci, médecin de Florence, affirme qu'on a vendu chez des apothicaires la livre de seize onces 1536 couronnes, alors que la livre d'or ne valait que 148 couronnes ». (*Dict. de Chambers*, cité par Dyce).

la poudre un cercle protecteur au centre duquel on pose une araignée, ainsi je ne doute point que mes bras qui l'encercleront ne conjurent par un charme le poison de son âme, ne la purifient et ne la gardent des égarements et des souillures.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Je le voudrais. Allez, retirez-vous. (*Tous sortent, sauf Francisco de Médicis et Monticelso.*)

(*Entrent Brachiano et Flamineo.*)

FRANCISCO. — Soyez le bienvenu; veuillez vous asseoir. — (*Au Cardinal.*) Je vous prie, Monseigneur, d'être mon porteparole; j'ai le cœur trop gros, je vous appuierai bientôt.

MONTICELSO. — Avant de commencer, il faut que je supplie votre Grâce de mettre de côté toute colère que pourrait faire naître mon franc-parler.

BRACHIANO. — Je me tiendrai coi comme à l'église; vous pouvez continuer.

MONTICELSO. — On s'étonne fort parmi vos nobles amis que vous qui êtes entré au monde, pour ainsi dire, avec un sceptre incontesté en main, qui à des dons de nature avez su joindre des dons de science supérieure, vous alliez négliger à la fleur de votre âge la majesté de votre trône pour le mol duvet d'une couche d'insatiable volupté. Oh! Monseigneur! le buveur après toutes ses libations se sèvre enfin, et se retrouve à jeûn; ainsi à la longue, quand vous vous réveillerez de ce rêve voluptueux, le repentir alors viendra après lui, comme le dard à la queue du serpent. Malheureux sont les princes quand la fortune flétrit un seul fleuron de leur pesante couronne ou ravit une seule perle à leur sceptre; mais, hélas lorsque dans un naufrage voulu, ils laissent sombrer leur honneur, périssent avec leur nom tous leurs titres princiers!

BRACHIANO. — Vous avez dit, Monseigneur?

MONTICELSO. — Assez pour faire sentir à quel point je suis loin de flatter votre grandeur.

BRACHIANO. — Et vous qui approuvez son discours, que dites-vous ? N'imitiez point ces jeunes faucons qui tournent autour du gibier à l'aventure. Il est là qui s'offre devant vous ; fondez sur lui.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — N'ayez crainte ; je vous répondrai dans vos termes de fauconnerie. Il est des aigles qui devraient contempler en face le soleil, mais qui prennent rarement leur essor ; ils tournent bas suivant leur basse convoitise, car c'est sur les fumiers de basse cour qu'ils saisissent leur proie ; vous connaissez Vittoria ?

BRACHIANO. — Oui.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — C'est chez elle que vous changez de linge, au retour du jeu de paume ?

BRACHIANO. — Il se peut.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Son mari ne dispose que d'une maigre fortune et pourtant elle porte des tissus de brocart.

BRACHIANO. — Eh bien quoi ? Direz-vous que vous avez arraché cela à sa dernière confession, mon bon seigneur le Cardinal, tout en sachant bien quel vent vous l'a soufflé ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — C'est votre catin.

BRACHIANO. — Sire discourtois, il y a du poison dans ton haleine et dans cette noire calomnie. Fût-elle ma catin, tous tes canons tonnants, tes Suisses mercenaires, tes galères, tes alliés conjurés ne sauraient me la faire répudier.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Laissons le tonnerre. Tu as une femme, notre sœur ; puissé-je avoir livré à la mort ses deux blanches mains, liées et rivées dans son linceul suprême, plutôt que de t'avoir donné sa main en mariage.

BRACHIANO. — Tu aurais alors donné une âme à Dieu.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — C'est vrai : ton père spirituel, avec toutes ses absolutions, n'en fera jamais autant pour toi.

BRACHIANO. — Crache ton venin.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Inutile; la luxure porte à sa propre ceinture son fouet qui mord. Prends garde, car notre colère prépare ses foudres.

BRACHIANO. — Ses foudres ? des pétards, tu veux dire !

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Et cela s'achèvera par des coups de canon.

BRACHIANO. — Tu n'y gagneras rien que du fer dans tes plaies et l'odeur de la poudre dans tes narines.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Ça vaut mieux que d'échanger des parfums contre des emplâtres.

BRACHIANO. — Pitié de toi ! J'aimerais te voir annoncer à tes esclaves, à tes forçats ce défi que tu me jettes à la tête et je viendrais me mesurer avec toi au plus épais de tes meilleurs soldats.

MONTICELSO. — Mes seigneurs, vous n'irez pas plus avant sans mettre par courtoisie un frein à vos paroles.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Je ne demande pas mieux.

BRACHIANO. — Célébrez-vous donc une fête triomphale que vous lâchez ainsi la meute sur le lion ?

MONTICELSO. — Monseigneur !

BRACHIANO. — Oh ! je suis bien apprivoisé, bien soumis, messire.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Nous mandons au duc qu'il veuille bien conférer avec nous pour lever des forces contre les pirates; monseigneur le duc n'est pas chez lui; nous arrivons en propre personne : monseigneur le duc est toujours trop occupé. Mais nous le craignons fort, c'est seulement à la saison où sur le Tibre, les chasseurs à l'affût aperçoivent des nuées de canards sauvages, j'entends à l'époque de la mue, que nous serons bien sûrs de vous trouver enfin et de nous entretenir avec vous.

BRACHIANO. — Ah !

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Un simple conte du tonneau, paroles oiseuses; mais pour achever la rime avec plus de raison, vous connaîtrez l'heure où les cerfs eux-mêmes deviennent tristes.

MONTICELSO. — N'ajoutez rien, monseigneur ! Je vois venir un champion qui doit mettre fin à ce différend entre vous deux (*Entre le petit Giovanni*), votre fils, le prince Giovianni. Voyez, messeigneurs, quelles riches espérances vous placez en lui; c'est une cassette qui garde vos deux couronnes et qui devrait vous être également chère. Il est maintenant d'âge à être instruit. Comprenez donc que pour dresser à la vertu les enfants de sang royal, il est une méthode plus rapide et plus sûre que les préceptes, c'est l'exemple; s'il en est ainsi, quel exemple devra-t-il s'efforcer d'imiter si ce n'est avant tout celui de son père ? Soyez donc son modèle; léguez-lui un patrimoine de vertus qui demeure, si les souffles de la fortune venaient à déchirer ses voiles et à briser ses mâts.

BRACHIANO. — Votre main, mon enfant : grandit-on pour devenir plus tard soldat ?

GIOVANNI. — Donnez-moi une pique.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Eh quoi, manier la pique, si jeune, mon gentil cousin ?

GIOVANNI. — Supposez que je sois une de ces grenouilles d'Homère, et que je lance ainsi mon roseau — De grâce, messire, dites moi si un enfant d'esprit raisonnable ne pourrait être chef d'une armée ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Certes, mon cousin, la chose serait possible pour un jeune prince de bon entendement.

GIOVANNI. — Vous parlez sérieusement ? En vérité, j'ai ouï dire qu'il sied à un général de ne point s'exposer souvent en propre personne; pourvu qu'il fasse grand bruit sur son cheval tout comme un timbalier danois — c'est admirable — il n'a pas besoin de se battre; m'est avis que son cheval pourrait tout aussi

bien mener son armée. Si je vis, je chargerai l'ennemi de France, à la tête de toutes mes troupes, le premier de tous !

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Ah ! bien !

GIOVANNI. — Et ne commanderai point à mes hommes de partir devant pour les suivre, mais bien de me suivre, moi !

BRACHIANO. — En avant, jeune vanneau ! le voilà qui s'envole à peine sorti de la coquille.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Gentil cousin !

GIOVANNI. — La première année, mon oncle, que j'irai à la guerre, à tous ceux que je ferai prisonniers, je rendrai la liberté, sans rançon.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Ah ! ah ! Sans rançon ? Comment alors, récompenserez-vous vos hommes qui vous les auront pris ?

GIOVANNI. — Voici comment, monseigneur : je leur ferai épouser toutes les femmes riches qui tomberont veuves cette année-là.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Oui, mais l'année suivante vous n'aurez plus d'hommes pour vous suivre à la guerre.

GIOVANNI. — Eh bien alors, j'entrôlerai les femmes pour la guerre et les hommes suivront.

MONTICELSO. — Spirituel enfant !

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Voyez, de saines habitudes font d'un enfant un homme, alors que de mauvaises font d'un homme une brute — (à *Brachiano*) Allons, vous et moi, soyons amis !

BRACHIANO. — De grand cœur ; soyons comme ces os fracturés et bien remis, qui n'en sont que plus fortement soudés.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Qu'on fasse venir Camillo (*Marcello sort.*) Vous avez entendu la rumeur qui court : le comte Lodovico se serait fait corsaire.

BRACHIANO. — Oui.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Nous sommes en train d'équiper quelques vaisseaux pour nous emparer de lui. Voici venir votre

duchesse : nous vous laissons et n'attendons de vous à elle qu'un accueil affectueux.

BRACHIANO. — Votre charme a opéré sur moi. (*Sortie de Francisco, Monticelso et Giovanni — Flamineo se retire — Isabella rentre.*)

BRACHIANO. — Vous êtes en heureuse santé, à ce que je vois.

ISABELLA. — Mieux qu'en bonne santé, de voir que mon seigneur va bien.

BRACHIANO. — Vraiment. Je me demande quel vent d'amour vous amène à Rome en tourbillon ?

ISABELLA. — La piété, mon seigneur.

BRACHIANO. — La piété ! Votre âme serait-elle chargée de quelque lourd péché ?

ISABELLA. — Oui, de trop de fautes ; je crois que plus nous rendons souvent de comptes, plus notre sommeil est calme et profond.

BRACHIANO. — Gardez donc la chambre !

ISABELLA. — Mais non, mon cher seigneur, je ne vous veux point en colère ; mon absence loin de vous, voilà tantôt deux mois qu'elle dure ; mérite-t-elle point un baiser ?

BRACHIANO. — Je ne suis pas prodigue de baisers ; si cela peut calmer votre jalousie, je suis prêt à le jurer.

ISABELLA. — O mon bien-aimé seigneur, je ne suis pas venue pour gronder. Ma jalousie ! J'en suis encore à apprendre ce que cela signifie en italien. Mes bras vous appellent aussi passionnément que les vôtres m'appelaient, virgineale encore.

BRACHIANO. — Ah ! cette haleine ! La peste de ces sucreries et de ces drogues perpétuelles !

ISABELLA. — Vous avez mainte fois, pour ces deux lèvres-ci, dédaigné la casse et les parfums de la violette printanière ; elles ne sont pas encore si flétries ! Monseigneur, je serais gaie, heureuse. Ces froncements de sourcil conviennent bien sous le heau-

me, mais quand vous me regardez, dans cet entretien si paisible, ces sourcils durement froncés me paraissent bien cruels.

BRACHIANO. — Ah ! hypocrisie ! Vous machinez donc contre moi ? avez-vous donc appris toutes les ruses de l'impudence et de la vilénie, pour aller porter vos plaintes à votre parenté.

ISABELLA. — Jamais, mon cher seigneur.

BRACHIANO. — Faut-il qu'on me pourchasse ? ou est-ce une ruse à vous, pour joindre ici quelque galant à Rome, destiné à remplir les entr'actes ?

ISABELLA. — Je vous en prie, monsieur, brisez-moi le cœur ; et devant ma mort, revenez à votre pitié d'antan, sinon à votre amour.

BRACHIANO. — Parce que vous avez pour frère ce gros duc, j'entends le Grand duc, morbleu, je ne pourrai bientôt plus jeter cinq cents couronnes d'un coup de raquette au jeu de paume, sans que ce ne soit inscrit sur ses tablettes. Je le méprise à l'égal d'un Polonais rasé ; tout son esprit qu'on révère est dans sa garde-robe ; c'est un sire plein de sagesse, quand il est chamarré de sa robe d'apparat ; votre frère, le grand duc, parce qu'il a des galères et que de loin en loin il pille quelque tartane turque (*que toutes les furies de l'Enfer emportent son âme !*) votre frère, dis-je, a fait faire ce mariage : que maudit soit le prêtre qui chanta la messe nuptiale, et maudite même ma lignée !

ISABELLA. — Ah ! votre malédiction va trop loin !

BRACHIANO. — Je vous baise la main ; voici la dernière courtoisie de mon amour. Dorénavant, je ne partagerai plus ta couche ; par ceci, par cet anneau nuptial, je jure que je ne partagerai jamais plus ton lit ; et ce divorce sera aussi fidèlement observé que si le juge l'avait prononcé. Adieu donc ! désormais, nous dormirons loin l'un de l'autre.

ISABELLA. — Que Dieu nous en garde et la douce harmonie

des choses sacrées ! Mais les saints du Paradis verront cela d'un œil courroucé.

BRACHIANO. — Que ta passion ne te rende point incrédule : ce serment que je fais, sur mon âme, je ne m'en délierai jamais par mon repentir ; quand ton frère ferait rage plus qu'une horrible tempête ou un combat sur mer, mon serment restera inébranlable !

ISABELLA. — Oh ! mon linceul ! je ne tarderai plus à avoir besoin de toi. Mon cher seigneur, que j'entende encore une fois ce que je ne voudrais pas entendre. Jamais dites-vous ?

BRACHIANO. — Jamais plus !

ISABELLA. — Oh ! mon cruel seigneur ! puissent vos péchés trouver merci ! Moi, cependant, sur ma triste couche esseulée, je prierai pour vous, sinon pour que vous tourniez les yeux sur votre femme malheureuse et votre fils plein d'avenir, du moins pour qu'à temps vous les leviez vers le ciel !

BRACHIANO. — Assez ! va, va donc geindre auprès du grand duc.

ISABELLA. — Non, mon cher seigneur ; vous serez témoin sur l'heure de mon œuvre pour rétablir la paix entre vous. Je veux m'attribuer à moi-même votre serment exécration ; j'ai quelque motif pour le faire, vous aucun. Célez, je vous en conjure, pour le bien de vos duchés à tous deux, que vous avez préparé les voies de ce divorce ; que la faute en retombe sur ma prétendue jalousie ; et songez de quel triste cœur déchiré, je jouerai ce triste rôle, tout à l'heure... (*Francisco de Médicis et Monticelso rentrent.*)

BRACHIANO. — Faites comme il vous plaira — Mon frère honoré !

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Ma sœur ! — Ah ! ce n'est pas bien, monseigneur — Voyons, ma sœur ! — elle ne méritait pas semblable accueil.

BRACHIANO. — Un accueil, dites-vous ? c'est elle qui m'a fait un accueil.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Etes-vous folle ? Allons, séchez vos pleurs ; est-ce un moyen bien sage pour améliorer les choses que des injures et des larmes ? Revenez à la réconciliation, ou par le ciel, je n'interviendrai plus jamais entre vous deux.

ISABELLA. — Monsieur, vous n'aurez plus à intervenir ; non, quand même Vittoria, à cette condition, deviendrait honnête femme.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Votre mari a-t-il élevé la voix depuis notre départ ?

ISABELLA. — Sur ma vie, je jure que non (*je puis jurer sur ce que je ne crains point de perdre !*) — Les ruines de ma beauté d'antan doivent-elles servir au triomphe d'une fille ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Entendez-moi. Voyez les autres femmes, avec quelle patience elles supportent ces torts légers et comme elles méditent leurs représailles : imitez-les.

ISABELLA. — Ah ! que ne suis-je homme ! Oh ! que n'ai-je le pouvoir de mettre à exécution les projets conçus ! Il en est que je ferais fouetter avec des scorpions !

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Quoi ! changée en Furie ?

ISABELLA. — Oh ! arracher les yeux à cette gueuse ; la laisser agoniser lentement quelque vingt mois ; lui trancher nez et lèvres, lui arracher ses dents pourries, conserver sa chair momifiée comme trophée de ma juste colère ! L'Enfer comparé à ma souffrance n'est que neige fondue. S'il vous plaît, monsieur — vous, mon frère approchez, et vous, monseigneur le cardinal. Monsieur, prêtez-moi encore un seul baiser : désormais, je ne partagerai plus votre couche, j'en jure par ceci, cet anneau nuptial.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Comment ! ne plus partager sa couche ?

ISABELLA. — Et ce divorce je l'observerai aussi fidèlement

que si dans la foule du tribunal, mille oreilles l'eussent entendu prononcer ou si mille gens de loi y eussent de leur main apposé leur sceau.

BRACHIANO. — Ne plus partager mon lit !

ISABELLA. — Que ma folle tendresse d'autrefois ne te rende point incrédule : ce serment, sur mon âme, je ne m'en délierai jamais dans un moment de repentir : *manet alta mente repostum*.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — En vérité, par ma naissance, vous êtes une jalouse et une folle.

BRACHIANO. — Vous voyez que ce n'est pas moi qui l'ai voulu.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Est-ce donc là ce cercle de poudre de licorne dans le pur charme duquel vous deviez enfermer votre époux ? Des cornes sur la tête, voilà ce que mérite la jalousie ! Garde ton serment et garde la chambre.

ISABELLA. — Non, monsieur, je me rends incontinent à Padoue ; je ne demeurerai pas une minute de plus.

MONTICELSO. — Oh ! bonne madame !

BRACHIANO. — Il vaut mieux la laisser suivre son caprice ; une demi-journée de voyage calmera sa bile et alors elle retournera en poste.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Quand nous la verrons revenir trouver monseigneur le cardinal pour être relevée de son vœu imprudent, nous rirons bien.

ISABELLA (*à part.*) — Cruauté, fais ton œuvre ; pauvre cœur, brise toi ; elles tuent, les douleurs qui n'osent pas parler (*Elle sort.*) (*Entrent Marcello avec Camillo.*)

MARCELLO. — Voici Camillo, monseigneur.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Où est la commission ?

MARCELLO. — La voici.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Passez-moi le sceau. (*Francisco,*

Monticelso, Camillo et Marcello se retirent au fond du théâtre; au premier plan Flamineo et Brachiano.)

FLAMINEO. — Monseigneur, remarquez-vous leurs chuchotements ? Je veux extraire de ces deux têtes une drogue plus forte que l'ail, plus mortelle que l'antimoine. Les cantharides qu'on voit à peine se coller à la main, alors qu'elles glissent jusqu'au cœur, n'opèrent pas plus silencieusement, plus invisiblement.

BRACHIANO. — Le meurtre, voulez-vous dire ?

FLAMINEO. — On l'envoie à Naples, mais moi je l'enverrai blanchir à Candie. Ah ! voici un autre instrument qui nous servira aussi (*Entre un médecin.*)

BRACHIANO. — Ah ! le docteur !

FLAMINEO. — Un pauvre coquin de charlatan, monseigneur ; un gaillard qui aurait dû être fouetté pour sa paillardise, s'il n'eût confessé une peine antérieure, n'eût laissé faire une saisie ; et ainsi arrêté le fouet par un *non plus*.

LE DOCTEUR. — J'ai été floué, monseigneur, par un plus fieffé coquin que moi, et l'on me fit payer tous les frais de prétendue saisie.

FLAMINEO. — Il vous jette des pilules dans les entrailles qui vous y font plus de trous qu'on n'en trouve dans une flûte ou une lamproie, c'est son chef-d'œuvre : comme en Irlande il ne pousse pas de plantes vénéneuses, il vous a préparé une vapeur mortelle avec un pet d'Espagnol, de quoi empoisonner toute la cité de Dublin.

BRACHIANO. — Ah ! feu de St-Antoine !

LE DOCTEUR. — Vous avez un secrétaire facétieux, monseigneur.

FLAMINEO. — O adversaire maudit de la nature ! Voyez son œil est ensanglanté comme ces aiguilles qui servent au chirurgien à recoudre les plaies. — Que je te baise, crapaud ; je

t'adore, ô gargarisme abominable et répugnant qui vous arrache poumons, mou, cœur et foie, par petits morceaux.

BRACHIANO. — Assez — Je veux t'employer, honnête docteur : il faut aller à Padoue et en passant mettre un peu de tes talents à notre service.

LE DOCTEUR. — Volontiers, messire.

BRACHIANO. — Oui, mais Camillo ?

FLAMINEO. — Il mourra dès ce soir par un expédient si habile, que les gens supposeront qu'il s'est tué par accident — Mais la mort de la duchesse ?

LE DOCTEUR. — J'en fais mon affaire.

BRACHIANO. — De petits méfaits ne trouvent de sûreté que dans de plus grands...

FLAMINEO. — Rappelle-toi cela, coquin; quand les fripons parviennent aux grandeurs, ils s'élèvent comme on élève les potences aux Pays-Bas, en montant sur les épaules les uns des autres... (*Ils sortent.*)

SECOND TABLEAU

Même décor.

FRANCISCO DE MÉDICIS, MONTICELSO, CAMILLO ET MARCELLO.

MONTICELSO. — Voici, mon neveu, un emblème; examinez-le donc; on l'a lancé par votre fenêtre.

CAMILLO. — Par ma fenêtre ? — Je vois ici un cerf qui a perdu ses cornes et de ne plus les avoir, la pauvre bête pleure. Comme devise : *Inopem me copia fecit.*

MONTICELSO. — Ce qui veut dire : abondance de cornes m'a rendu pauvre en cornes.

CAMILLO. — Que signifie ceci ?

MONTICELSO. — Je vais vous expliquer : on donne à entendre que vous êtes cocu.

CAMILLO. — Ah ! vraiment ? J'aimerais mieux que ceci, monseigneur, ne s'ébruitât point, hors de céans.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Avez-vous des enfants ?

CAMILLO. — Je n'en ai point, monseigneur.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Vous n'en avez que plus de chance. Je vais vous conter une histoire.

CAMILLO. — Je vous en prie, monseigneur.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Une vieille histoire... Il arriva une fois que Phœbus, dieu de la lumière, celui qu'on nomme Soleil, résolut de se marier; les dieux de consentir et Mercure fut envoyé pour proclamer la nouvelle à tout l'univers. Mais quels hauts cris pitoyables s'élèvent parmi les forgerons et fabricants de feutres, brasseurs et cuisiniers, moissonneurs et beurrières, chez les mareyeurs, et mille autres corporations qui souffraient grand ennui de sa chaleur excessive. Ce fut lamentable, Ils s'en vinrent, tout en sueur, trouver Jupiter pour interdire les bans. Un cuisinier gros et gras fut élu comme interprète, et il vous supplie Jupiter de faire châtrer Phœbus, car si, disaient-ils, avec un unique soleil, tant d'humains menaçaient déjà de périr sous son implacable chaleur, qu'advviendrait-il d'eux, s'il allait se marier et procréer d'autres soleils, et si tous ces enfants-là faisaient des feux d'artifice à l'instar de leur père ? J'en dis autant, mais j'appliquerai l'apologue à votre femme : sa progéniture, si la Providence n'y mettait le holà, ferait pâtir la nature et le siècle et les hommes.

MONTICELSO. — Voyez-vous, cousin, il faut changer d'air, par pudeur; voyez si l'absence ne dessèchera point votre corne d'abondance. Marcello est désigné, conjointement avec vous, votre mission est de purger des pirates nos côtes d'Italie.

MARCELLO. — Je m'en sens grandement honoré.

CAMILLO. — Mais, seigneur, avant que je sois de retour, les andouillers peuvent bien repousser plus haut que ceux qui sont tombés.

MONTICELSO. — N'ayez crainte. je serai votre garde-forestier.

CAMILLO. — Il vous faudra veiller de nuit; c'est alors surtout qu'est le danger.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Adieu, mon bon Marcello. Que toutes les chances que peut souhaiter un soldat vous accompagnent à bord.

CAMILLO. — Ne ferais-je pas mieux, maintenant que je suis soldat, avant que de quitter ma femme, de vendre tout ce qu'elle a, et de prendre alors seulement congé d'elle.

MONTICELSO. — J'attends beaucoup de bon de vous, vous voyant partir si gaillard.

CAMILLO. — Gaillard, monseigneur ! de la belle humeur d'un capitaine et pour preuve, je suis décidé à me griser ce soir.

(Camillo et Marcello sortent.)

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Tout cela est bien combiné ; nous allons voir maintenant, jusqu'à quel point ce départ souhaité donnera libre cours aux violentes passions du duc Brachiano.

MONTICELSO. — C'est bien notre dessein. Autrement dans quel but dérisoire aurions-nous fait choix de lui comme capitaine de navire ? Au reste, le comte Lodovico, que l'on disait s'être fait corsaire, est actuellement à Padoue.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Serait-ce vrai ?

MONTICELSO. — Tout à fait certain. J'ai de lui un message, par lequel il supplie qu'on le rappelle promptement de son exil. Il a dessein de s'adresser, pour obtenir pension, à notre sœur la duchesse.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Oh ! c'est parfait. Il nous reviendra avant six jours. J'aimerais voir le duc Brachiano se jeter dans des débordements qui feraient esclandre : car il n'est rien, dans

la folie d'une passion maudite, qui sauve mieux l'honneur d'un homme que le sens profond d'une impérissable honte.

MONTICELSO. — On pourra m'objecter qu'il est de ma part peu honorable de me jouer ainsi d'un mien parent ; mais je réponds à cela, que pour me revancher, je mettrais en jeu même la vie d'un frère qui, outragé, n'ose pas se venger soi-même.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Allons, ayons l'œil sur cette drôlesse.

MONTICELSO. — Maudite soit la grandeur ! Il ne la quittera point, c'est sûr, n'est-ce pas ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Le malheur n'est pas grand. Comme le gui sur les ormes desséchés et morts, qu'il s'agrippe bien à elle et qu'ils pourrissent ensemble ! (*Ils sortent.*)

TROISIEME TABLEAU

Une salle dans la demeure de Camillo.

BRACHIANO, un Magicien.

BRACHIANO. — Or çà, monsieur, je réclame votre promesse ; nous voici en plein silence de minuit, heure fixée où votre art doit me montrer comment s'opère le meurtre par nous décidé de Camillo et de notre odieuse duchesse.

LE MAGICIEN. — Vous m'avez par vos largesses gagné à exécuter une œuvre que je ne pratique guère. Il en est qui par des tours charlatanesques aspirent à ce renom que je perdrais de bon cœur, de nécromant ; comme il en est qui pratiquent des tours de cartes et sous couleur de magie, trichent impudemment ; d'autres évoquent leurs légions d'esprits autour de moulins à vent et risquent leur cou pour faire une pasquinade ; d'autres encore exhibent un cheval courte-queue et lui font faire des tours

d'escamotage et donnent à croire que c'est un esprit. A côté de ceux-là, tout un monde de faiseurs d'almanachs, de jeteurs d'horoscopes, des coquins qui à la vérité ne vivent que d'expédients, c'est-à-dire uniquement de biens volés et voudraient laisser croire aux gens qu'ils font tout ce qu'ils disent parce qu'ils débitent du latin de cuisine. Je vous prie, seyez-vous ; couvrez-vous de ce bonnet, seigneur, il est enchanté ; et maintenant je vais vous montrer grâce à mon art tout-puissant, par quel moyen se brise le cœur de votre duchesse.

(*Scène muette.* — Julio et Christophero entrent de façon suspecte ; ils tirent un rideau sur le portrait de Brachiano ; se protègent le nez et les yeux de larges lunettes et puis brûlent des parfums devant la toile et barbouillent les lèvres du portrait ; ceci fait, ils éteignent le feu et, enlevant leurs lunettes, sortent en riant. Isabella entre en toilette de nuit, comme pour s'aller mettre au lit, suivie de flambeaux, et servie par le comte Lodovico, Giovanni, Guidantonio, et d'autres ; elle s'agenouille comme pour faire ses oraisons, puis tire le rideau de devant le portrait, le salue par trois fois et trois fois baise ses lèvres ; elle défaille et ne souffre pas que ses gens s'en aperçoivent ; elle meurt ; la douleur se peint sur les traits de Giovanni et du comte Lodovico ; on emporte le corps solennellement.)

BRACHIANO. — Parfait ! Ainsi elle est morte.

LE MAGICIEN. — Empoisonnée par la toile enfumée. C'était sa coutume chaque soir, avant de s'aller coucher, de venir visiter votre portrait et de rassasier ses yeux et ses lèvres de cette ombre inanimée. Le docteur Julio, ayant noté ceci, a enduit la toile d'une huile et d'autres poisons, qui sur-le-champ ont suffoqué ses esprits.

BRACHIANO. — Il m'a semblé voir le comte Lodovico.

LE MAGICIEN. — C'était lui, et par mon art j'ai découvert qu'il était éperdument épris de votre duchesse. Tournez maintenant vos regards ailleurs, et voyez la ruse fatale pour Camillo encore plus savamment ourdie. Retentis plus fort, ô musique de ce sol enchanté, pour prêter comme il convient au drame, un accent tragique. (Musique)

(*Seconde scène muette.* — Entrent Flamineo, Marcello, Camillo avec quatre autres, en capitaines; ils portent des santés et dansent ; on amène dans la salle un cheval de voltige ; après un chuchotement à leur oreille, Marcello et deux autres sortent, tandis que Flamineo et Camillo se dévêtent à moitié, pour s'élan- cer ; ils se font des cérémonies à qui commencera ; à l'instant où Camillo se prépare à sauter, Flamineo le saisit par le cou qu'il tord avec l'aide de deux autres ; il paraît s'assurer qu'il est bien tordu et couche le corps ployé en deux, pour ainsi dire, sous le cheval ; il fait des signes pour appeler au secours ; Marcello entre et se lamente, il envoie chercher le cardinal et le duc qui arrivent avec des gens d'armes ; ils s'étonnent et ordonnent que le cadavre soit emporté chez lui ; ils font appréhender Flamineo, Marcello et les autres et vont, semble-t-il, arrêter Vittoria.)

BRACHIANO. — Ce fut habilement fait ; mais je ne saisis pas tous les détails.

LE MAGICIEN. — C'était bien clair, pourtant. Vous les avez vus entrer, alourdis des profondes rasades bues à leur heureuse traversée ; pour entretenir la gaieté, Flamineo réclame un cheval de voltige. Innocente victime d'une ruse, le vertueux Marcello est entraîné hors de la salle ; le reste, vous l'avez vu de vos yeux, et comme le tour fut machiné.

BRACHIANO. — On dirait que Marcello et Flamineo ont été tous deux arrêtés.

LE MAGICIEN. — Oui, vous les avez vus sous bonne garde ;

et maintenant on vient appréhender votre maîtresse la belle Vittoria. Nous sommes actuellement sous son toit; il conviendrait de nous éclipser par quelque poterne secrète.

BRACHIANO. — Noble ami, je vous suis lié à tout jamais ; ceci restera comme le sceau étroitement uni à ma main ; et ceci vous assure une récompense.

LE MAGICIEN. — Merci, grand merci. (*Brachiano sort.*) Fleurs et mauvaises herbes poussent ensemble sous le chaud soleil, et les grands font fleurir également les grands biens et les grands maux. (*Il sort.*)

QUATRIEME TABLEAU

Le palais de Monticelso.

FRANCISCO DE MÉDICIS et MONTICELSO,
leur chancelier et leur greffier.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Vous avez fort sagement agi, en assurant la présence de tous les augustes ambassadeurs en résidence, pour ouïr le jugement de Vittoria.

MONTICELSO. — Ce n'était pas inutile; car vous le savez, seigneur, nous n'avons que des présomptions pour l'accuser, en ce qui concerne la mort de son mari ; aussi leur approbation devant les preuves de son infâme débauche, suffira pour la flétrir dans les royaumes de tous nos voisins. Je me demande si Brachiano assistera au procès.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Fi ! ce serait de l'impudence par trop manifeste. (*Ils sortent.*)

(*Entrent Flamineo et Marcello entre des gardes et un homme de loi.*)

L'AVOCAT. — Eh quoi ! êtes-vous prisonniers à la semaine ?

Voyons un peu si ton esprit est moins emprisonné. M'est avis que pour juger ta sœur, on ne devrait avoir que de vieux maîtres putassiers.

FLAMINEO. — Ou de vieux cocus ; car ces bons cocus sont les plus chatouillés de luxure. Des maîtres-putassiers seraient utiles aussi ; car nul n'est plus expert à la joute que ceux qui furent de vieux jouteurs.

L'AVOCAT. — Monseigneur le duc et *elle* ont eu des rapports très secrets !

FLAMINEO. — Pauvre âne ! Il est fort à craindre au contraire qu'ils n'aient été très publics.

L'AVOCAT. — Si seulement on pouvait prouver qu'ils ont échangé des baisers.

FLAMINEO. — Eh bien quoi ?

L'AVOCAT. — Monseigneur le cardinal les traquerait au furet.

FLAMINEO. — Un cardinal, je l'espère, ne se mêle pas de prendre des lapins.

L'AVOCAT. — Car semer des baisers (note bien ce que je dis) semer des baisers, c'est récolter la paillardise et je suis certain qu'une femme qui accepte des baisers est à demi conquise.

FLAMINEO. — C'est vrai, par en haut, à ce compte ; si vous pouvez aussi la gagner par en bas, vous savez ce qui s'en suit.

L'AVOCAT. — Chut ! les ambassadeurs sont descendus.

FLAMINEO (*à part*). — Je mets ce masque de gaieté feinte pour égarer ses soupçons.

MARCELLO. — O ma sœur infortunée ! Je voudrais que la pointe de ma dague lui eût transpercé le cœur le premier jour qu'elle vît Brachiano. (*à Flamineo.*) C'est vous qui fûtes, dit-on, le cheval d'abri, l'instrument du déshonneur de ma sœur.

FLAMINEO. — C'est moi qui aplanis les voies vers son triomphe et le mien.

MARCELLO. — Non, votre ruine !

FLAMINEO. — Bah ! tu es, toi, un soldat, tu suis le grand duc, tu arroses ses victoires, comme les sorcières nourrissent de leur sang les esprits qui les servent, de ton propre sang généreux. Qu'as-tu récolté, si ce n'est le salaire des capitaines, une pauvre poignée d'or que tu tiens au creux de la main, comme on tient un peu d'eau ; si tu cherches à l'étreindre, l'illusoire récompense te fuit entre les doigts.

MARCELLO. — Monsieur !

FLAMINEO. — Tu touches à peine assez pour t'entretenir de souliers en peau de daim.

MARCELLO. — Mon frère !

FLAMINEO. — Suis moi : et ainsi, quand nous nous sommes vidés de sang en de grandes batailles, pour servir leur ambition ou leur folle humeur, quel salaire trouvons-nous ? Mais il est rare que le gui consacré à la médecine ou le chêne constructeur n'aient une mandragore dans leur voisinage ; il en va de même pour notre quête de récompense ; las ! le moindre de leurs dé plaisirs vise un de nos membres, mais nous frappe droit au cœur. C'est une déplorable histoire !

MARCELLO. — Allons, allons !

FLAMINEO. — Quand la vieillesse te fera chenu comme l'aubépine en fleur...

MARCELLO. — Ici je t'interromps : — pour l'amour de l'honneur, porte un cœur honnête et passe par dessus toute considération d'intrigue : plus on s'y enfonce, plus on se salit. Si j'étais votre père, comme je suis votre frère, je n'ambitionnerais point de vous léguer plus beau patrimoine.

FLAMINEO. — Je méditerai là-dessus. Voici les nobles ambassadeurs.

(Les ambassadeurs traversent la scène séparément.)

L'AVOCAT. — Ah ! voilà mon joyeux gaillard de Français ! Le connaissez-vous ? c'est un jouteur admirable.

FLAMINEO. — Je le vis au dernier tournoi; il avait l'air d'un chandelier d'étain, sculpté à l'image d'un chevalier, tenant en main une lance guère plus grosse qu'une chandelle de douze à la livre.

L'AVOCAT. — Oh ! mais c'est un cavalier accompli.

FLAMINEO. — Un maladroit malgré ses grands airs et son panache : il dort en selle, comme un marchand de volailles.

L'AVOCAT. — Regardez donc, voilà mon Espagnol.

FLAMINEO. — Il porte sa tête dans sa fraise, comme j'ai vu un valet porter des verres dans un couvercle en buis, tout roide, tout guindé, dans sa peur de les casser; il ressemble à une patte de merle, d'abord salée, puis trempée dans du suif. (*Tous sortent.*)

ACTE III

Grande salle au château de Monticelso.

FRANCISCO DE MÉDICIS, MONTICELSO, les six AMBASSADEURS,
BRACHIANO, VITTORIA, FLAMINEO, MARCELLO, AVOCAT,
et un GARDE.

MONTICELSO (à Brachiano) — Abstenez-vous, Monseigneur, il n'y a point de place ici qui vous soit assignée. Sa Sainteté nous a laissé le soin d'examiner cette affaire.

BRACHIANO. — Grand bien lui fasse ! (*Etend sous lui un tissu somptueux*).

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Un siège ici pour sa seigneurie !

BRACHIANO. — Ne prenez pas cette peine : un hôte qui n'est point invité devrait voyager, comme ces femmes des Pays-Bas s'en vont à l'église en emportant leur escabelle.

MONTICELSO. — A votre bon plaisir, Seigneur. (*A Vittoria.*) Prenez place à la barre, Madame. (*A l'avocat.*) Et maintenant Signor, commencez votre réquisitoire.

AVOCAT. — *Domine judex, converte oculos in hanc pestem, mulierum corruptissimam...*

VITTORIA. — Quel est cet homme ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Un avocat qui requiert contre vous.

VITTORIA. — De grâce, Monseigneur, qu'il parle donc sa langue usuelle; autrement je ne répondrai point.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Eh quoi ! vous entendez le latin.

VITTORIA. — Certes, Messire; mais dans cet auditoire venu

pour entendre ma cause, il y en a la moitié ou plus qui peut l'ignorer.

MONTICELSO. — Poursuivez, Monsieur.

VITTORIA. — Ne vous en déplaît, je ne veux pas que votre accusation s'enveloppe de la brume d'une langue inconnue ; il faut que toute cette assemblée entende de quoi l'on m'accuse.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Signor, inutile d'insister avec votre latin ; je vous prie, changez de langue.

MONTICELSO. — Oh ! pour l'amour de Dieu ! — Dame, votre réputation n'en sera que plus connue du public.

L'AVOCAT. — Eh bien, voici pour vous.

VITTORIA. — Je suis à la cible, Monsieur ; je guiderai votre tir et vous dirai si vous approchez du but.

L'AVOCAT. — Très doctes juges, qu'il plaise à vos seigneuries d'abaisser le regard de votre pensée sur cette femme dissolue et diversivolente, qui perpétra si noire chaîne de dols et forfaits que pour en extirper la souvenance, il faudra la consommation de sa vie et de ses machinations.

VITTORIA. — Que conte-t-il là ?

L'AVOCAT. — La paix ici ! les crimes exorbitants réclament des ulcérations expiatoires.

VITTORIA. — Il est certain, messeigneurs, que cet avocat a dû gober certaines pilules d'apothicaires ou bien des proclamations, et maintenant il lui ressort de la bouche tous les mots durs et indigestes, comme ces noyaux qu'on donne aux faucons malades. Auprès de son latin, c'est du charabia gallois.

L'AVOCAT. — Messeigneurs, cette femme ne connaît point ses tropes et ses figures de beau langage, et elle n'est pas versée profondément dans les circonlocutions de la rhétorique et de l'étymologie des vocables académiques.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Messire, épargnez-vous de grâce

tant de peines et faites applaudir comme il sied votre savante éloquence chez ceux-là qui vous pourront entendre.

L'AVOCAT. — Mon bon seigneur —

FRANCISCO DE MÉDICIS (*d'un ton d'ironie.*) — Messire, ramassez vos paperasses dans votre sac de futili... pardon de futaine, et agréez l'hommage de ma considération pour votre verbiage très savant.

L'AVOCAT. — Fort doctoralement je remercie votre seigneurie; j'en trouverai l'emploi ailleurs.

MONTICELSO. (*à Vittoria*) — Je vous parlerai plus clairement et vous peindrai vos folies avec des couleurs plus naturelles que le blanc et le vermillon de vos joues.

VITTORIA. — Vous faites erreur, vous y faites monter un sang aussi noble que ne fut jamais celui de votre mère.

MONTICELSO. — Je vous veux épargner jusqu'à ce que l'évidence vous crie bien haut : Drôlesse ! — Remarquez cette créature que voici, mes révérends seigneurs, c'est une femme douée d'un prestigieux esprit.

VITTORIA. — Mon honorable seigneur, il ne sied point à un révérend cardinal de jouer de la sorte à l'avocat.

MONTICELSO. — Ah ! votre métier vous forme la langue. Vous voyez, messeigneurs, quel beau fruit sain elle paraît être ; pourtant, elle ressemble à ces pommes dont parlent les voyageurs et qui mûrissent aux lieux où se dressaient Sodome et Gomorre ! il me suffira d'y toucher pour que vous la voyiez à l'instant tomber en suie et en cendres.

VITTORIA. — Il vous faudrait pour cela tous vos poisons d'apothicaire.

MONTICELSO. — Je suis convaincu que s'il y avait à perdre un second Paradis, ce démon serait le tentateur et le traître.

VITTORIA. — Pauvre charité chrétienne ; on te trouve bien rarement sous la pourpre !

MONTICELSO. — Qui s'en étonnerait, alors que soir après soir, son portail regorgeait de carrosses, que ses grand'salles bravaient les étoiles de leur resplendissement; quand elle singeait une cour princière avec ses musiques, ses banquets et ses bruyantes orgies. Cette catin, en vérité, était une sainte femme !

VITTORIA. — Catin ? qu'est-ce à dire ?

MONTICELSO. — Vous expliquerai-je à vous ce que c'est qu'une catin ? Et bien soit ! Je vous exposerai la nature de ces femmes-là. Ce sont d'abord des mets sucrés, ils pourrissent qui les mangent; pour les narines ce sont des parfums empoisonnés; une alchimie trompeuse, des naufrages en pleine bonace. Ce que sont les catins ? Des hivers glacés de Russie, si désolés qu'on croirait que la nature a oublié le printemps; c'est la flamme, l'aliment même de l'Enfer ! Elles sont pires que ces tributs qui pèsent sur les Pays-Bas, qu'on vous prélève sur votre manger et votre boire, vos vêtements, votre sommeil, oui, même sur la perdition de l'homme, sur ses péchés. Ce sont ces preuves fragiles en justice qui, rien que par l'oubli d'une syllabe, font confisquer le patrimoine d'un pauvre diable. Ce que sont les catins ? Ce sont ces cloches flatteuses qui n'ont qu'un son, aux noces comme aux funérailles. Vos fastueuses catins, ce sont des coffres à trésor remplis par les exactions, vidés par d'odieuses débauches. Elles sont pires, pires vous dis-je, que les cadavres qu'on réclame aux gibets, et que dissèquent les chirurgiens, pour enseigner à l'homme la misère de son corps. Ce que c'est qu'une catin ? C'est une fausse monnaie coupable qui, quel qu'en soit le frappeur, n'apporte que soucis aux mains qui la reçoivent !

VITTORIA. — Ce signalement ne me concerne pas.

MONTICELLO. — Vous, madame, vous empruntez à tous les fauves, à tous les minéraux, leur poison mortel !

VITTORIA. — Et puis après ?

MONTICELSO. — Je te vais le dire; je trouve en toi une boutique d'apothicaire avec un échantillon de toutes ses drogues.

L'AMBASSADEUR DE FRANCE. — Elle a mené mauvaise vie.

L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE. — C'est vrai, mais le cardinal est trop acerbe.

MONTICELSO. — Vous savez maintenant ce que c'est qu'une catin. Sur les pas du démon Adultère marche le démon du crime !

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Votre malheureux époux est mort.

VITTORIA. — Oh ! c'est un époux bien heureux, maintenant qu'il ne doit plus rien à la nature.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Mort sous un cheval de voltige !

MONTICELSO — Machination brusque qui l'a fait sauter d'un bond dans la tombe.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Le prodige, en vérité, que d'une toise de hauteur un homme mince s'allât rompre le col !

MONTICELSO. — Sur une jonchée de roseaux ! (1)

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Et qui plus est, qu'il perdît à l'instant l'usage de la parole, tout mouvement de vie comme un homme couché dans son suaire depuis trois jours. Notez bien chacun de ces détails.

MONTICELSO. — Et considérez cette créature qui était sa femme; elle ne se présente pas en veuve, elle se présente armée de dédain et d'effronterie; est-ce là une vêtue de deuil ?

VITTORIA. — Si j'avais si bien prévu sa mort, comme vous le donnez à entendre, j'aurais commandé mon deuil d'avance.

MONTICELSO. — Ah ! vous ne manquez point de ruse.

VITTORIA. — Vous faites honte à votre esprit et à votre jugement de me traiter de la sorte. Quoi ! faut-il que celui-là

(1) Primitivement, avant l'usage des tapis, on couvrait de joncs le dallage des appartements.

qui me juge, nomme effronterie ma propre défense ? Qu'on me laisse alors en appeler de ce tribunal chrétien à la justice du Tartare sauvage.

MONTICELSO. — Voyez, messeigneurs, elle calomnie notre procédure.

VITTORIA. — Avec humilité, bien bas, devant les très dignes et vénérables ambassadeurs, je m'incline avec ma pudeur de femme; mais je me trouve en même temps si prise dans les rêts d'une accusation odieuse, que je suis contrainte, comme Portia, de revêtir pour ma défense une mâle énergie. Revenons au fait. Si seulement vous me trouvez coupable, tranchez la tête du corps, et nous nous quittons bons amis. J'aurais honte de devoir la vie à votre pitié, messire, ou à la prière de quiconque.

L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE. — Elle a l'âme vaillante.

MONTICELSO — Allez, ces sortes de pierres fausses font parfois douter des vraies.

VITTORIA. — Erreur ! Car sachez que toutes vos têtes étroitement unies pour frapper contre cette mine de diamants, s'avèreront de simples marteaux de verre et se briseront net. Tout cela n'est qu'une ombre imaginaire de mes prétendus crimes : épouvantez les enfçons, monseigneur, avec vos diables en peinture; je suis au-dessus de ces vaines terreurs. Quant à ces noms insultants de catin et de meurtrière, ils émanent de vous; c'est comme si un homme crachait contre le vent : son crachat lui revient à la face !

MONTICELSO. — Je vous en prie, madame, éclairez-moi sur ce seul point : qui logea sous votre toit cette nuit fatale où votre époux se rompit le col ?

BRACHIANO. — Cette question m'oblige à rompre le silence : j'étais là.

MONTICELSO. — Qu'y faisiez-vous ?

BRACHIANO. — Eh bien, j'étais venu lui apporter réconfort,

et prendre des mesures pour lui constituer son bien, parce que j'avais ouï dire que son mari était votre débiteur, monseigneur.

MONTICELSO. — C'est exact.

BRACHIANO. — Et l'on craignait grandement qu'elle ne fût jouée par vous.

MONTICELSO. — Qui vous avait institué exécuteur testamentaire ?

BRACHIANO. — Mais ma charité, la charité qui doit couler de toute âme généreuse et bien-née pour les orphelins et pour les veuves.

MONTICELSO. — Votre luxure, vous voulez dire.

BRACHIANO. — Ce sont les chiens couards qui aboient le plus fort : Coquin de prêtre, je te parlerai plus tard, entends-tu ? L'épée que vous trempez si bien, je vous en enferrerais les entrailles. Nombre de ceux qui portent ta livrée ressemblent à ces vulgaires courriers de poste...

MONTICELSO. — Vraiment !

BRACHIANO. — Oui, ces courriers mercenaires : les lettres qu'ils portent disent la vérité, mais ils vous ont l'habitude de remplir leur bouche d'effrontés mensonges ! (*Il se lève pour partir.*)

UN SERVITEUR (*lui remettant la robe sur laquelle il était assis*). — Monseigneur, votre robe...

BRACHIANO. — Tu mens, pas une robe, un siège : fais en don à ton maître qui réclamera son ameublement au complet ; car Brachiano ne fut jamais assez mesquin pour enlever un siège à la demeure d'autrui ; qu'il fasse de ceci une frange pour son lit ou bien une housse pour sa très révérende mule. Monticelso, *nemo me impune lacessit*. (*Il sort.*)

MONTICELSO. — Voilà votre champion parti.

VITTORIA. — Le loup n'entend que mieux se jeter sur sa proie.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Monseigneur, on a de fortes présomptions pour ce meurtre, mais point de preuve sûre qui désigne son auteur. Pour moi, je ne puis croire qu'elle ait l'âme assez noire pour un acte si sanglant; si c'était vrai, comme en pays froids les cultivateurs qui plantent de la vigne, l'arrosent de sang tiède, de même on la verrait un été, porter un fruit insipide et avant le retour du printemps, se flétrir des rameaux aux racines. Passons sur l'action criminelle : ne vous occupez que de ses dérèglements.

VITTORIA. — Je sens le poison sous vos pilules dorées.

MONTICELSO. — Maintenant que le duc est parti, je vais produire une lettre dans laquelle vous aviez combiné, lui et vous, de vous rencontrer au pavillon d'été d'un apothicaire, en aval du fleuve Tibre — voici la lettre, messeigneurs — et là, après une baignade galante et la chaleur d'un festin voluptueux — lisez cela, je vous prie, j'aurais honte de dire le reste...

VITTORIA. — D'accord, j'ai pu être tendre; la tentation ne prouve point l'acte amoureux. *Casta est quam nemo rogavit.* Vous lisez là les brûlantes paroles d'amour qu'il m'adresse, mais vous n'avez point ma réponse glacée.

MONTICELSO. — La glace dans la canicule ! bien étrange !

VITTORIA. — Condamnez-moi donc pour ce seul fait que le duc m'aima ! Vous pourriez tout aussi bien accuser quelque belle rivière cristalline, parce que quelque fol atteint de mélancholie s'alla noyer dedans.

MONTICELSO. — Bien noyé, certes !

VITTORIA. — Faites le compte de mes fautes, je vous prie, et vous trouverez que beauté, clairs atours, un cœur joyeux et un bel appétit au festin, voilà tout, voilà tous les pauvres crimes dont vous m'accablez. Par ma foi, monseigneur, vous pourriez tout autant tuer des mouches au pistolet; le jeu serait plus noble.

MONTICELSO. — Fort bien.

VITTORIA. — Mais poursuivez donc votre dessein, vous avez voulu d'abord, ce semble, me réduire à mendier, et vous voudriez maintenant me perdre. J'ai des maisons, des bijoux et il me reste quelques pauvres cruzados (1) : puisse cela suffire à vous rendre charitable !

MONTICELSO. — Si jamais Satan a pris une forme belle, vous avez sous les yeux son portrait !

VITTORIA. — Il vous reste une vertu : celle de ne point flatter.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Qui vous apporta cette lettre ?

VITTORIA. — Je ne suis pas forcée de vous le dire.

MONTICELSO. — Monseigneur le duc vous envoya mille ducats le douze août.

VITTORIA. — C'était pour sauver mon cousin de la prison ; j'en ai payé l'intérêt.

MONTICELSO. — Je croirais plutôt que c'était l'intérêt de ses passions.

VITTORIA. — Qui a dit cela hormis vous ? Si vous êtes mon accusateur, cessez, de grâce, d'être mon juge ; sortez de ce banc ; témoignez contre moi et laissez à ceux-ci le soin de juger souverainement. Monseigneur le cardinal, si vos oreilles si ouvertes aux rapports de vos espions étaient aussi bienveillantes pour écouter mes pensées, si votre langue avait souci d'honnêteté, je ne craindrais pas de les entendre proclamer toutes et bien haut.

MONTICELSO. — Allez, allez, après votre belle orgie de vanité, je vous donnerai en dessert une poire d'angoisse.

VITTORIA. — De votre greffe ?

MONTICELSO. — Vous naquîtes à Venise, de la lignée honorable des Vitelli ; ce fut une fatalité pour mon cousin — maudite cette heure-là ! — de vous épouser, il vous acheta à votre père.

VITTORIA. — Ah !

(1) Pièces d'or portugaises portant une croix.

MONTICELSO. — Il dépensa alors en six mois douze mille ducats et, autant que je sache, n'a pas reçu de vous en dot un seul maravédis. C'était un prix bien lourd pour une marchandise si légère. Mais je tire le rideau; j'arrive au portrait; vous êtes venue de là-bas courtisane très notoire et vous avez continué.

VITTORIA. — Monseigneur !

MONTICELSO. — Non, écoutez moi; vous aurez tout loisir de jacasser. Monseigneur Brachiano... mais je ne fais, hélas. que ressasser ce qui court le Rialto, ce dont on fait mainte ballade et qu'on jouerait au théâtre, si le vice, trop souvent ne trouvait des amis si bruyants, que les moralistes en sont réduits au silence. — Vous autres, gentilshommes, Flamineo et Marcello, la cour n'a encore aucune charge contre vous, mais vous devez avoir de sûrs répondants au cas où l'on vous rappellerait.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Moi, je me porte caution pour Marcello.

FLAMINEO. — Et monseigneur le duc sera garant de moi.

MONTICELSO. — Quant à vous, Vittoria, votre faute publique jointe aux circonstances actuelles, vous enlève tout le fruit de la miséricorde; car vous avez fait un usage si malsain de votre vie et de votre beauté, qu'on peut vous attribuer une influence non moins funeste sur les princes, que ces météores menaçants. — Ecoutez votre sentence : on va vous enfermer dans une maison de filles repenties, et votre complice obscène...

FLAMINEO (à part). — Qui ? moi ?

MONTICELSO — La fille mauresque.

FLAMINCO (à part). — Ah ! sauvé derechef !

VITTORIA. — Une maison de filles repenties ! Qu'est-ce cela ?

MONTICELSO. — Une maison de catins qui font pénitence

VITTORIA. — Les grands de Rome l'ont-ils édifiée pour leurs femmes, qu'on m'y envoie loger ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Il vous faut prendre patience.

VITTORIA. — Il me faut d'abord prendre vengeance. J'aimerais savoir si vous êtes sûr de votre salut par lettres patentes, pour agir de la sorte.

MONTICELSO. — Emmenez-là hors d'ici !

VITTORIA. — Au viol ! au viol !

MONTICELSO. — Comment ?

VITTORIA. — Oui, vous avez violé la Justice, l'avez soumise de force à votre plaisir !

MONTICELSO. — Fi. elle est folle !

VITTORIA. — Crève donc des pilules que tu mâches et qui devaient te guérir ! ou, assis à ce banc, que ta salive t'étrangle !

MONTICELSO. — Elle est donc devenue furie !

VITTORIA. — Que le jour du jugement te trouve et te laisse ce même monstre que tu as toujours été. Bons palefreniers, instruisez-moi à jeter des mots de malédiction ! Puisqu'on ne peut m'ôter la vie pour mes actes, ôtez-la moi pour mes paroles ! Ah ! Pauvre vengeance de femme qui ne vit que dans sa voix ! Je ne veux pas pleurer ; non, je dédaigne d'appeler à mon aide une seule pauvre larme pour enjôler votre injustice. Qu'on m'emmène loin d'ici vers cette maison... de quel euphémisme la nommez-vous ?

MONTICELSO. — De filles repenties.

VITTORIA. — Non, ce ne sera plus une maison de filles ; mon âme la rendra plus pure que le palais du Pape, il y règnera plus de paix que dans ton âme, tout cardinal que tu es ! Sache-le et que cela réchauffe un peu ta bile : C'est au fond des ténèbres que les diamants jettent le plus de splendeur ! (*Elle sort avec l'avocat et les gardes. — Rentre Brachiano.*)

BRACHIANO (à Francisco). — Maintenant vous et moi sommes réconciliés, et nous nous serrerons la main sur une tombe amie :

lieu propice, puisque c'est le symbole de la douceur et de la paix, pour que notre haine s'y apaise.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Messire, que se passe-t-il donc ?

BRACHIANO. — Je ne veux pas faire pâlir davantage cette joue très chère; vous avez déjà trop perdu; adieu... (*Il sort.*)

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Comme ses paroles ont un accent étrange ! Dans quel sens les interpréter ?

FLAMINEO (*à part*). — Bon : ceci sert de préface à la révélation de la mort de la duchesse; il mène habilement la chose. Comme je ne saurais maintenant feindre des airs larmoyants pour la mort de ma noble dame, je vais feindre un accès de folie pour l'opprobre de ma sœur; et ainsi j'écarterai les vaines questions. La langue de la trahison paraît odieusement paralysée; mais je veux parler au premier venu, n'écouter personne et pour un temps jouer savamment le fol. (*Il sort.*)

(*Entrent Giovanni, le comte Lodovico et leur suite.*)

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Eh quoi, mon noble cousin ! vous en noir !

GIOVANNI. — Oui, mon oncle; on m'a enseigné à imiter votre courage; il vous faut à votre tour m'imiter pour la couleur des vêtements. Ma douce mère est...

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Dites, où est-elle ?

GIOVANNI. — Est là, ou plutôt là-bas; en vérité, seigneur, je ne puis vous le dire, car je vous ferais pleurer.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Elle est morte ?

GIOVANNI. — Il ne faut pas m'en vouloir; ce n'est pas moi qui l'ai dit.

LODOVICO. — Elle est morte, monseigneur.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Morte ?

MONTICELSO. — Noble femme bénie, tu es désormais au-dessus de tes malheurs ! (*Aux ambassadeurs:*) Vos excellences voudraient-elles se retirer un instant ? (*Sortie des ambassadeurs.*)

GIOVANNI. — Que font-ils, les morts, mon oncle ? Mangent-ils ? Entendent-ils de la musique ? Vont-ils en chasse et en fête comme nous qui vivons ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Non, petit cousin, ils dorment.

GIOVANNI. — Seigneur, seigneur ! Que ne suis-je mort ? Voilà six nuits que je ne dors point. Quand donc se réveillent-ils ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Quand il plaît à Dieu !

GIOVANNI. — Dieu bon ! qu'elle dorme toujours, car je l'ai vue, cent nuits peut-être, qui veillait, et l'oreiller où elle posait la tête était humide et salé de ses larmes. Il faut que je vous dise ma plainte, seigneur ; je vous dirai ce qu'ils lui ont fait maintenant qu'elle est morte. Ils l'ont enveloppée cruellement d'une feuille de plomb et on ne m'a pas permis de l'embrasser.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Toi, tu l'as aimée !

GIOVANNI. — Je l'ai souvent entendu dire qu'elle m'avait donné le sein, et par cela même il semble qu'elle m'aimait tendrement, puisque chez les princes ceci est chose rare.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Oh ! toi, de ma pauvre sœur tout ce qui reste ! Eloignez-le, pour l'amour de Dieu ! (*Giovanni sort avec un gentilhomme de la suite.*)

MONTICELSO. — Eh bien, monseigneur ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Croyez-moi, je ne suis plus désormais que sa tombe, et je garderai sa mémoire bénie plus fidèlement que mille épitaphes. (*Francisco et Monticelso sortent — Flamineo entre comme égaré, cependant que les ambassadeurs rentrent peu à peu.*)

FLAMINEO. — Nous supportons les coups comme les enclumes en acier trempé jusqu'à ce que la douleur elle-même nous rende insensibles à toute douleur. Qui redressera ce tort qu'on m'a fait ? Est-ce là ce que je trouve au bout de mes services ? J'aimerais mieux sarcler de l'ail, voyager à travers la France en me servant à moi-même de garçon d'écurie, porter des doublures

de peau de mouton ou des souliers qui puent le cirage. ou être inscrit au rôle des quarante mille colporteurs de Pologne. (*Les ambassadeurs sont rentrés.*) Que n'ai-je été pourrir dans quelque hôpital de Venise, bâti sur de la peste autant que sur des pierres (1), avant que d'avoir passé au service de Brachiano !

L'AMBASSADEUR DE SAVOIE. — Reprenez réconfort.

FLAMINEO. — Vos paroles réconfortantes sont comme du miel ; elles ont douce saveur dans votre bouche qui est saine, mais dans la mienne qui est blessée, elles descendent comme si l'aiguillon de l'abeille était encore dans leur miel. Ah ! ils ont ourdi leurs projets avec adresse, pour qu'on n'aille pas dire qu'ils ont agi par pure malice. En cela un adroit politique imite le diable, comme le diable imite le canon ; partout où il vient faire ses méfaits, il arrive, le cul tourné vers vous.

L'AMBASSADEUR DE FRANCE. — Les preuves sont patentes.

FLAMINEO. — Des preuves ! de la corruption, il faut dire. Oh ! l'or ! Quel dieu tu es ! Et toi, l'homme, quel démon tu fais de te laisser tenter par ce métal maudit ! Cet avocat « diversivolent » remarquez-le bien ! les fripons se font mouchards comme les asticots deviennent mouches ; on peut attraper du goujon avec les uns comme avec les autres. Le cardinal ! Ah ! je voudrais qu'il pût m'entendre ; il n'est rien de sacré que l'argent ne vienne corrompre ou pourrir, comme de la viande sous les tropiques ! Vous avez de la chance en Angleterre, monseigneur ! Là, on vend la justice avec les mêmes poids dont on écrase les hommes jusqu'à ce qu'ils en meurent ! Ah ! l'horrible salaire.

L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE. — Oh fi donc ! Flamineo !

FLAMINEO. — Les cloches ne sonnent jamais que lancées à la grande volée et j'espère que le cardinal là-bas n'obtiendra

(1) Il y a un jeu de mots sur *pox* (vérole) et *piles*.

jamais la grâce de bien prier que lorsqu'on l'amènera à l'échafaud. Si on les rouait pour leur faire avouer leur cabale... Mais tous ces nobles, leur privilège les exempte de la torture ; on fait bien, car un rien en ferait tomber d'aucuns en morceaux, avant que de comparoir : O Religion, comme tu barbotes dans les intrigues. Le premier sang versé au monde le fut à propos de religion. Ah ! que ne suis-je né Juif !

MARCELLO. — Il n'y en a que trop !

FLAMINEO. — Vous faites erreur : il n'y a pas assez de Juifs, pas assez de prêtres, pas assez de gentilshommes !

MARCELLO. — Comment cela ?

FLAMINEO. — Je vais te le prouver ; s'il y avait assez de Juifs, tant de chrétiens ne se feraient pas usuriers ; s'il y avait assez de prêtres, un seul n'obtiendrait pas jusqu'à six bénéfices ; et s'il y avait assez de gentilshommes, on ne verrait pas tant de champignons, sortir un beau matin du fumier, aspirer à la noblesse. Adieu ! que les autres vivent d'aumônes ; sois de ceux qui pratiquent l'art de l'Anglais Woolner (1), et avale comme lui tout ce qu'on te donne et qu'une bonne purgation te rende le solide appétit d'un scieur de long. Je sors écouter le cri du hibou ! (*Il sort.*)

LODOVICO (*à part*). — C'est l'entremetteur de Brachiano ; il est étrange que devant la honte si claire et manifeste de sa sœur adultère, il ose se livrer à cet accès de rage scandaleux ! Il faut que je le flaire.

(*Flamineo rentre.*)

FLAMINEO (*à part*). — Comment ce comte banni ose-t-il rentrer à Rome, sans avoir encore acheté son pardon ? J'ai ouï dire

(1) Anglais célèbre pour sa faculté d'avaler et de digérer les choses les plus extraordinaires.

que la défunte duchesse lui servait une pension et qu'il est venu de Padoue avec la suite du jeune prince. Il y a quelque chose là-dessous. Les médecins qui veulent guérir l'empoisonnement usent toujours de contre-poisons.

MARCELLO. — Notez cette étrange rencontre.

FLAMINEO (à *Lodovico*). — Que le dieu de la Mélancolie change ton fiel en poison ! Que les rides qui stigmatisent ta face se suivent toujours comme les vagues tumultueuses dans la houle !

LODOVICO. — Grand merci, et moi je te souhaite de grand cœur la canicule tout le long de l'année.

FLAMINEO. — Qu'annonce le croassement du corbeau ? Notre bonne duchesse est-elle morte ?

LODOVICO. — Morte.

FLAMINEO. — O destin ! Les malheurs se suivent pêle-mêle comme les besognes funèbres de l'officier de la couronne.

LODOVICO. — Veux-tu, toi et moi, faire ménage ensemble ?

FLAMINEO. — Oui, ça me va. Associons deux hommes insociables.

LODOVICO. — Restons trois jours de suite à deviser de compagnie...

FLAMINEO. — Rien qu'en faisant des grimaces ; couchons tout habillés...

LODOVICO. — Sur des fagots en guise d'oreillers.

FLAMINEO. — Et couverts de poux...

LODOVICO. — En costume de taffetas ; voilà de la mélancolie distinguée. On dormira tout le jour.

FLAMINEO. — Oui, tel le lièvre mélancolique, on ne mangera qu'après minuit. On nous observe, on dit : voyez comme ces deux là s'attirent !

LODOVICO. — Quelle étrange créature c'est qu'un bouffon qui rit, comme si l'homme avait été créé uniquement pour montrer ses dents !

FLAMINEO. — Je vais te dire... On ferait bien, pour remplacer les glaces, de se mirer chaque matin dans une soucoupe pleine de sang figé de sorcière.

LODOVICO. — Admirable coquin, nous ne nous séparerons jamais.

FLAMINEO. — Jamais, jusqu'à ce que l'humeur quémandeuse des courtisans, l'ambition jamais satisfaite des gens d'église, la misère des soldats et de tous les êtres qui sont pendus garrottés, supplice pire que l'estrapade, tout au bas de la roue de la Fortune, jusqu'à ce que tous apprennent d'après notre double exemple, à mépriser ce monde qui prive la vie de moyens de vivre.

(Entrent Antonelli et Gasparo.)

ANTONELLI. — Monseigneur, j'apporte de bonnes nouvelles. Le Pape sur son lit de mort, à l'ardente prière du Grand Duc de Florence, a signé votre pardon et vous a restitué...

LODOVICO. — Merci pour cette nouvelle ; lève les yeux, Flamineo, vois donc mon pardon.

FLAMINEO. — Pourquoi riez-vous ? Ceci n'était pas stipulé dans notre pacte.

LODOVICO. — Et pourquoi ?

FLAMINEO. — Il ne faut pas que vous paraissiez plus heureux que moi ; vous savez ce que nous avons juré, messire ; si vous voulez vous réjouir, faites-le avec l'attitude d'un grand, tandis qu'on exécute ses ennemis ; quand bien même ce serait pour toi de la jouissance, garde toujours la face renfrognée d'un fin politique.

LODOVICO. — Ta sœur est une infâme catin !

FLAMINEO. — Ah !

LODOVICO. — Tu vois, j'ai dit cela en riant.

FLAMINEO. — As-tu l'intention de le redire ?

LODOVICO. — Entends-tu ? Veux-tu me vendre quarante onces de son sang pour arroser une mandragore ?

FLAMINEO. — Pauvre sire, tu avais fait vœu de vivre en gueux dans la vermine.

LODOVICO. — Oui-dà.

FLAMINEO. — En homme qui, couvert de dettes aurait renoncé à tout jamais à la lumière du jour.

LODOVICO (*ricane*). — Ah ! Ah ! Ah !

FLAMINEO. — Je ne m'étonne guère que vous manquiez de parole ; il y a longtemps que votre seigneurie s'y exerce. Mais je vais vous dire...

LODOVICO. — Quoi donc ?

FLAMINEO. — Quelque chose que tu n'oublieras plus.

LODOVICO. — Il me tarde de l'entendre.

FLAMINEO. — Ce rire rend ta face hideuse ; si tu ne veux pas de mélancolie, connais donc la fureur (*Il le soufflète.*) Vois, c'est à mon tour de rire.

MARCELLO (*à son frère*). — Vous êtes blâmable ; vous sortirez d'ici de force.

LODOVICO (*à ceux qui le retiennent*). — Lâchez-moi ! (*Flamineo et Marcello sortent.*) Que je sois forcé de me faire justice, moi-même, contre un entremetteur !

ANTONELLI. — Monseigneur !

LODOVICO. — Il eût aussi bien fait de frapper la foudre de son poing. (*Il le poursuit en vain.*)

GASPARO. — Il y paraît !

LODOVICO. — Mordieu ! Comment mon épée l'a-t-elle pu manquer ! Ces canailles si lasses de vivre, échappent toujours aux plus mortels périls ! La peste de lui ! Tout son honneur, je dis plus, l'honneur de sa famille entière ne valent pas la moitié de ce tintamarre ! Je le veux oublier et m'en aller boire une rasade de vin ! (*Ils sortent.*)

SECOND TABLEAU

Une salle dans le palais de Francisco.

FRANCISCO DE MÉDICIS et MONTICELSO.

MONTICELSO. — Allons, allons, monseigneur, déroulez franchement les plis de vos pensées, et laissez-les flotter librement comme une épousée sa chevelure. Votre sœur a été empoisonnée.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Loin de ma pensée de chercher vengeance !

MONTICELSO. — Eh quoi ! seriez-vous devenu tout de marbre ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Vais-je lui jeter un défi et accabler d'une écrasante guerre l'échine de mes pauvres sujets, d'une guerre que je n'aurai pas le pouvoir d'arrêter quand je voudrai ? Vous savez bien tous les meurtres, viols et rapines qu'on commet dans l'horrible volupté de la guerre, et celui qui le premier l'a longuement provoquée, la retrouvera un jour dans sa tombe et dans sa descendance !

MONTICELSO. — Aussi n'est-ce point la ligne de conduite que je vous conseille ; veuillez me suivre : nous voyons la sape faire mieux que le canon. Gardez vos griefs cachés, et avec la patience de la tortue, laissez passer ce chameau fièrement sur votre dos sans vous écraser. Dormez du sommeil du lion et que cette engeance de souris folles et trop confiantes jouent impunément dans vos narines, jusqu'à ce que le temps soit mûr pour les comptes sanglants et le coup de griffe fatal : visez en oiseleur rusé qui ferme un œil, afin de mieux guetter votre proie.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Libère-moi, mon honneur impollué, de tous actes de trahison. Je sais qu'il est des foudres là-haut, et je veux demeurer comme la calme vallée qui s'agenouille hum-

blement devant quelque mont ambitieux ; car je sais que la trahison, comme ces araignées qui tissent leurs toiles où se prendront les mouches, se trahit elle-même par son vil ouvrage et y trouve la mort. Mais quittons ces pensers ; mon vénéré seigneur, le bruit court que vous possédez un registre où vous avez noté, grâce à vos intelligences, le nom de tous les coupables notoires qui rôdent de par la ville.

MONTICELSO. — C'est vrai, messire, et d'aucuns l'appellent mon livre noir ; et il mérite bien ce titre, car encore qu'il n'enseigne point l'art de la sorcellerie, pourtant il se cache là-dedans le nom de maint démon.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — De grâce, faites nous le voir.

MONTICELSO. — Je vais l'aller chercher pour votre seigneurie. (*Il sort.*)

FRANCISCO DE MÉDICIS (*seul*). — Monticelso, je ne veux point me fier à toi ; mais dans tous mes complots je m'enfermerai aussi jalousement qu'une ville assiégée. Tu ne sauras deviner ce que je médite de faire ; votre étoupe s'enflamme vite mais s'éteint aussitôt ; l'or s'échauffe avec lenteur mais reste longtemps brûlant.

(*Monticelso rentre et offre un livre à Francisco de Médicis.*)

MONTICELSO. — Le voici, monseigneur.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Et d'abord, vos espions, je vous prie, montrez-les moi.

MONTICELSO. — Leur nombre croît étrangement et il en est que vous prendriez pour d'honnêtes gens. A côté d'eux les ruffians. — Et voilà nos pirates. — Et les feuillets suivants sont réservés à ces vils coquins qui ruinent les jeunes nobles avec leurs prêts en marchandise en guise d'argent ; voici pour les banqueroutiers escrocs, et voilà pour ces canailles qui vendent leur propre femme, rien que pour se défaire de chevaux, de

menus bijoux, d'horloges, d'argenterie démarquée et autres objets, à la naissance de leur premier enfant.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Il y a de pareilles gens ?

MONTICELSO. — Et voilà d'effrontés entremetteurs qui s'en vont en brillant appareil ; des usuriers qui partagent avec les tabellions en récompense de leurs bons renseignements ; des gens de loi qui ont coutume d'antidater leurs exploits ; et vous pourriez trouver aussi là-dedans quelques gens d'église, si je ne glissais par pudeur. Voilà enfin un catalogue complet de fripons ; un homme pourrait fouiller toutes les prisons sans arriver jamais à pareille connaissance de la triste humanité.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Ah ! les assassins ! Pliez la feuille, je vous prie. Monseigneur, permettez-moi d'emprunter ce livre d'étranges documents.

MONTICELSO. — Servez-vous en, je vous en prie. monseigneur.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — J'affirme à votre Eminence qu'elle a bien mérité de l'Etat, et qu'elle a rendu un inappréciable service en révélant tous ces criminels.

MONTICELSO. — Peut-être, messire.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Par Dieu ! voilà qui vaut mieux que le tribut des loups qu'on paie en Angleterre ; ceci fera pendre bien des peaux sur les haies.

MONTICELSO. — Je me vois forcé de prendre congé de votre seigneurie.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — De grand cœur, monsieur, je vous remercie ; si quelqu'un me réclame à la cour, dites-lui donc que vous m'avez quitté en compagnie de coquins. (*Monticelso se retire.*) Je découvre d'après ceci que quelque maraud, agent de monseigneur, un qui d'un bond sauta naguère de son pupitre de clerc au fauteuil d'un juge, a fait ce recensement canaille, dans le dessein d'en tirer profit, comme ces révoltés

irlandais avaient coutume de vendre des têtes. Et voilà ce qui arrive : ces pauvres diables paient pour les autres, parce qu'ils n'ont point les moyens de graisser la patte ; le reste de la bande est biffé de la liste des fripons, ou bien monseigneur ferme sur eux les yeux avec complaisance. Son espion s'enrichit, et les gredins restent toujours les gredins. — Mais passons à l'emploi que je veux faire de ce registre : il me désigne utilement une liste d'assassins, bons pour toute vile besogne. Si j'avais besoin de dix couples de chiennes de courtisanes, ceci me les procurerait, bien mieux, de quoi blanchir trois armées. Que dans si peu de papier tienne la ruine de tant d'hommes ! Ce n'est pourtant pas aussi épais que vingt dénonciations judiciaires. Voyez le perfide usage que d'aucuns peuvent faire des livres : un point de théologie, ardemment discuté par des factieux, fait dégaîner les épées, déchaîner des batailles et bouleverse toute harmonie. — Pour donner forme plus terrible à ma vengeance, que je me rémémore le visage de ma sœur morte. Demanderai-je son portrait ? Non, je vais clore les yeux et dans la sombre tristesse de mon rêve, j'évoquerai devant moi sa silhouette... (*Apparition d'Isabelle.*) Je la vois à présent... Comme l'imagination opère puissamment ! Comme elle peut faire se dresser les choses qui ne sont plus ! Il me semble qu'elle est là, devant mes yeux ; d'après cette vivante image de ma pensée, si j'en avais le talent, je pourrais peindre ses traits. — L'esprit comme un subtil magicien, nous font croire surnaturelles des choses qui ont des causes tout aussi vulgaires que la maladie. C'est l'illusion de ma Mélancolie ! — (*Au fantôme.*) Comment as-tu trouvé la mort ? — Que je suis fol d'interroger ainsi ma propre folie !... A-t-on jamais vu homme rêver ainsi tout éveillé ? — Ecartez cet objet, qu'elle sorte de mon cerveau ! Qu'ai-je à faire de tombes, de lits de mort, de cérémonies funèbres et de larmes, moi qui n'ai à méditer que la vengeance !

(*Le fantôme s'évanouit.*) — Voilà, c'est fini, comme un conte de vieille femme : les hommes d'Etat ont parfois des visions plus étranges que les fous ! — Allons, revenons à cette lourde besogne : Il faut que ma tragédie comporte quelque fantaisie comique ou elle ne réussira point. Je suis amoureux, éperdument amoureux de Corombona ; et ma déclaration d'amour s'exprime ainsi, en vers boiteux... (*Il écrit.*) Voilà qui est fait, admirablement ! Ah ! destinée des princes ! Je suis si habitué à la flatterie, que tout seul, voilà que je me flatte moi-même ! Mais ceci va me servir ; le pli est scellé. (*Un serviteur arrive.*) Porte ceci à la maison des filles repenties, et choisis bien ton heure pour le remettre aux mains de Corombona, ou à la supérieure, lorsque des gens de Brachiano se trouveront par là. Pars. (*Le serviteur se retire.*) — Qui n'agit en tout que par la violence, a l'esprit court. Où passe la tête d'un homme, tous ses membres y passeront. L'instrument dans cette machination, c'est l'audacieux comte Lodovico ; avec de l'or on doit pouvoir s'en assurer ; ce n'est pas le poing vide qu'on peut piper les faucons. Brachiano, je suis prêt maintenant à jouter avec toi ; comme l'Irlandais sauvage, je ne te croirai bien mort que si je puis jouer au ballon avec ta tête ! *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo* (1).

(1) *Chant VII de l'Énéide.*

ACTE IV

PREMIER TABLEAU

Une salle dans la maison des filles repenties.

LA SUPÉRIEURE et FLAMINEO.

LA SUPÉRIEURE. — Si l'on venait à savoir que le duc est admis ainsi auprès de votre sœur prisonnière, je m'attirerais de grands préjudices.

FLAMINEO. — Pas le moins du monde; le Pape git sur son lit de mort et les gens ont en tête bien d'autres soucis que de surveiller une dame.

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR *(à part)*. — Voilà Flamineo là-bas en conférence avec la Supérieure — *A celle-ci.*) Qu'il me soit permis de vous parler. Je vous supplierais de remettre ce pli à la belle Vittoria.

LA SUPÉRIEURE. — Ainsi ferai-je, Monsieur.

LE SERVITEUR. — Avec toute précaution et en grand secret. Plus tard vous saurez qui je suis, et serez remerciée pour votre complaisance. *(Il sort.)*

FLAMINEO. — Eh bien ! qu'est-ce donc ?

LA SUPÉRIEURE. — Une lettre.

FLAMINEO. — A ma sœur ? Je veillerai à ce qu'elle lui soit remise.

(Entre Brachino.)

BRACHIANO. — Qu'est-ce donc que vous lisez, Flamineo.

FLAMINEO. — Voyez.

BRACHIANO (*lisant.*) — Ah ! Ah ! « A la très infortunée, très respectée Vittoria. » — Le nom du messager ?

FLAMINEO. — Je l'ignore.

BRACHIANO. — Vraiment ? et qui a envoyé la lettre ?

FLAMINEO. — Tudieu ! vous parlez comme si l'on pouvait savoir quelle volaille est ensevelie dans un pâté avant que de l'avoir éventré.

BRACHIANO. — Je l'ouvrirai, quand ce serait son cœur ! Qui a signé cela ? Duc de Florence ! Ce tour est cousu de fil blanc ! J'ai découvert l'intrigue. Lis donc, lis donc.

FLAMINEO. — « Vos pleurs je les changerai en rires de triomphe, si tu veux être mienne : votre tuteur est tombé ; c'est pitié qu'une vigne que des princes jusqu'ici ont aspiré à vendanger, faute de supports, vienne à se faner et à mourir. » — Oui dà, du vin, même avec de la lie ferait bien son affaire. — « De votre triste emprisonnement je romprai bientôt le sortilège, et d'un bras tout-puissant de prince vous conduirai à Florence, où mon fervent amour suspendra vos désirs à mes cheveux d'argent. » — Qu'il aille se faire pendre avec ses étranges équivoques ! — « Et n'allez point pour mes ans me renvoyer un triste rameau de saule ; qui donc préfère la fleur au fruit mûr à point ? » — Dis plutôt pourri, pour être resté trop longtemps sur la litière. — « Et malgré toutes les rides de vieillesse, ces vers prouvent que les dieux ne vieillissent jamais, ni les princes non plus. » — La peste de cette lettre, déchirez-la ; au diable les athées, pour l'amour de Dieu !

BRACHIANO. — Mordieu ! je hacherai cette femme, la réduirai en miettes ; que le vent sauvage du nord la balaie dans l'espace et jette sa poussière au nez du duc ? Où est-elle, cette catin ?

FLAMINEO. — Cette... Comment l'appeleriez-vous ?

BRACHIANO. — Ah ! puissé-je devenir fou avant ce mal

maudit où elle finira par me conduire et qui vous rend chauve !
Où est cette étoffe changeante ?

FLAMINEO. — Trempée dans l'eau jusqu'aux oreilles. je vous le garantis; cette étoffe-là n'est pas pour votre usage.

BRACHIANO. — Vraiment, vil rufian !

FLAMINEO. — Qui ? moi ? — Monseigneur suis-je votre chien ?

BRACHIANO. — Oui, un limier; oses-tu me braver, me résister ?

FLAMINEO. — Vous résister ! Allez, allez, que ceux qui ont des maladies courent, mais moi je n'ai pas besoin d'emplâtres.

BRACHIANO. — Veux-tu qu'on te roue de coups ?

FLAMINEO. — Aimeriez-vous qu'on vous cassât l'échine ? Sachez donc, que nous ne sommes pas en Russie; je veux qu'on épargne mes tibias.

BRACHIANO. — Me connais-tu bien ?

FLAMINEO. — Oui, Monseigneur et sur le bout du doigt; de même qu'en ce monde il y a une hiérarchie dans les maux, il y a aussi des degrés dans la diablerie; vous êtes un grand duc, et moi votre humble secrétaire, et je m'attends tous les jours à une figue espagnole ou une salade à l'italienne (1).

BRACHIANO. — Allons, ruffian, fais ta besogne et laisse là ton caquet.

FLAMINEO. — Toute votre bonté envers moi ressemble à cette misérable faveur de Polyphème pour Ulysse; vous me réservez pour me dévorer en dernier. Vous m'arracheriez des mottes de gazon de ma tombe pour donner à manger à vos alouettes; ce serait un délice pour vous. Tenez, je vais vous mener à elle.

(1) Aimables moyens pour empoisonner les gens.

BRACHIANO. — Me braves-tu en face ?

FLAMINEO. — O Monseigneur, je ne tournerais pas le dos en passant devant un subtil adversaire, quand bien même derrière moi il y aurait un gouffre.

(*Il va chercher Vittoria, qui entre.*)

BRACHIANO. — Savez-vous lire, Madame ? Jetez les yeux sur cette lettre. Ce ne sont point des caractères étrangers, ni des hiéroglyphes ; inutile de commenter ; c'est moi qui suis chargé désormais de recevoir votre courrier. Sang de Dieu ! Vous allez devenir une bien noble dame, une catin parvenue et magnifique.

VITTORIA COROMBONA. — Vous dites, Monsieur ?

BRACHIANO. — Allons, allons, qu'on voie un peu vos tiroirs secrets, révélez-nous votre trésor de lettres d'amour. Mort et furie ! Je veux les voir toutes !

VITTORIA. — Monsieur, sur mon âme, je n'en ai point ! D'où celle-ci vient-elle ?

BRACHIANO. — Malédiction sur votre ignorance bien jouée ? Vous êtes bien dressée, n'est-ce pas ? Je vous attacherai le grillet comme au faucon et vous lâcherai au diable !

FLAMINEO. — Gare au faucon, Monseigneur !

VITTORIA (*lisant.*) — Le duc de Florence ! C'est une trahison, Monseigneur ; il ne m'a jamais paru aimable, je vous assure, même en rêve !

BRACHIANO. — C'est bien cela, c'est une trahison ! Votre beauté ! ô dix mille fois maudite ! Combien de fois dans ce miroir magique, j'ai vu Satan ! Tu m'as conduit, comme à un sacrifice païen, avec des musiques et de fatales guirlandes de fleurs, à ma ruine éternelle ! La femme pour l'homme est déesse ou bien louve.

VITTORIA. — Monseigneur !

BRACHIANO. — Va-t'en ! Nous nous repousserons comme deux aimants contraires ; l'un fuira l'autre. Eh quoi ! tu pleures ? Rassembles-en seulement dix de ton métier de mensonge, et tu fournirais des pleureuses à tous les enterrements chez le Irlandais, avec des hurlements plus rauques que leurs cris barbares.

FLAMINEO. — O fi, Monseigneur !

BRACHIANO. — Cette main, cette main maudite que j'ai usée sous mes baisers fous ! — O ma duchesse si douce, comme tu me parais charmante à cette heure ! Mes pensées éperdues s'éparpillent comme du vif argent ; j'étais ensorcelé, car tout le monde dit grand mal de toi.

VITTORIA. — Qu'importe ; je veux vivre désormais de façon à faire chanter au monde la palinodie et changer de discours. Vous avez nommé votre duchesse ?

BRACHIANO. — Puisse Dieu m'en pardonner la mort !

VITTORIA. — Puisse Dieu venger sa mort sur toi, duc athée !

FLAMINEO (à part). — Deux rafales déchaînées !

VITTORIA. — Qu'ai-je acquis auprès de toi, sinon de l'infamie ? Tu as sali l'honneur sans tache de ma maison et fait fuir de là une noble compagnie. C'est comme ceux-là qui restés paralytiques s'enveloppent de peaux malodorantes de renards et que fuient toujours les narines un peu délicates. Comment l'appellez-vous, cette maison ? Est-ce là votre palais ? Est-ce que le juge ne l'a pas dénommée une maison de catins pénitentes ? Qui m'y envoya ? Qui eut l'honneur d'élire Vittoria à cette académie d'impudeur ? N'est-ce point vous ? N'est-ce pas l'élévation que je vous dois ? Allez, allez proclamer avec vantardise, combien de nobles femmes vous avez perdues comme moi. Adieu donc, Messire ; que je n'entende plus parler de vous ! J'avais un membre qui n'était plus qu'un

ulcère, mais je l'ai tranché; et maintenant je m'en irai tout en larmes vers le Ciel, sur des béquilles. Quant à vos présents, je vous les rendrai tous, et je souhaiterais pouvoir vous rendre légataire universel de tous mes péchés. (*Elle se jette sur un lit.*) Ah! si je pouvais me jeter dans la tombe aussi vite! Pour ce que tu mérites, je ne verserai pas une larme de plus; j'en crèverais plutôt.

BRACHIANO. — J'ai bu le Léthé d'oubli. — Vittoria! ô joie bien-aimée! Vittoria! Où souffres-tu, mon amour? pourquoi pleurer?

VITTORIA. — Oui, je pleure comme des poignards, le voyez-vous?

BRACHIANO. — Est-ce que ces yeux incomparables ne sont pas miens?

VITTORIA. — J'aimerais mieux qu'ils ne fussent pas incomparables!

BRACHIANO. — Cette lèvre n'est-elle pas à moi?

VITTORIA. — Oui, pour la mordre au sang comme je fais plutôt que de te la donner.

FLAMINEO. — Retourne-toi vers Monseigneur, ma chère sœur.

VITTORIA. — Hors d'ici, sale rufian!

FLAMINEO. — Rufian! Suis-je l'auteur de votre faute?

VITTORIA. — Oui: c'est un infâme voleur qui laisse entrer le voleur.

FLAMINEO. — Elle nous savonne les oreilles, Monseigneur!

BRACHIANO. — Voyons, ne veux-tu m'entendre? Avoir un jour été jaloux de toi, c'est dire que je t'aimerai pour l'éternité, et que je ne serai plus jaloux, de ma vie.

VITTORIA. — O fol! dont la grandeur surpasse de beaucoup l'esprit! Que peux-tu faire que moi je ne puisse souffrir,

hormis de rester ta catin ? Si tu t'en flattes, il te serait plus aisé de faire un feu de joie au fond de la mer.

FLAMINEO. — Ah ! point de serments, au nom du ciel !

BRACHIANO. — Veux-tu m'écouter ?

VITTORIA. — Jamais !

FLAMINEO. — Quel maudit aposthume que le caprice d'une femme : rien ne peut-il le crever ? (*Bas à Brachiano.*) Fi, fi, Monseigneur, on attrape les femmes comme les tortues, en les retournant sur le dos. — Ma sœur, j'en jure par cette main, je suis avec vous. — Allons, allons, vous l'avez offensée : quel homme étrangement crédule vous faites, Monseigneur : croire que le duc de Florence s'amourachait d'elle ! Quel mercier accepterait la marchandise d'un autre, une fois tripotée et salie ? — Et pourtant, ma sœur, comme cette humeur revêche vous sied mal ! Les jeunes levrauts, à la chasse, ne résistent pas longtemps ; et la colère des femmes, comme leur course folle, ne devrait fournir qu'un jeu rapide au chasseur ; laissez courir et crier la meute, un quart d'heure et puis l'hallali et la bête harassée qui se couche !

BRACHIANO. — Ces yeux qui ont si longtemps contemplé ton visage, veux-tu me les arracher ?

FLAMINEO. — Il n'y a pas au monde de cruelle femme, pas une de ces logeuses qui prêtent aux balayeurs quelques liards et prennent encore leur intérêt dessus, qui agirait aussi durement. Prenez lui la main, Monseigneur, donnez lui un baiser ; ne faites pas comme le furet qui lâche prise pour reprendre haleine.

BRACHIANO. — Renouons franchement.

VITTORIA. — Allez-vous-en !

BRACHIANO. — Jamais fureur, ivresse où l'on s'oublie ne me feront désormais commettre pareille faute.

FLAMINEO. — Maintenant que vous êtes sur la bonne piste, serrez-la de près !

BRACHIANO. — Fais la paix avec moi et le canon peut bien gronder dans l'univers.

FLAMINEO. — Voyez sa contrition; les meilleurs naturels sont ceux qui commettent les plus lourdes fautes, quand ils se livrent à la jalousie; c'est ainsi que le meilleur vin, une fois tué, donne le vinaigre le plus fort. Sache-le bien : la mer est plus brutale et rageuse que les calmes fleuves, mais aussi moins plaisante et moins sûre. Une femme paisible est comme une eau dormante sous un grand pont; un homme peut en toute sécurité passer dessus.

VITTORIA. — Ah ! l'hypocrisie de ces hommes !

FLAMINEO. — Nous l'avons sucée avec le lait aux seins de la femme, dès notre prime enfance.

VITTORIA. — Ajouter misère sur misère !

BRACHIANO. — Bien-aimée !...

VITTORIA. — Ne suis-je pas assez humiliée ? Hélas, votre bon cœur s'est durci comme une boule de neige, maintenant que votre tendresse est refroidie.

FLAMINEO. — Pardieu, la boule de neige fondra et redeviendra un cœur ou bien tout le vin de Rome en coulera jusqu'à la lie.

VITTORIA. — Vous eussiez récompensé votre chien ou votre faucon mieux que je ne l'ai été. Je n'ajouterai pas un seul mot.

FLAMINEO. — Fermez-lui la bouche d'un doux baiser, Monseigneur. (*Caresses.*) C'est cela; maintenant que le flot remonte, le navire est remis à flot. Il tient une douce brassée. Oh ! nous autres hommes aux cheveux bouclés, c'est encore nous les plus tendres pour les femmes. Voilà qui va bien.

BRACHIANO. — Faut-il que vous grondiez ainsi !

FLAMINEO. — O Messire, ces petites cheminées font toujours

le plus de fumée ! J'en sue pour vous ! Unissez-vous dans un silence aussi profond que celui des Grecs dans leur cheval de bois ! Appuyez, Monseigneur, vos promesses par des actes ; vous savez qu'on ne rassasie point les gens de viande en peinture.

BRACHIANO. — Rester dans cette Rome ingrate...

FLAMINEO. — Rome ! elle mérite qu'on la traite de barbare pour l'odieuse façon dont elle nous a traités !

BRACHIANO. — Tout doux ! Ce même projet que le duc de Florence (par amour ou duperie, je ne sais) a médité pour son évasion, moi je l'exécuterai !

FLAMINEO. — Pas d'heure plus propice que ce soir, Monseigneur : le Pape est mort et tous les cardinaux sont entrés en conclave pour l'élection du nouveau Pape ; la cité est en grande confusion ; il nous est loisible de la déguiser en page, de lui faire courir la poste, de l'embarquer et vogue la galère pour Padoue !

BRACHIANO. — Je vais sur-le-champ reprendre furtivement le prince Giovanni, et faire route sur Padoue. Vous deux avec votre vieille mère, et le jeune Marcello au service du duc, si vous pouvez le résoudre à vous suivre, suivez-moi ! J'assurerai à tous votre fortune. — Quant à vous, Vittoria, songez au titre de duchesse !

FLAMINEO. — Voyez-vous ! — Attendez, Monseigneur, je vais vous conter une histoire. Le crocodile qui habite les eaux du Nil, un ver lui pousse dans les crocs, qui lui cause grand déconfort ; un petit oiseau, pas plus gros qu'un roitelet sert de chirurgien-barbier à ce crocodile ; il pénètre entre ses mâchoires, lui extirpe le ver et le guérit du coup. Le monstre marin, bien aise, mais ingrat envers qui le sauva, afin que l'oiseau n'aille jaser à la ronde et se plaindre de n'avoir point reçu de salaire, vous ferme ses mâchoires, dans l'intention de le gober et de le faire taire à tout jamais. Mais dame Nature qui répugne à tant d'ingratitude a muni l'oiselet d'une plume ou pointe à sa

tête dont le dard blesse la gueule du crocodile, et vous le force d'ouvrir sa prison meurtrière et mon joli cure-dent de s'envoler loin de son client sinistre (1).

BRACHIANO. — La morale de cette fable est que je n'ai point récompensé le service que vous m'avez rendu.

FLAMINEO. — Nenni, Monseigneur. Vous, ma sœur, êtes le crocodile; vous aviez un accroc à votre réputation, Monseigneur vous en guérit, et encore que la comparaison ne se suive pas à la lettre, notez toutefois, rappelez-vous quel bien vous fit l'oiseau à la pointe sur la tête, et dédaignez d'avoir une âme ingrate — (*A part.*) Il peut paraître à d'aucuns ridicule de parler ainsi en coquin ou en fol et de relever mes discours d'une sèche sentence qui sent la sauge à défaut de sagesse (2); mais ceci me permet de prendre des aspects divers : les fripons parviennent aux grandeurs en singeant les grands. (*Sortie.*)

SECOND TABLEAU

Le parvis d'une église.

FRANCISCO DE MÉDICIS, LODOVICO, GASPARO
et six AMBASSADEURS.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Ainsi, Monseigneur, je vous recommande toute diligence : surveillez bien le conclave et que, suivant les instructions, nul n'ait de conférence avec les cardinaux.

LODOVICO. — J'y veillerai, Monseigneur. Place aux Ambassadeurs !

(1) Ceci se trouve dans Hérodote (Livre II).

(2) Il joue sur le mot « sauge ». Histoire bien connue du trochile.

GASPARO. — Comme ils sont chamarrés aujourd'hui. Pourquoi portent-ils ces costumes si divers ?

LODOVICO. — Oh ! Messire, c'est qu'ils sont chevaliers de divers ordres ; ce seigneur en manteau noir, avec la croix d'argent est chevalier de Rhodes ; son voisin, chevalier de St-Michel ; celui-là de la Toison d'Or ; le Français, plus loin, chevalier du St-Esprit ; Monseigneur de Savoie est chevalier de l'Annonciation ; l'Anglais de l'ordre honoré de la Jarretière, consacré à leur saint patron, St-Georges. Je pourrais vous entretenir de leurs diverses institutions, ainsi que des règles de leur ordre, mais je n'ai pas loisir de le faire.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Où est le comte Lodovico ?

LODOVICO. — Ici, Monseigneur.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Voici que l'heure du dîner approche. Veuillez ordonner le service des cardinaux.

LODOVICO. — C'est bien, Monseigneur.

(Des serviteurs entrent, chargés de différents plats couverts.)

LODOVICO. — Halte-là, que j'examine vos plats ; pour qui, ceci ?

LE SERVITEUR. — Pour Monseigneur le Cardinal Monticelso.

LODOVICO. — Et celui-ci ?

LE SERVITEUR. — Pour Monseigneur le Cardinal de Bourbon.

L'AMBASSADEUR DE FRANCE. — Pourquoi examine-t-il ces plats ? pour voir quel mets on a préparé ?

L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE. — Non, Messire. C'est pour empêcher qu'aucun message ne soit ainsi transmis, en vue d'acheter des voix ou de solliciter l'élévation d'aucun cardinal. Le premier jour du conclave, on autorise les ambassadeurs des princes à y entrer avec eux, et à plaider en faveur de celui que leur souverain préfère à tous ; mais après, jusqu'à l'élection générale, nul n'a le droit de leur adresser la parole.

LODOVICO. — Vous qui êtes attachés au service des seigneurs cardinaux, ouvrez la fenêtre et recevez leurs mets !

UN CARDINAL (*de l'intérieur*). — Rempportez le service, les seigneurs cardinaux sont occupés à élire le Pape ; ils ont fini de dépouiller le scrutin et tous sont tombés en adoration.

LODOVICO. — Retirez-vous ! hors d'ici !

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Je parierais mille ducats que nous allons connaître le nouveau Pontife à l'instant même. Chut ! sûrement, il est élu ! Voyez, Monseigneur d'Aragon apparaît aux créneaux de l'église.

D'ARAGON (*du haut des créneaux*) *Denuntio vobis gaudium magnum. Reverendissimus cardinalis Lorenzo de Monticelso electus est in sedem apostolicam et elegit sibi nomen Paulum quartum.*

LA FOULE. — *Vivat sanctus pater Paulus quartus !*

(*Entre un serviteur qui s'approche du duc.*)

LE SERVITEUR. — Vittoria, Monseigneur...

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Eh bien, quoi ?

LE SERVITEUR. — S'est enfuie de la ville...

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Vraiment ?

LE SERVITEUR. — Avec le duc Brachiano.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Enfuis ! Et où est le prince Giovanni ?

LE SERVITEUR. — Parti avec son père.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Qu'on appréhende la supérieure des Repenties. Enfuis ! Oh ! damnation ! (*Le serviteur se retire.*) — Comme mes désirs se réalisent heureusement ! Eh mais ! c'est à cela même que j'ai travaillé ! Cette lettre, je l'ai envoyée exprès pour inspirer ses actes ! Ton honneur, duc fol, je l'ai d'abord souillé ; je t'ai poussé sur la voie d'épouser une catin : quoi de pis ? Voici la conclusion : le bras doit agir pour étouffer

la voix de la fureur; j'aurais honte, moi qui porte une épée, d'aller gémir vainement sur une injure.

(*Entre Monticelso en grande pompe.*)

MONTICELSO. — *Concedimus vobis apostolicam benedictionem et remissionem peccatorum.* — Monseigneur m'annonce que Vittoria Corombona a été secrètement enlevée par Brachiano de Rome. Or, bien qu'aujourd'hui soit le premier jour de notre pontificat, nous ne saurions mieux complaire à la puissance divine qu'en retranchant de la Sainte Eglise ces deux êtres maudits. Qu'il soit donc publié que nous les frappons tous deux d'excommunication; tous leurs parents demeurés ici, nous les bannissons également. Poursuivons notre marche. (*Monticelso sort avec sa suite, les ambassadeurs, etc.*)

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Venez, cher Lodovico, vous avez solennellement juré de mettre à exécution ce projet de meurtre.

LODOVICO. — Et j'irai jusqu'au bout. Mais je m'étonne, messire, qu'un grand prince comme vous s'engage en personne dans cette affaire.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Ne m'en détourne point. La plupart des gens de sa cour sont de mon parti, quelques-uns même de mon conseil. Noble ami, nous partagerons même péril dans cette entreprise; permets qu'une part de gloire en rejaillisse sur moi. (*Francisco de Médicis et Gasparo sortent. — Monticelso rentre.*)

MONTICELSO (à Lodovico). — Pourquoi le duc de Florence réclamait-il votre frère avec tant d'insistance ? parlez.

LODOVICO. — Les mendiants italiens vous l'expliqueront, eux qui en mendiant une aumône, prient ceux qu'ils sollicitent de faire la charité pour l'amour d'eux-mêmes. Il se peut aussi qu'il répande ses munificences à pleines mains comme un semeur ou

comme ces rois qui maintes fois donnent sans mesure, non point tant pour le mérite que pour leur propre plaisir.

MONTICELSO. — Je sais que vous êtes fin renard. Quelle chose infernale tramiez-vous ?

LODOVICO. — Infernale, monseigneur ?

MONTICELSO. — Je vous demande à quoi le duc peut bien vous employer, pour que sa toque s'abaisse avec tant de cérémonie jusqu'à son genou, quand il vous quitte, comme tout à l'heure.

LODOVICO. — Eh bien, monseigneur, il me parlait d'un cheval rétif de Barbarie, qu'il voudrait bien faire dresser à la course, au saut, aux croupades; or, monseigneur, j'ai un écuyer français remarquable.

MONTICELSO. — Prenez garde que la rosse ne vous casse le cou. Penses-tu me donner le change avec tes histoires de chevaux farouches ? . . . coquin, tu mens ! oh tu es un vilain nuage noir et tu menaces d'une violente tempête.

LODOVICO. — Les orages sont dans le ciel, Monseigneur et je suis trop bas pour déchaîner la tempête.

MONTICELSO. — Misérable créature ! Je sais que tu es pétri pour toute espèce de crime, pareil à ces limiers qui, ayant une fois pris goût au sang, ne cessent de vouloir tuer. Il s'agit de quelque meurtre, n'est-ce pas ?

LODOVICO. — Je ne vous le dirai pas; et puis après tout, pourquoi ne pas le dire, parbleu, après tous ces préambules, Saint Père, je ne viens pas à vous comme délateur, mais en pécheur pénitent : ce que je vais vous avouer est sous le sceau de la confession, et cela, vous le savez, ne devra jamais être révélé !

MONTICELSO. — Vous m'avez enfin compris.

LODOVICO. — Seigneur, j'aimais passionnément la duchesse de Brachiano, ou plutôt je la poursuivais de mes chauds désirs,

encore qu'elle n'en ait jamais rien su. Elle a été empoisonnée, sur mon âme, je l'affirme, et c'est pour cela que j'ai prêté serment de venger sa mort.

MONTICELSO. — Au duc de Florence ?

LODOVICO. — Oui, à lui.

MONTICELSO. — Malheureux ! Si tu t'obstines dans ce dessein, c'est pour toi la damnation ! T'imagines-tu pouvoir glisser ainsi dans le sang, et ne point te souiller dans ta chute abominable ? Ou bien pareil à l'if funèbre, songes-tu à plonger tes racines dans la tombe des morts et prospérer quand-même ? L'avertissement tombe sur toi comme ces douces ondées sur une terre endurcie ; elles humectent sans percer trop profond. Et sur ce, je te laisse avec toutes les furies suspendues sur ta tête, jusqu'à ce que, par la pénitence, tu exorcises de ton sein ce démon cruel. (*Il sort.*)

LODOVICO. — J'y renoncerai donc ; il dit que c'est ma damnation, et pourtant j'espérais son assentiment à cause du meurtre de Camillo. (*Rentre Francisco de Médicis au fond de la scène, avec un serviteur.*)

FRANCISCO DE MÉDICIS (*au serviteur*). — Connais-tu le comte là bas ?

LE SERVITEUR. — Oui, monseigneur.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Porte lui ces mille ducats à sa demeure ; dis lui que c'est le Pape qui les lui envoie (*A part*) Peut-être ceci l'affermira-t-il dans son dessein plus que le reste.

LE SERVITEUR (*à Lodovico*). — Messire...

LODOVICO. — C'est à moi que vous parlez, monsieur ?

LE SERVITEUR. — Sa Sainteté vous a envoyé mille couronnes, et désire que, si vous partez en voyage, vous l'avisiez de toute chose, comme un père et protecteur.

LODOVICO. — Je reste à tout jamais son humble serviteur, à ses ordres. (*Le serviteur se retire*). Eh quoi, c'est un revire-

ment ! Il invectivait contre moi ; et pourtant ces couronnes étaient comptées d'avance et toutes prêtes, avant qu'il eût vent de mon départ. Ah ! ces artifices, ces discrétions des grands ! Ils restent là, comme des épousées au festin nuptial, les regards détournés à la moindre allusion gaillarde, la bouche dédaigneuse, dégoutée à force de pudeur, alors que leurs pensées courent débridées et se livrent déjà aux jeux lascifs qui doivent suivre vers la minuit ; voilà toute sa finesse. Il sonde les profondeurs de mon âme avec une sonde dorée. Je suis doublement armé désormais. Et maintenant à l'œuvre de sang ! On ne trouve que trois furies dans le spacieux Enfer ; mais dans la poitrine d'un grand seigneur, il en règne trois mille !

ACTE V

Une salle dans un palais de Padoue.

BRACHIANO, FLAMINEO, MARCELLO, HORTENSIO, VITTORIA, CORNELIA, ZANCHE et autres traversent le théâtre et sortent — FLAMINEO et HORTENSIO restent seuls.

FLAMINEO. — Sur toutes les heures lasses de ma vie, l'aube ne s'était point levée avant ce jour ! Ce mariage scelle ma fortune.

HORTENSIO. — C'est une belle promesse. N'avez-vous point encore vu ce Maure qui est arrivé à la cour ?

FLAMINEO. — Oui, et j'ai devisé avec lui dans le cabinet du duc. Je n'ai jamais vu de personnage plus distingué, ni jamais causé avec homme plus versé dans les affaires d'Etat ou les principes de la guerre. Voilà tantôt quinze ans, dit-on, qu'il sert Venise à Candie, et il a commandé dans mainte entreprise hardie.

HORTENSIO. — Qui sont ceux-là qui l'accompagnent ? —

FLAMINEO. — Deux gentilshommes de Hongrie, qui jadis capitaines au service de l'empereur, il y a huit ans, contre toute attente à la cour, sont entrés en religion, dans l'ordre sévère des Capucins; n'étant pas très affermis dans leur vocation, ils quittèrent leur ordre et revinrent à la cour; mais là, troublés dans leur conscience, ils firent vœu de se consacrer à la lutte contre les ennemis du Christ, s'en allèrent à Malte, y furent faits chevaliers, et à leur retour, en cette grande solennité, ils sont résolus de renoncer définitivement au monde, et de se retirer ici, à Padoue, dans une maison de Capucins.

HORTENSIO. — C'est étrange.

FLAMINO. — Une chose étonne surtout; ils ont juré de porter à tout jamais, contre leur chair, la cotte de mailles qu'ils portaient soldats.

HORTENSIO. — Dure pénitence ! Le Maure est-il chrétien ?

FLAMINEO. — Oui.

HORTENSIO. — Pourquoi offre-t-il ses services à notre duc ?

FLAMINEO. — Parce qu'il comprend que des guerres sont probables entre nous et le duc de Florence, et qu'il espère s'y employer. Je n'ai jamais vu d'homme porter plus d'autorité dans son regard austère et résolu, ni dans son discours à grand air, révéler plus de savoir, et un plus profond mépris de nos frivoles courtisans. Il parle comme s'il avait dans ses voyages visité tous les coins de la chrétienté; en toute chose il s'efforce de faire entendre, afin que tous ceux qui discutent avec lui le sachent, que toutes les gloires, comme ces vers-luisants, qui de loin rayonnent, examinées de près, n'ont ni chaleur ni clarté. — Voici le duc ! (*Brachiano entre, avec Francisco de Médicis sous le déguisement du Maure Mulinassar, Lodovico, Antonelli, Gasparo, Farnese, Carlo et Pedro, qui portent leur épée et leur heaume* — *Marcello.*)

BRACHIANO. — Soyez grandement le bienvenu. Nous avons ouï parler de vos nobles services contre les Turcs. A vous, brave Mulinassar, nous octroyons une large pension; et regrettons profondément que les vœux prononcés par ces deux très dignes gentilshommes, ne leur permettent point de jouir de nos largesses. Votre désir est de suspendre vos épées guerrières comme souvenirs dans notre chapelle : j'accepte ceci comme un grand honneur qui m'est fait. Je vous demanderai la permission de donner suite aux fêtes pour notre duchesse; encore une prière : comme dernière vanité de ce monde que vous verrez jamais, ne me refusez point d'assister au tournoi qui se prépare ce soir; vous

y aurez des places à part. Il a plu aux grands ambassadeurs de différents princes, en quittant Rome pour rejoindre leur pays, de rehausser de leur présence l'éclat de ces noces, et le divertissement en notre honneur.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Je les convaincrai, monseigneur, d'y assister.

BRACHIANO. — Rendons-nous donc à la salle d'honneur. (*Sortent Brachiano, Flaminco, Marcello et Hortensio.*)

CARLO (à *Francesco*). — Mon noble seigneur, félicité et bienvenue (*les conspirateurs s'embrassent.*) Vous avez reçu nos serments, que les sacrements ont rendus sacrés, de seconder votre entreprise.

PEDRO. — Et tout est prêt; il n'aurait pu, dans un accès de désespoir, trouver plus sûrement le chemin de sa ruine.

LODOVICO. — Vous n'avez pas voulu adopter mon moyen.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Le nôtre est meilleur.

LODOVICO. — De faire empoisonner son livre de prières, ou son chapelet, le pommeau de sa selle (1), son miroir ou le manche de sa raquette. Oui, ceci même ! tandis qu'il eut lancé sa balle à la paume, il aurait pu se vouer à l'enfer et lancer son âme dans le gouffre du grand hasard ! O monseigneur, j'aurais voulu que notre complot fût un coup de génie et qu'on le citât à l'avenir en exemple, plutôt que d'emprunter l'exemple des autres.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Rien de plus expéditif que le moyen auquel nous avons pensé.

LODOVICO. — En avant donc !

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Et cependant, cette vengeance, à mon avis, est trop mesquine, parce qu'elle vient sur lui en

(1) En 1598 un certain Edward Squire fut exécuté pour avoir enduit de poison le pommeau de la selle de la reine Élisabeth.

rampant comme un voleur. Ah ! pouvoir le saisir par son casque en champ clos et l'emmener à Florence !

LODOVICO. — C'eût été délectable ! et là, on l'eût couronné d'une guirlande d'ail puant, pour bien montrer la rudesse de son règne et la grossièreté de sa luxure ! Mais voici Flamineo (*Lodovico, Antonelli, Gasparo, Farnese, Carlo et Pedro sortent, tandis qu'entrent Flamineo, Marcello et Zanche.*)

MARCELLO (*en parlant de Zanche*). — Pourquoi ce sombre démon vous poursuit-il, dites-moi ?

FLAMINEO. — Je ne sais, car, par la clarté du ciel, ce n'est point ma magie qui l'a conjuré. Ce n'est pas aussi sorcier que les gens l'imaginent, d'évoquer le diable : car en voilà déjà un ! il serait plus malin de le faire rentrer sous terre.

MARCELLO. — Elle est une honte pour vous.

FLAMINEO. — Je t'en prie, excuse la. En vérité, les femmes sont des bardanes ; là où leur amour les jette, elles s'accrochent.

ZANCHE. — Voilà ce Maure, mon compatriote, un noble personnage ; quand il lui sera loisible, je m'entretiendrai avec lui dans notre langue.

FLAMINEO. — Je vous y engage de bon cœur (*Zanche sort — A Francisco de Médicis :*) Eh bien, vaillant soldat ? Ah ! plutôt au ciel que j'eusse connu certains de vos jours de fer ? ConteZ-nous donc, de grâce, quelques uns de vos exploits.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — C'est chose ridicule qu'un homme se fasse le chroniqueur de sa propre vie ; je ne me suis jamais rincé la bouche de ma propre louange, par crainte de prendre mauvaise haleine.

FLAMINEO. — Vous êtes trop austère. Le duc espère de vous d'autres discours.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Jamais je ne le flatterai ; j'ai trop étudié les hommes pour cela. Quelle différence y a-t-il

entre le duc et moi ? Pas plus qu'entre deux briques pétries d'une même argile ; mais il se peut que l'une soit placée en haut d'une tourelle et l'autre au fond d'un puits par pur hasard. Si j'étais aussi haut placé que le duc, je m'y tiendrais aussi ferme, j'aurais aussi bon air et supporterais aussi bien les assauts du temps.

FLAMINEO (*à part*). — Si ce soldat avait lettres patentes pour mendier dans les églises, c'est alors qu'il leur contera des boniments.

MARCELLO. — Moi aussi, j'ai été soldat.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Avez-vous fait fortune ?

MARCELLO. — Guère, ma foi.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Voilà bien la misère de la paix ; on ne respecte plus que les dehors. De même que ces vaisseaux paraissent grands sur un fleuve, qui semblent tout petits sur les mers, aussi bien les gens de cour semblent des colosses dans un salon qui, sur un champ de bataille, n'apparaîtraient plus que de pitoyables pygmées.

FLAMINEO. — Donnez-moi quand même une belle salle tendue de tapisseries, et quelque grand cardinal pour me tirer l'oreille comme à son mignon favori.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Pour que tu puisses faire le diable sait quelle canaillerie.

FLAMINEO. — Impunément encore.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — C'est juste : on peut voir des pigeons, dans les campagnes, au temps de la moisson, ils ont beau piller le grain à cœur-joie, le fermier n'ose même pas leur montrer le bout de son mousquet. Et pourquoi ? Parce qu'ils sont au seigneur du manoir, tandis que ces pauvres moineaux qui sont au Seigneur du Ciel, on vous les fait cuire au pot pour la même peccadille.

FLAMINEO. — Je veux vous donner quelques conseils de mon

expérience. Le duc prétend qu'il vous fera une pension; c'est là une promesse en l'air; assurez-vous en en sous-main. J'ai connu en effet des hommes qui sortaient de servir contre les Turcs : ils ont eu trois ou quatre mois une pension pour s'acheter des jambes de bois neuves et de nouveaux emplâtres; mais après, plus rien. Et ces générosités misérables ressemblent à celles d'un bourreau qui administrerait un cordial bien chaud à un supplicié aux trois-quarts mort, à seule fin de ramener de force l'âme du malheureux pour souffrir de nouvelles tortures d'enfer. (*Francisco de Médicis sort — Hortensio et Zanche rentrent avec un jeune seigneur et deux autres.*)

FLAMINEO. — Or çà, mes braves, êtes-vous parés pour la joute ?

LE JEUNE SEIGNEUR. — Oui, les nobles seigneurs revêtent leur armure.

HORTENSIO. — Qui est-ce ?

FLAMINEO. — Un jeune parvenu; un qui jure comme un fauconnier, et va mentir à l'oreille du duc, jour par jour, tel qu'un faiseur d'almanachs; et pourtant je l'ai connu, lors de sa venue à la cour, qui sentait plus le suint qu'un valet de jeu de paume.

HORTENSIO. — Regardez, voici que s'en vient votre suave maîtresse.

FLAMINEO. — Tu es un véritable frère pour moi; écoute : j'aime cette Mauresque, cette sorcière, bien à contre-cœur. Elle connaît quelques-unes de mes scélératesses. Je l'aime, tout juste comme un homme qui tient un loup par les oreilles; n'était la crainte qu'elle ne se retournât contre moi et me déchirât la gorge, je la lâcherais au diable.

HORTENSIO. — Je crois savoir qu'elle exige de toi le mariage.

FLAMINEO. — Certes, je lui ai fait quelque obscure promesse; tout en tâchant de m'y dérober, je cours toujours comme un chien

affolé, une bouteille à la queue : il voudrait bien se l'arracher d'un coup de croc, mais voilà, il n'ose point se retourner. (A Zanche) Eh bien, ma jolie bohémienne ?

ZANCHE. — Oui-dà, votre amour semble se rafraîchir plutôt qu'il ne s'allume.

FLAMINEO. — Pardieu, je n'en suis que plus fidèle amant; nous avons de par la ville mainte fille qui s'enflamme trop vite.

HORTENSIO. — Que pensez-vous alors de ces galants parfums ?

FLAMINEO. — Leurs satins ne sauraient les sauver; je suis sûr qu'ils ont aussi certain parfum de maladie; ceux qui couchent avec des chiens se lèveront avec des puces.

ZANCHE. — Crois-moi, c'est avec un peu de fard et des robes claires que tu m'aimes.

FLAMINEO. — Peuh ! aimer une dame pour sa peinture ou ses clairs atours ? Tiens, je te vais dénicher un autre exemple. Esope avait un chien stupide qui lâcha la proie pour l'ombre; j'aimerais que les courtisans fissent des plongeurs plus heureux.

ZANCHE. — Tu te souviens de tes serments.

FLAMINEO. — Les serments d'amoureux ressemblent aux prières des marins jetés à toute extrémité, mais après la tempête, quand le navire cesse de rouler, ils passent des serments à la beuverie. Et pourtant, parmi les gentilshommes, faire des serments et boire vont de pair, et s'accordent aussi bien que save-tiers et lard de Westphalie; l'un pousse l'autre, car boire pousse aux serments et les serments poussent à boire plus sec encore. Ce discours ne vaut-il pas mieux que la morale de votre gentilhomme basané du soleil ?

(Cornélia entre et va droit à Zanche.)

CORNELIA. — Est-ce ici que tu perches, faucon hagard; aux étuves, les prostituées ! *(Elle la frappe.)*

FLAMINEO. — On devrait vous pendre par les talons; frapper à la cour ! (*Sortie de Cornelia.*)

ZANCHE. — Elle n'est bonne à rien, qu'à faire prendre froid la nuit à ses servantes; elles n'osent se réchauffer avec une verge de lit, crainte de sa main légère.

MARCELLO (*la frappant*). — Vous êtes une catin, une drôlesse.

FLAMINEO. — Pourquoi la talocher, dites ? La prenez-vous pour un noyer ? Faut-il la gau'ler avant qu'elle porte fruit mûr ?

MARCELLO. — Elle se targue d'être épousée par vous.

FLAMINEO. — Eh bien ?

MARCELLO. — J'aimerais mieux qu'elle fût empalée sur une perche en quelque jardin nouvellement semé, pour épouvanter les corneilles, ses sœurs.

FLAMINEO. — Tu n'es qu'un jeune sot, surveille ton chien; moi j'ai l'âge de discrétion.

MARCELLO. — Si je la surprends près de vous, je lui coupe la gorge.

FLAMINEO. — Avec un éventail de plumes ?

MARCELLO. — Quant à vous, c'est à coup de fouet que je vous délogerai cette folie du corps.

FLAMINEO. — Auriez-vous l'humeur bilieuse ? Je vous en purgerai avec de la rhubarbe.

HORTENSIO. — Voyons, votre frère !

FLAMINEO. — Qu'il se fasse pendre ! Je suis le plus outragé par celui qui devrait m'insulter le moins. Je soupçonne ma mère d'avoir joué à un vilain jeu quand elle l'a conçu.

MARCELLO. — Par toutes mes chances de salut, voici que pour nous deux comme pour les fils d'Œdipe qui s'égorgèrent, les flammes même de notre tendresse vont se séparer dans la haine. Ces paroles, tu m'en rendras compte avec le sang de ton cœur.

FLAMINEO. — Fais donc, comme on saigne les oies quand le duc est en voyage; tu sais où tu me retrouveras.

MARCELLO. — Fort bien (*Flamineo sort — au jeune seigneur :*) Si tu es un noble ami, porte lui mon épée, qu'il ajuste dessus la longueur de la sienne.

LE JEUNE SEIGNEUR. — Ainsi ferai-je, messire. (*Ils sortent tous — Zanche reste seule.*)

ZANCHE. — Le voici. Oublions la mesquine rancœur de mon humiliation. (*Entre Francisco de Médicis.*) — Je n'ai jamais tant aimé mon teint sombre qu'en ce jour, où je puis vous avouer, hardiment et sans rougeur, que je vous aime !

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Vous semez votre amour en temps inopportun; il est bien un été de la St-Martin, mais c'est un pâle été; je suis chargé d'ans, et j'ai fait vœu de ne me marier jamais.

ZANCHE. — Las ! les pauvres filles trouvent plus d'amoureux que de maris ! Mais il se peut que vous vous trompiez sur ma fortune. Quand on envoie des ambassadeurs saluer des princes, on les charge d'ordinaire de riches présents, en sorte que si le prince ne goûte ni la personne ni les discours de l'ambassadeur, il trouve du moins ses cadeaux de son goût. Je puis me présenter à vous de même façon, et je vous plairais peut-être plus par ma dot que par ma vertu.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Je songerai à la proposition.

ZANCHE. — Songez-y. Je ne vous retiendrai pas davantage. Un jour de loisir, je vous dirai des choses qui vous feront frissonner ; et ne me blâmez point de la passion que je vous révèle ; il meurt consumé, le cœur des amants qui cèlent leur flamme. (*Elle sort.*)

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Entre tous mes espions, celle-ci peut être le meilleur ; certes, je dénicherai d'étranges oiseaux dans ce nid de crime. (*Il sort.*)

SECOND TABLEAU

Une autre salle dans le même palais.

MARCELLO et CORNELIA.

CORNELIA. — J'entends chuchoter de toutes parts, à la cour, que vous allez vous battre. Quel est votre adversaire ? le sujet de la querelle ?

MARCELLO. — C'est une vaine rumeur.

CORNELIA. — Pourquoi feindre avec moi ? vraiment vous n'agissez pas bien de m'effrayer ainsi ; vous n'êtes jamais aussi pâle, sauf quand vous êtes très en colère. Je vous adjure, si vous tenez à ma bénédiction — ou plutôt, non, je vais appeler le duc qui vous sermonnera.

MARCELLO. — Ne publiez point des appréhensions qui tourneraient au ridicule ; il n'y a rien de vrai. Est-ce que ce crucifix n'était pas à mon père ?

CORNELIA. — Oui.

MARCELLO. — Je vous ai entendu dire qu'alors que vous allaitiez mon frère, il prit le crucifix entre ses mains et en cassa un bras.

CORNELIA. — Oui, mais il a été réparé.

(Entre Flamineo.)

FLAMINEO. — Je vous ai rapporté votre épée. *(Il perce son frère de part en part.)*

CORNELIA. — Ah ! l'horreur !

MARCELLO *(qui tombe)*. — Jusqu'au cœur, en vérité !

CORNELIA. — Au secours ! Ah ! il est assassiné !

FLAMINEO. — Cela vous émeut la bile ? Je cours au sanctuaire et vous envoie un chirurgien. *(Il sort.)*

(Entrent Carlo, Hortensio et Pedro.)

HORTENSIO. — Eh quoi ! gisant à terre !

MARCELLO. — O ma mère, rappelez-vous maintenant ce que je disais du crucifix brisé. Il est des crimes dont le Ciel justement punit toute une famille ! Voilà ce qu'il en coûte de s'élever par les voies défendues ! Que tous sachent que l'arbre tiendra tant que ses rameaux ne s'étaleront pas plus loin que ses racines. (*Il meurt.*)

CORNELIA. — O ma douleur éternelle !

HORTENSIO. — Vertueux Marcello ! Il est mort — Je vous en prie, laissez-le, madame, venez, il le faut.

CORNELIA. — Las ! il n'est pas mort ; il s'est évanoui. Quoi ! personne ici n'a d'intérêt qu'il meure. Laissez-moi le rappeler à la vie, pour l'amour de Dieu.

CARLO. — Puissiez-vous rester dans l'erreur !

CORNELIA. — Oh ! vous me trompez, vous me trompez ! Combien sont partis comme cela, faute de soins ! Soulevez sa tête, soulevez-lui la tête ! Son sang qui coule intérieurement va le faire mourir.

HORTENSIO. — Vous voyez bien qu'il n'est plus !

CORNELIA. — Laissez-moi aller à lui ; donnez-le moi tel qu'il est ; s'il doit retourner à la terre, que je lui donne au moins un baiser de mon cœur, et vous nous coucherez tous deux dans le même cercueil. Cherchez-moi un miroir, voyez si son souffle ne le ternira pas ; ou arrachez quelque plume à mon oreiller, et appliquez-la contre ses lèvres. Voulez-vous le perdre, faute de prendre quelque peine ?

HORTENSIO. — Le seul tendre devoir qu'il vous reste à lui rendre, c'est de prier pour lui.

CORNELIA. — Las ! je ne voudrais pas encore prier pour lui. Il se peut qu'il vive pour me fermer les yeux et prier pour moi, si seulement vous me laissiez m'approcher de lui...

BRACHIANO, tout armé, sauf du casque, entre avec FLAMINEO, FRANCISCO DE MÉDICIS, LODOVICO et un Page.

BRACHIANO — Est-ce là votre œuvre ?

FLAMINEO. — C'est là ma malechance.

CORNELIA. — Il ment ! il ment ! Il ne l'a pas tué ! Ceux-ci l'ont tué qui n'ont pas voulu qu'on prît soin de lui.

BRACHIANO. — Prenez réconfort, ma mère affligée !

CORNELIA. — C'est de votre faute, hibou !

HORTENSIO. — Calmez-vous, bonne madame !

CORNELIA. — Laissez-moi, laissez-moi. (*Elle se rue sur Flamineo avec son poignard, mais arrivée à lui, elle le laisse choir.*) Le Dieu du Ciel te pardonne ! Tu ne t'étonnes point que je prie pour toi ? Je vais t'en dire la raison ; il me reste à peine assez de souffle pour durer vingt minutes ; je ne vais pas les dépenser à te maudire. Adieu ! La moitié de toi-même gît devant toi ; et puisses-tu vivre pour remplir un sablier de ces cendres réduites en poudre ; le temps qu'il mettrait à s'écouler te dirait le temps à passer dans le saint repentir.

BRACHIANO. — Mère, de grâce dites-moi comment sa mort est survenue. Quel fut le motif de leur querelle ?

CORNELIA. — En vérité mon plus jeune fils présumait trop de sa valeur ; il lui jeta des mots âpres et le premier dégaina ; et alors, je ne sais plus comment, car je n'avais plus mes esprits, il est tombé la tête contre mon cœur.

LE PAGE. — Ceci n'est pas exact, madame.

CORNELIA. — Silence, de grâce. Une flèche s'est déjà perdue dans l'herbe. Il serait fou de perdre celle-ci pour celle-là qu'on ne retrouvera plus.

BRACHIANO. — Allez, portez ce corps au logis de Cornelia ; nous ordonnons que nul n'informe notre duchesse de ce malheur.

(1) Il va sans dire que le duc reste jusqu'au bout sous son déguisement.

Pour vous, Flamineo, écoutez bien; je ne vous octroie pas votre pardon.

FLAMINEO. — Non ?

BRACHIANO. — Mais seulement un bail de vie, et ce bail ne sera que d'un jour. Tu seras contraint, chaque soir de le renouveler, ou tu seras pendu.

FLAMINEO. — Qu'il en soit fait selon votre bon plaisir. Votre volonté fait loi maintenant ; je m'y sou mets. (*Cependant Lodovico saupoudre de poison le casque de Brachiano.*)

BRACHIANO. — Tu m'as naguère bravé chez ta sœur ; je te tiens sous ma menace désormais. — Où est notre heaume ?

FRANCISCO DE MÉDICIS (*à part*). — Il réclame sa perte. — Noble jeune homme, je plains ton triste destin ! Pars maintenant vers la lice ! Ceci te mènera vers le lac sombre plus loin ; sa dernière bonne action fût de pardonner un meurtre ! (*Ils sortent.*)

TROISIEME TABLEAU

La lice à Padoue.

(*Charges et clameurs. — On se bat dans la lice d'abord un contre un, puis trois contre trois.*)

BRACHIANO, VITTORIA COROMBONA, GIOVANNI, FRANCISCO DE MÉDICIS, FLAMINEO et d'autres.

BRACHIANO. — Un armurier ! par la mordieu ! un armurier !

FLAMINEO. — L'armurier ! où est l'armurier !

BRACHIANO. — Arrachez-moi ce heaume !

FLAMINEO. — Etes-vous blessé, monseigneur ?

BRACHIANO. — Oh ! j'ai la cervelle en feu ! Le heaume est empoisonné. (*Un armurier entre.*)

L'ARMURIER. — Monseigneur, je jure sur mon âme !

BRACHIANO. — Qu'on l'emmène ! à la torture ! Il y a des grands qui ont trempé dans tout ceci, et ils ne sont pas loin de moi.

VITTORIA. — O mon bien-aimé seigneur, vous, empoisonné !

FLAMINEO. — Ecartez la barrière. Tristes réjouissances. Appelez les médecins. (*Deux médecins entrent.*) La peste soit de vous ! nous avons céans déjà trop de votre science ! Je crains qu'on n'ait également empoisonné les ambassadeurs.

BRACHIANO. — Oh ! je suis déjà fini ! L'infection gagne déjà le cerveau et le cœur ! O toi puissant cœur, il est de telles attaches entre toi et le monde qu'il vous répugne à tous deux de les rompre !

GIOVANNI. — O mon père bien-aimé !

BRACHIANO. — Eloignez cet enfant. Où est cette femme parfaite ? Si j'avais des mondes infinis à te donner, ce serait trop peu pour toi. Faut-il donc que je te laisse ? (*Aux médecins.*) Que dites-vous, vous autres, hiboux, le venin est-il mortel ?

1^{er} MÉDECIN. — Tout à fait mortel.

BRACHIANO. — Bourreau très savant et soudoyé, tu nous tues tous sans livre ; mais votre art pour sauver vous fait aussi souvent défaut que les amis des grands quand ils en ont besoin ! Moi qui ai donné la vie à des coquins, à de misérables assassins, ne puis-je donc prolonger ma propre vie d'une année seulement ? (*à Vittoria.*) Ne m'embrasse point, je t'empoisonnerais. Ce baume est un envoi du grand duc de Florence.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Messire, reprenez courage.

BRACHIANO. — O toi, douce mort naturelle, tu es la sœur jumelle du très suave sommeil ! On ne voit point de comète échevelée flamboyer lors de ton doux adieu ; le triste hibou ne bat point de l'aile contre ta croisée ; le loup rauque ne flaire point ton cadavre ; la pitié enlinceule ton corps, tandis que l'horreur escorte la mort des princes.

VITTORIA. — Je suis à tout jamais perdue !

BRACHIANO. — Ah ! l'affreuse chose que de mourir au milieu de ces hurlements de femmes !

(*Entrent Lodovico et Gasparo déguisés en capucins.*)

BRACHIANO. — Qui sont ceux-là ?

FLAMINEO. — Des franciscains ; ils ont apporté l'extrême-onction.

BRACHIANO. — Sous peine de mort, que nul ne me parle de mort ! C'est un mot terrible infiniment. Retirons-nous dans notre chambre. (*Tous sortent sauf Francisco de Médicis et Flaminco.*)

FLAMINEO. — Ah ! quelle solitude autour de l'agonie des princes ! O châtiment ! Eux qui ont dépeuplé des villes, brouillé à mort des amis, rendu de grandes demeures inhospitalières, qu'ils cherchent leurs flatteurs à présent. Les flatteurs ne sont que les ombres des princes : le moindre nuage noir et ils s'évanouissent.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — On mène pourtant grand deuil autour de lui.

FLAMINEO. — Ma foi oui, quelques heures l'eau salée va pleuvoir en abondance chez tous nos courtisans ; mais, croyez-moi, la plupart d'entre eux ne font que pleurer sur la tombe de leur marâtre.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Qu'entendez-vous par là ?

FLAMINEO. — Eh quoi, ils jouent la comédie : tout comme certains qui vivent à portée de la férule.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Allons, vous n'avez pas trop mal prospéré sous sa loi.

FLAMINEO. — Ma foi, comme un loup dans le corps d'une femme enceinte (1) ; j'ai été nourri de volaille ; quant à l'ar-

(1) On croyait qu'une bête vorace habitait les femmes dans leur grossesse et provoquait leurs *envies*.

gent, j'avais, entendez-moi bien, aussi belle envie de le flouer que quiconque à la cour, mais je n'étais pas assez malin pour cela.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Que pensez-vous de lui, à parler franc ?

FLAMINEO. — Il était de ces hommes d'Etat qui aimeraient mieux compter le nombre de boulets de canon lancés contre une place, pour calculer ainsi leurs dépenses, que le nombre de leurs vaillants et dignes sujets qu'ils ont perdus devant.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Oh ! parlez mieux de votre duc.

FLAMINEO. — J'ai dit. Veux-tu apprendre un peu de mon expérience de cour ? Blâmer les princes est dangereux, les trop vanter est un fieffé mensonge.

(Lodovico rentre.)

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Comment va le duc ?

LODOVICO. — Mal à mourir. Il est tombé dans un égarement étrange : il ne parle que de batailles, de monopoles, de levées d'impôts. Et puis, de là, il tombe en des divagations de fou. Son esprit s'attache à vingt objets divers, dans un mélange confus de sagesse et de folie. Une fin si terrible peut enseigner à ceux qui portent trop orgueilleux panache, que si heureuse soit leur vie, leur mort n'en est pas plus belle. Il a conféré à votre sœur toute la souveraineté de son duché, jusqu'à la majorité du prince.

FLAMINEO. — Il reste encore dans ce malheur quelque chose de bon.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Le voici, regardez. La mort est déjà sur son visage.

(Brachiano apparaît sur un lit ; Vittoria, Gasparo et la suite.)

VITTORIA. — O mon cher seigneur !

BRACHIANO. — Arrière ! vous m'avez trompé *(tous ces dis-*

cours sont des formes de la folie et ceci doit apparaître dans le jeu de l'acteur.) Vous avez exporté de l'or de notre territoire, acheté et vendu les charges de l'Etat, opprimé les pauvres, ce à quoi je n'avais point songé. Rendez des comptes ! je veux être dès ce jour mon propre intendant.

FLAMINEO. — Seigneur, patience.

BRACHIANO. — Qu'on me serve des cailles à souper.

FLAMINEO. — Vous en aurez, messire.

BRACHIANO. — Non, plutôt une friture de chien de mer ; vos cailles se nourrissent de poison. — Ah ! ce vieux chien-loup, ce retors, ce duc de Florence ! Je renonce à la chasse pour devenir tueur de chiens. Parfait ! je veux me mettre bien avec lui, car notez, monsieur, qu'un chien en fait toujours aboyer un autre. La paix ! la paix ! voici venir là-bas une belle canaille !

FLAMINEO. — Où ça ?

BRACHIANO. — Eh bien là, en bonnet bleu et en culottes avec une grande braguette. Ah ! ah ! ah ! voyez-vous comme sa braguette est hérissée d'épingles dont les têtes sont de perle. Ne le reconnaissez-vous pas ?

FLAMINEO. — Non, monseigneur.

BRACHIANO. — Eh bien c'est le diable ! Je le reconnais à la large rosette qu'il porte à son soulier pour cacher son pied fourchu. Je veux discuter avec lui ; il a le don des langues.

VITTORIA. — Monseigneur, il n'y a rien ici.

BRACHIANO. — Rien ! admirable ! rien ! quand j'ai besoin d'argent, notre trésor est vide, il n'y a rien ; je ne veux pas qu'on en use ainsi avec moi.

VITTORIA. — Du calme, monseigneur, ne vous tourmentez pas ainsi.

BRACHIANO. — Voyez, voyez, Flamineo qui a tué son frère ; le voilà qui danse sur la corde raide, un sac d'argent dans chaque main pour se tenir en équilibre, crainte de se rompre le col.

Et voici un avocat, en robe soutachée de velours, qui le fixe, bouche bée, dans l'espoir que l'argent tombera. Comme le coquin fait des cabrioles ! il faudrait que ce fût au bout de la hart. Et là, qui est cette femme ?

FLAMINEO. — Vittoria, monseigneur.

BRACHIANO. — Ah ! ah ! ah ! ses cheveux sont tellement poudrés de poudre d'iris, qu'on croirait qu'elle a forniqué dans la farine du pétrin. — Et celui-ci ?

FLAMINEO. — Un religieux, monseigneur.

(Brachiano semble approcher de sa fin. Lodovico et Gasparo, en habit de capucins, lui présentent sur son lit, un crucifix et un cierge.)

BRACHIANO. — Il va être ivre ; évitez-le ; c'est d'affreux sermons, quand les gens d'église trébuchent dedans. — Regardez donc, six rats gris, qui ont perdu leur queue ; ils grimpent sur mon oreiller ; qu'on appelle un preneur de rats ! Je vais opérer un miracle, je vais délivrer la cour de toute sale vermine. Où est Flamineo ?

FLAMINEO *(à part)*. — Je n'aime guère qu'il me nomme si souvent, surtout sur son lit de mort ; c'est signe que je ne vivrai pas longtemps. — Voyez, sa fin est proche.

LODOVICO. — Permettez-nous, je vous prie. — *Attende, domine Brachiane...*

FLAMINEO. — Voyez, voyez, comme il ne quitte pas des yeux le crucifix.

VITTORIA. — Oh ! ne cessez de le tenir haut ; il calme ses esprits égarés ; et ses yeux se fondent en larmes.

LODOVICO. — *Domine Brachiane, solebas in bello tutus esse tuo clypeo : nunc hunc clypeum hosti tuo opponas infernali.* *(Présentant le crucifix.)*

GASPARO. — *Olim hasta valuisti in bello ; nunc hanc sacram hastam vibrabis contra hostem animarum.* *(Présentant le cierge.)*

LODOVICO. — *Attende, domine Brachiane; si nunc quoque probas eaque acta sunt inter nos, flecte caput in dextrum.*

GASPARO. — *Esto securus, domine Brachiane; cogita quantum habeas meritorum; denique memineris meam animam pro tua oppigneratam si quid esset periculi.*

LODOVICO. — *Si nunc quoque probas ea quæ acta sunt inter nos, flecte caput in lævum.* — Il va passer; de grâce éloignez-vous tous, que nous puissions chuchoter à ses oreilles quelques méditations particulières, que notre ordre ne vous permet point d'entendre.

(*La foule s'étant retirée, LODOVICO et GASPARO se découvrent.*)

GASPARO. — Brachiano !

LODOVICO. — Démon de Brachiano, tu es damné !

GASPARO. — Pour l'éternité !

LODOVICO. — Un esclave condamné et livré à la potence est ton seigneur et maître.

GASPARO. — C'est la vérité, car toi tu es livré à Satan.

LODOVICO. — Ah ! manant ! toi qu'on regardait comme un profond politique, passé maître en l'art d'empoisonner...

GASPARO. — Et qui en fait de conscience avais le crime...

LODOVICO. — Qui eusses voulu rompre le col de ton épouse au bas de l'escalier, avant qu'elle ne fût empoisonnée...

GASPARO. — Qui préparais scélératement des salades vénéneuses...

LODOVICO. — Et de beaux sachets brodés et des parfums aussi mortels qu'une peste d'hiver.

GASPARO. — Et du mercure...

LODOVICO. — Et de la couperose...

GASPARO. — Et du vif-argent...

LODOVICO. — Et autres drogues diaboliques d'apothicaire,

que tu fondais dans le creuset de ton imagination infernale : m'entends-tu ?

GASPARO. — Voici le comte Lodovico !

LODOVICO. — Et lui, Gasparo. — Et tu vas crever comme un vil coquin.

GASPARO. — Et puer comme une charogne de chien tuméfiée.

LODOVICO. — Et l'on t'oubliera avant ton oraison funèbre.

BRACHIANO (*dans un appel suprême*). — Vittoria, Vittoria !

LODOVICO. — Ah ! le monstre revient à lui ! nous sommes perdus !

GASPARO. — Etrangle-le en cachette !

(*Vittoria rentre avec Francisco de Médicis, Flamineo et la suite.*)

GASPARO. — Eh quoi ! voulez-vous le ranimer pour qu'il vive en des tourments redoublés ; par charité, par charité chrétienne, éloignez-vous de cette chambre. (*Vittoria et sa suite se retirent.*)

LODOVICO (*à Brachiano*). — Ah ! vous voudriez jaser, Messire ! Tenez, voici un nœud d'amour que vous envoie le duc de Florence ! (*Il étrangle Brachiano.*)

GASPARO. — Est-ce fait ?

LODOVICO. — La chandelle est morte. Aucune garde-malade au monde, eût-elle sept ans de pratique à l'hôpital des pestiférés, n'eût fait la chose plus élégamment. (*A haute voix*) Mes seigneurs, il n'est plus. (*Vittoria et sa suite rentrent.*)

TOUS. — Paix à son âme !

VITTORIA. — Malheur à moi ! ce lieu est un enfer ! (*Elle sort.*)

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Comme elle semble accablée !

FLAMINEO. — Ah ! oui, ah ! oui ; si les femmes avaient dans les yeux des fleuves navigables, elles les déverseraient tous ;

certes, je m'étonne que la ville réclame plus de sources, alors que les femmes vendent l'eau si bon marché. Je vais te dire : elles ne sont que des spectres lunaires de douleur et d'effroi ; il n'est rien qui tarisse plus vite que les larmes des femmes. — Voilà ce que je récolte pour toute moisson ; il ne m'a rien donné. Promesses de cour ! Que les sages les tiennent pour maudites, car, dans ce jeu de la vie, c'est celui qui gagne le plus qui paie le plus mal.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — A coup sûr, ceci est l'œuvre du duc de Florence.

FLAMINEO. — Probablement. On les trouve rudes les coups qui viennent de la main, mais ceux qui viennent de la tête sont des coups mortels ; oh ! merveilleux tours d'un être machiavélique ! Il ne vient pas, en grossier lourdaud, pour vous assommer à coups de poing ; non, mon fin coquin, il vous fait mourir en vous chatouillant, vous mourez dans un éclat de rire, comme si vous aviez avalé une livre de safran. Vous voyez ce beau tour — c'est exécuté en un clin d'œil : pour enseigner l'honnêteté à la cour, c'est fait en une glissade.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Maintenant les gens ont toute licence de jaser, et de chanter ses vices sur tous les tons.

FLAMINEO. — Misère des princes ! Il leur faut subir la censure de leurs esclaves ; être blâmés non seulement pour le mal qu'ils ont fait, mais pour n'avoir point fait tout ce que voulait tout le monde. Mieux vaudrait être batteur en grange ! Mordieu ! j'aimerais à m'entretenir encore avec ce duc.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Maintenant qu'il est mort ?

FLAMINCO. — Je n'ai pas l'art d'évoquer les esprits ; mais si prières ou imprécations peuvent faire que je lui parle, quand même quarante diables l'escorteraient dans sa livrée de flammes, je lui parlerai et lui serrerai la main, en devrais-je être foudroyé. (*Il sort.*)

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Admirable Lodovico ! Eh bien, l'as-tu terrorisé à son dernier hoquet d'agonie ?

LODOVICO. — Oui et si longuement que le duc a failli nous faire peur à notre tour.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Comment cela ?

LODOVICO. — Vous le saurez plus tard. (*Zanche entre là-dessus.*) Voici venir l'être diabolique qui va compléter le divertissement; qu'elle révèle donc ce secret qu'elle vous a promis quand elle s'amouracha de vous.

FRANCISCO DE MÉDICIS (*à Zanche*). — Je vous retrouve avec une joie passionnée dans ce monde de tristesse.

ZANCHE. — Relevez donc la tête. Messire; à ces larmes de cour n'ajoutez point votre tribut de larmes; laissez pleurer ceux-là qui sont complices dans cette triste affaire. J'ai su, la nuit passée, dans un canchemar, que quelque perfidie allait s'ensuivre; pourtant, à parler vrai, c'était de vous surtout qu'il s'agissait dans mon rêve.

LODOVICO. — Va-t-elle donc se remettre à rêver ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Oui, et puisque c'est la mode, je vais rêver avec elle.

ZANCHE. — Il me semblait, Messire, que vous veniez à la dérobée me rejoindre en mon lit.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Le croiras-tu, ma mie ? par cette clarté, je jure que mon rêve s'est égaré aussi sur toi : il m'a semblé que je te voyais nue.

ZANCHE. — Fi, Messire ! Comme je vous disais, il m'a paru que vous étiez couché à mes côtés.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — A moi de même; et de peur que tu ne prisses froid, je t'ai couverte de ce manteau irlandais.

ZANCHE. — En vérité, j'ai rêvé que vous étiez un tantinet hardi avec moi; mais pour en venir au fait...

LODOVICO. — Eh ! eh ! j'espère que vous n'allez pas y venir, ici, devant moi.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Ecoutez plutôt mon rêve jusqu'au bout.

ZANCHE. — Eh bien parlez donc, Monsieur.

FRANCIS DE MÉDICIS. — Quand j'ai jeté le manteau sur toi, tu t'es mise à rire comme une folle.

ZANCHE. — A rire ?

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Et puis tu t'es écriée que les poils du manteau te chatouillaient.

ZANCHE. — En voilà un rêve !

LODOVICO (*bas à Francisco*). — Observez-la donc : elle minaude, elle rit comme l'eau de savon où se serait débarrassé un charbonnier.

ZANCHE. — Allons, Monsieur, la bonne fortune vous suit : je vous ai dit que je vous révélerais un secret : Isabella, sœur du duc de Florence, a été empoisonnée par un portrait enfumé ; et Camillo a eu le cou tordu par ce maudit Flamineo qui attribua ce malheur à un cheval de voltige.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Très étrange !

ZANCHE. — Et très vrai !

LODOVICO. — Le nid de vipères se découvre.

ZANCHE. — J'avoue avec tristesse que j'ai trempé dans cette noire action.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Tu étais dans leurs confidences ?

ZANCHE. — Justement ; à cause de cela, par esprit de contrition, j'ai l'intention cette nuit de voler Vittoria.

LODOVICO. — Admirable pénitence ! c'est à cela que rêvent les usuriers quand ils s'endorment au sermon.

ZANCHE. — Pour favoriser notre fuite, j'ai supplié qu'on m'autorisât à me retirer, jusqu'aux funérailles, chez une amie

à la campagne : cette excuse facilitera notre évasion. En argent et bijoux, je puis au moins mettre à votre service cent mille couronnes.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — La noble fille !

LODOVICO. — Ces couronnes, nous les partagerons.

ZANCHE. — C'est une dot, ce me semble, qui ferait mentir ce proverbe roussi et blanchirait une Ethiopienne.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Certes. — Pars vite.

ZANCHE. — Tenez-vous prêt pour notre fuite.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Une heure avant le jour. (*Zanche sort.*) Etrange révélation ! eh quoi ! jusqu'ici nous ignorions dans quelles conditions l'un et l'autre sont morts.

(*Zanche rentre.*)

ZANCHE. — Vous attendrez, vers minuit, dans la chapelle.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Là même. (*Elle sort.*)

LODOVICO. — Eh bien ! voilà notre acte qui se justifie.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Au diable la justice ! En quoi lèse-t-il la justice ? Maintenant, comme la perdrix nous purgeons notre mal avec du laurier (1) ; car la renommée couronnera notre entreprise et nous lavera de la honte. (*Ils sortent.*)

QUATRIEME TABLEAU

Une salle dans un palais de Padoue.

FLAMINEO et GASPARO entrent par une porte ;
par une autre GIOVANNI escorté.

GASPARO. — Voici le jeune duc ; avez-vous jamais vu prince plus charmant ?

(1) Voir Pline l'Ancien. (*Hist. natur.*, livre VIII, ch. 27).

FLAMINEO. — J'ai connu le bâtard d'une pauvre femme qui avait meilleure mine. Ceci en arrière de lui; mais devant lui, toutes ces comparaisons seraient odieuses. Bien sage fut ce paon de cour qui était grand favori et que certains pluviers du voisinage comparaient pour sa beauté à l'aigle royal; il protesta que l'aigle était un oiseau bien plus admirable que lui-même, non point pour son plumage, mais à cause de ses larges serres : ses serres à lui pousseront avec le temps. — Mon aimable seigneur !

GIOVANNI. — Laissez-moi, Monsieur, je vous prie.

FLAMINEO. — Votre grâce doit être heureuse : c'est moi qui ai sujet de me lamenter. Car, savez-vous ce que disait ce petit garçon monté en croupe derrière son père ?

GIOVANNI. — Eh bien, disait-il ?

FLAMINEO. — « Quand vous serez mort, père, faisait-il, j'espère que j'aurai la selle pour moi. » Oh ! c'est une belle chose, pour un homme que d'être seul sur son cheval ! On peut s'étirer à l'aise dans les étriers, regarder tout autour de soi et dominer toute l'étendue de l'hémisphère. Vous êtes désormais, Monseigneur, maître de la selle.

GIOVANNI. — Méditez vos prières, Monsieur, et faites pénitence. Il vous siérait de resonger à ce qui se passa naguère; j'ai ouï-dire que le chagrin était fils aîné du péché. (*Il sort.*)

FLAMINEO. — Méditer mes prières ! il me menace en termes religieux. Voilà déjà que je tombe en morceaux ! Je n'ai cure cependant de mourir comme Anacharsis, pilé dans un mortier; et d'ailleurs cette mort conviendrait mieux à des usuriers; leur or et leur chair pilés ensemble, on ferait un coulis bien cordial pour le diable. Il a déjà le regard mauvais de son oncle. — A seize ans. (*Un courtisan entre.*) Eh bien Messire, qui êtes-vous ?

LE COURTISAN. — Le bon plaisir du jeune duc, Monsieur,

vous prie d'éviter la salle d'honneur et toutes salles où on lui rend hommage.

FLAMINEO. — Le loup et le corbeau sont de jolis sots quand ils sont jeunes ! Vous êtes chargé, Messire, de me tenir à l'écart ?

LE COURTISAN. — Telle est la volonté du duc.

FLAMINEO. — En vérité, maître Courtisan, il n'est pas bon d'en venir aux extrêmes dans aucun ministère : supposez qu'une noble dame soit arrachée de son lit vers minuit pour être enfermée au Château St-Ange ou dans ce donjon que vous voyez, n'ayant rien sur le corps que sa chemise ; ne serait-il pas cruel de la part de Messire le geôlier de prétendre réclamer encore sa dernière vêtue, de la lui tirer par dessus la tête et les oreilles et de la laisser en prison toute nue ?

LE COURTISAN. — Excellent ! vous êtes facétieux. (*Il sort.*)

FLAMINEO. — Me boute-t-il hors la cour ? un tison enflammé jette plus de fumée hors de la cheminée que dedans. J'en enfumerai quelques-uns. (*Francisco de Médicis entre.*)

FLAMINEO. — Eh bien ? te voilà tout triste.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Je viens de voir, tout à l'heure, le spectacle le plus navrant.

FLAMINEO. — Tu en vois un autre ici : un malheureux courtisan évincé.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Votre mère vénérable est devenue une vieille femme en deux heures. J'étais là quand on mettait au linceul le corps de Marcello. Et il monte une mélopée si solennelle de chants funèbres, de larmes et d'élégies dolentes — ainsi nos vieilles aïeules à la veillée des morts avaient coutume de consumer les nuits — que, vous pouvez m'en croire, je n'y voyais plus pour sortir de la chambre, tellement mes yeux étaient noyés d'eau.

FLAMINEO. — Je veux aller voir.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Ce serait peu charitable de votre part; car votre vue ne ferait qu'augmenter leurs larmes.

FLAMINEO. — Je veux les voir; ils sont derrière ce rideau; je veux assister à ces hurlements de femmes superstitieuses. (*Le rideau tiré révèle Cornelia, Zanche et trois autres dames ensevelissant le corps de Marcello. Chant de deuil.*)

CORNELIA. — Ce romarin est flétri; de grâce, cherchez m'en du plus frais. Je désire que ces plantes croissent encore dans sa tombe quand je ne serai plus que poussière. Atteignez-moi ces lauriers, j'en tresserai une guirlande autour de sa tête; elle protégera mon enfant de la foudre. Ce drap, voilà vingt ans que je le garde, et chaque jour je l'ai sanctifié de mes prières. Je n'aurais pas cru qu'on dût l'en revêtir...

ZANCHE. — Regardez donc, vous qui êtes là-bas.

CORNELIA. — Oh! apportez-moi ces fleurs!

ZANCHE. — Cette noble dame est folle.

UNE DAME. — Las! sa douleur l'a fait tomber en enfance.

CORNELIA. — Vous êtes les bienvenus. Voici pour vous du romarin. (*A Flamineo*): et pour vous de la rue amère; des pensées pour vous. Faites en cas, je vous prie; j'en ai gardé davantage pour moi.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Madame, le reconnaissez-vous?

CORNELIA (*à Flamineo*). — Vous êtes, je crois comprendre, le fossoyeur.

FLAMINEO. — C'est cela.

ZANCHE. — C'est Flamineo.

CORNELIA. — Me crois-tu si folle? Voici sa main toute blanche; peut-on laver le sang si vite? Voyons-la. Quand les chats-huants ululent au haut des cheminées, et que l'étrange grillon chante dans le four et sautille, quand des taches jaunes sur vos mains apparaissent, soyez sûrs que d'un mort vous

entendrez parler. Arrière, comme cette main est tachetée !... Bien sûr, il a touché un crapaud ! L'eau de primevère est bonne pour la mémoire; de grâce, achetez m'en trois onces.

FLAMINEO. — Je voudrais bien être loin d'ici...

CORNELIA. — Entendez-vous, Monsieur ? Je vais vous dire un vieux air que ma grand'mère avait coutume, en entendant le glas des cloches, de chanter sur son luth.

FLAMINEO. — Dites; si cela vous plaît, dites-le.

CORNELIA (avec un air d'égarement.)

« Appelez Robin le rouge-gorge et le roitelet,
Puisqu'ils voltigent sur les bois sombres,
Et de feuillages et de fleurs recouvrent
Les corps abandonnés des inensevelis.
Appelez à ses funérailles
La fourmi, la musaraigne et la taupe
Pour lui élever des tertres qui le tiendront au chaud
Et le défendront de tout mal (alors qu'on pille les riches
tombe)

*Qu'ils éloignent le loup, ennemi des hommes,
Puisque de ces griffes il déterre les morts... »*

Ils n'ont pas voulu l'enterrer, parce qu'il est mort dans une querelle, mais à cela je répondrai: « Que la Sainte-Eglise le reçoive dûment, puisqu'il acquitta la dime fidèlement. » Sa richesse la voilà, et voilà tout son bien, voilà la part des pauvres, les grands n'ont pas davantage. — Maintenant qu'on a tout vendu, nous pouvons fermer boutique. — La bénédiction du Ciel soit sur vous, bonnes gens ! (*Cornelia, Zanche et les dames s'en vont.*)

FLAMINEO. — Je sens en moi quelque chose d'étrange, à quoi je ne saurais donner de nom, à moins que ce ne soit de la

compassion. De grâce, laissez-moi. (*Francisco de Médicis sort.*) — Ce soir, je connaîtrai le fin mot de mon destin; je veux être fixé sur ce que ma sœur qui est riche pense m'accorder pour mes services. J'ai mal vécu, en libertin, comme d'aucuns qui vivent à la cour, et parfois quand mon visage n'était que sourires, j'ai senti tout un trouble de conscience en ma poitrine. Sous des robes fastueuses et honorées on a souvent connu de ces tortures: Nous croyons que les oiseaux en cage chantent, alors qu'en vérité ils pleurent...

(*Entre le fantôme de Brachiano en casaque et culottes de cuir, bottes et capuchon; il tient à la main un pot de fleurs de lys, avec un crâne au milieu des fleurs.*)

FLAMINEO. — Ah! je puis t'affronter; approche, encore; quelle dérision la mort a fait de toi! Tu parais triste. En quel lieu es-tu? Au balcon étoilé ou dans la geôle des damnés? — Non? tu ne parles pas? De grâce, Messire, ôtez-moi d'un doute, en quelle religion vaut-il mieux mourir pour un homme? Ou sauriez-vous me répondre combien de temps il me reste à vivre? Car voilà la question qui importe le plus. Pas de réponse? Ressemblez-vous toujours à ces grands seigneurs qui se promènent de-ci de-là comme des ombres et sans but? Dites... (*Le fantôme jette de la terre sur lui, et lui montre le crâne.*) Qu'est-ce cela? Fatal augure! Il jette de la terre sur moi! Une tête de mort sous des fleurs! De grâce, parlez, Seigneur! Nos gens d'Eglise, en Italie, nous font croire que les morts conversent avec leurs familiers, s'allongent souvent à côté d'eux dans leur couche et partagent leurs repas. (*Le spectre disparaît.*) Il est parti, et voyez le crâne et la terre se sont évanouis aussi. Voici qui dépasse l'hypocondrie. Je vais oser braver mon destin. Allons de suite chez ma sœur, raconter ces choses horribles: la disgrâce où m'a jeté le prince,

puis le spectacle navrant de mon frère mort, et les divagations de ma mère et finalement cette apparition terrifiante : tout cela peut changer, devenir meilleur grâce à une générosité de Vittoria, sinon je baignerai cette lame de son sang. (*Il sort.*)

CINQUIEME TABLEAU

Une rue à Padoue.

FRANCISCO DE MÉDICIS, LODOVICO ET HORTENSIO.

LODOVICO. — Monseigneur, sur mon âme, vous n'irez pas plus loin; vous vous êtes déjà absurdement exposé et engagé trop avant dans cette affaire. Pour ma part, j'ai payé toutes mes dettes; aussi, s'il m'arrivait de tomber, mes créanciers ne tomberont pas avec moi, et je jure de m'acquitter envers cette assemblée de braves, jusqu'au plus humble de notre suite. Monseigneur, quittez cette cité, ou je renonce à cette œuvre de mort.

FRANCISCO DE MÉDICIS. — Adieu donc, Lodovico; si tu pérís dans cette action glorieuse, j'élèverai à ta mémoire un monument qui, même parmi les cendres de la mort, gardera ton nom vivant. (*Il sort.*)

HORTENSIO. — Il y a quelque noire action en marche. Je vais incontinent descendre à la citadelle et mettre des gens sur pied. Ces violentes factions de cour dont rien ne saurait arrêter l'élan, dans leur course folle cassent souvent le cou à plus d'un cavalier. (*Il sort.*)

SIXIEME TABLEAU

Une salle dans la demeure de Vittoria.

VITTORIA, un livre à la main et ZANCHE; FLAMINEO les suit.

FLAMINEO. — Eh quoi, êtes-vous à vos prières ? Interrompez-les donc.

VITTORIA. — Qu'y a-t-il, rufian ?

FLAMINEO. — Je viens à vous pour des affaires de ce monde. Serez-vous donc — (à Zanche) Mais non, restez, mauricaude vous pouvez entendre celà ; les portes sont assez bien closes.

VITTORIA. — Ah ! êtes vous ivre ?

FLAMINEO. — Oui, oui, pour avoir bu de l'absinthe amère ; vous en goûterez tout à l'heure.

VITTORIA. — Que projette cette furie !

FLAMINEO. — Vous êtes légataire universelle de monseigneur et je réclame salaire pour mes longs services.

VITTORIA. — Vos services ?

FLAMINEO. — Allons, voici donc plume et encre, stipulez le don que vous me voulez faire.

VITTORIA. — Voilà (*elle écrit.*)

FLAMINEO. — Ah ! déjà fini ? l'acte de cession n'est pas long ?

VITTORIA. — Je vais vous le lire : « Je te lègue cette part d'héritage, et non d'autre, sous laquelle gémissait Caïn quand il eut tué son frère. »

FLAMINEO. — Excellent brevet de cour pour permettre d'aller mendier.

VITTORIA. — Vous êtes un monstre.

FLAMINEO — En est-on venu là ? On dit que la frayeur

guérit les fièvres; un démon habite en toi : je vais tâcher de l'exorciser par la peur. Non, non, reste assise : monseigneur m'a légué malgré tout deux écrins de bijoux qui me permettront de dédaigner tes largesses : tu vas les voir (*Il sort.*)

VITTORIA. — Assurément il a perdu l'esprit.

ZANCHE. — Oh ! c'est un désespéré ! pour notre sauvegarde, parlez lui plus courtoisement. (*Flamineo rentre avec deux boites de pistolets.*)

FLAMINEO. — Voyez, ceci vaut bien mieux pour tirer un homme d'embarras mortel que tout votre trésor de bijoux.

VITTORIA. — Pourtant il me semble que ces pierres n'ont guère d'éclat, elles sont mal serties.

FLAMINEO. — J'en vais tourner la facette qu'il faut vers vous; vous verrez alors combien elles jettent de feux.

VITTORIA. — Détourne de moi cette horreur ! Que réclames-tu ? Que veux-tu que je fasse ? Tout ce que j'ai n'est-il pas à toi ? Est-ce que j'ai des enfants ?

FLAMINEO. — De grâce, honnête dame, ne me tourmentez plus des vaines affaires de ce monde. Dites vos prières : j'ai fait un vœu à mon défunt seigneur, que ni vous ni moi nous ne lui survivrions plus de quatre heures.

VITTORIA. — A-t-il enjoint ceci ?

FLAMINEO. — Oui, certes; et ce fut par jalousie mortelle qu'il m'a dicté ce serment, pour que nul ne jouisse de toi après lui; quant à ma mort je l'avais proposée de bon gré, sachant que si lui, ce puissant duc, ne pouvait être en sûreté dans sa propre cour, nous n'avions plus rien, nous autres à espérer ?

VITTORIA. — C'est là un accès de mélancolie et de désespoir.

FLAMINEO. — Assez ! Bien folle tu es de croire que les politiques qui tuent d'ordinaire les effets des outrages, en

vont laisser survivre les causes. Irons nous gémir dans les fers ou serons nous portés comme des paquets de honte à l'échafaud en public ? Voici ma ferme résolution : je ne veux point vivre à la merci d'aucun, ni mourir sur l'ordre de quiconque.

VITTORIA. — Voulez-vous m'écouter ?

FLAMINEO. — Ma vie a rendu service à d'autres, ma mort me rendra service à moi-même. Préparez-vous.

VITTORIA. — Vous êtes donc résolu à mourir ?

FLAMINEO. — Avec autant de volupté que jadis mon père me procréa.

VITTORIA. — Les portes sont-elles closes ?

ZANCHE. — Oui, madame.

VITTORIA. — Etes-vous devenu athée ? Voulez-vous donc que votre corps, ce noble palais de l'âme, devienne l'abattoir où l'on égorge l'âme ? O le démon damné qui nous offre tous les autres péchés sous trois couches de sucre candi, et le désespoir enduit de fiel et d'antimoine ! Pourtant nous l'avalons jusqu'à la lie. (*à part à Zanche*) Appelle au secours ! — Ce Satan veut nous faire abandonner la demeure de l'homme, le monde, pour tomber au gouffre créé pour les démons, les ténèbres éternelles !

ZANCHE. — Au secours ! au secours !

FLAMINEO. — Je te vais boucher le gosier avec des prunes d'hiver.

VITTORIA. — De grâce, souviens-toi qu'il en est maintenant des millions dans les tombes qui, au jour dernier, comme des mandragores se lèveront en poussant des cris. (1)

(1) Toutes les superstitions ont eu cours à propos de la mandragore ; on croyait qu'elle jetait des cris quand on l'arrachait.

Cf. Shakespeare. *Roméo et Juliette*, (Acte IV).

And shrieks, like mandrakes torn out of the earth,
That living mortals hearing them run mad...

FLAMINEO. — Laissez ce caquetage, ce sont là des lamentations de rhétorique et des arguments de femme; cela m'émeut comme d'aucuns en chaire émeuvent leur auditoire plus par leurs éclats de voix que par leur bon sens ou leur saine doctrine.

ZANCHE (*bas à Vittoria.*) — Bonne madame, feignez de consentir; persuadez le seulement de nous guider sur la route de la mort; qu'il meure le premier!

VITTORIA (*bas*). — C'est bien. (*haut*) Je comprends que se tuer est comme une drogue qu'il faut prendre par pilules, qu'il ne faut pas mâcher, mais avaler vite. Autrement, la cuisson de la plaie ou la faiblesse de la main, pourraient tripler les affres de la souffrance.

FLAMINEO. — J'ai toujours estimé que c'est une vie bien misérable que celle qui n'est point capable de mourir.

VITTORIA. — Oui, mais l'humaine fragilité! Cependant je suis décidée; adieu, mes douleurs! Vois, Brachiano, moi qui durant ta vie faisais un autel ardent de mon cœur en sacrifice d'amour, je suis aujourd'hui prête à te sacrifier mon cœur et le reste — Adieu, Zanche!

ZANCHE. — Quoi, madame, pensez-vous que je vous survive, surtout quand le meilleur de moi, mon Flamineo, doit partir pour le même grand voyage?

FLAMINEO. — O bien-aimée Mauresque.

ZANCHE (*à Flamineo*). — Par mon amour que je vous en supplie du moins : puisqu'il faut que l'un de nous se fasse violence, que vous ou moi nous goûtions à la mort avant elle, pour lui enseigner à mourir.

FLAMINEO. — Noble conseil que tu me donnes; prends donc ces pistolets, puisque ma main est déjà tachée de sang; et de ces deux-ci tu viseras ma poitrine, l'autre vous l'appuieras

sur la vôtre, et ainsi nous mourrons avec une joie égale, mais jurez d'abord de ne point me survivre.

VITTORIA ET ZANCHE. — Solennellement devant Dieu !

FLAMINEO. — Alors voici la fin de moi ; adieu clarté du jour ! et toi, science méprisable des médecins qui absorbes l'homme en de si longues études pour épargner une vie si brève, je prends congé de toi ! Voici deux ventouses (*montrant ses pistolets*) qui vont me tirer du corps mon mauvais sang. Etes-vous prêtes ?

VITTORIA ET ZANCHE. — Nous sommes prêtes.

FLAMINEO. — Où vais-je m'en aller, à présent ? O Lucien, ton purgatoire comique ! Vais-je retrouver Alexandre le Grand rapetassant les souliers, Pompée aiguisant des ferrets et Jules César en train de faire des boutons de crin ! Hannibal qui vend du cirage, et Auguste qui crie de l'ail ! Charlemagne vendant des lisières à la douzaine et le roi Pépin criant des pommes dans une carriole à un cheval. Si je dois me dissoudre, devenir feu, terre, l'air ou l'eau ou les quatre éléments ensemble, je ne sais et n'en ai cure — Tirez, tirez donc, de toutes les morts la mort violente est la plus douce ; elle nous dérobe à nous-mêmes si vite, que la douleur à peine sentie s'évanouit. (*Les femmes tirent ; Flamineo tombe et elles se ruent sur lui et le piétinent.*)

VITTORIA. — Quoi, êtes-vous tombé mort ?

FLAMINEO. — Je me mêle déjà à la terre : sur votre honneur, accomplissez la promesse jurée et suivez moi vaillamment.

VITTORIA. — Où ça, en enfer ?

ZANCHE. — A la damnation trop certaine !

VITTORIA. — O démon le plus maudit de tous !

ZANCHE. — Tu es pris...

VITTORIA. — A ton propre piège. Je piétine sur la flamme qui voulait me détruire.

FLAMINEO. — Veux-tu donc te parjurer ? Quel serment solennel c'était de jurer par le Styx, puisque les dieux n'osaient le prononcer ni jamais le violer ! Ah ! que n'avons nous un tel serment à dicter, aussi inviolable en nos cours de justice !

VITTORIA. — Pense au gouffre où tu vas.

ZANCHE. — Et souviens toi des infamies que tu as commises.

VITTORIA. — Ta mort fera de moi une étoile flamboyante et funeste ; lève les yeux et tremble.

FLAMINEO. — Ah ! je suis pris au collet !

VITTORIA. — Tu vois que le renard rentre mainte fois bre-douille ; en voilà la preuve.

FLAMINEO. — Tué par un couple de chiennes.

VITTORIA. — Peut-on faire plus belle offrande aux furies de l'enfer que l'homme en qui elles régnaient quand il était vivant.

FLAMINEO. — Oh ! la route est sombre, affreuse ! Je ne vois plus rien ; personne ne m'accompagnera-t-il ?

VITTORIA. — Si, tes crimes sont tes avant-coureurs qui ravigeront de la flamme à l'enfer, pour t'éclairer jusque là.

FLAMINEO. — Oh ! je sens la suie, abominable puanteur ! La cheminée est en feu ; mon foie est tout bouilli comme un *holly-bread* écossais ; j'ai un plombier qui me met des tuyaux dans le ventre et ça me brûle ! — Tu veux donc me survivre ?

ZANCHE. — Oui, et t'empaler ; car on laissera croire que tu t'es fait violence à toi-même.

FLAMINEO. — O monstres de ruse ! maintenant j'ai mis votre affection à l'épreuve et tourné tous vos artifices — Je ne suis pas blessé (*il se dresse*) les pistolets n'étaient pas chargés à balle ; c'était une ruse pour éprouver votre tendresse et je suis vivant pour châtier votre ingratitude. Je savais qu'un jour ou l'autre, vous trouveriez le moyen de me passer une potion puissante — O vous hommes gisant sur votre lit de mort, poursuivis

par les gémissements d'épouses, ne vous fiez pas à elles; elles se remarieront devant que les vers aient troué votre linceul et que l'araignée ait tendu sa toile mince sur votre épitaphe! — Comme vous savez tirer! vous exercez-vous au parc d'artillerie? — Fiez vous à une femme, non jamais! que Brachiano me serve d'exemple! Nous livrons nos âmes en gage à Satan pour un peu de plaisir, et c'est une femme qui dresse l'acte de vente! Faut-il qu'un homme aille se marier! Pour une Hypermnestre qui sauva son seigneur et maître (1), quarante neuf de ses sœurs ont coupé la gorge à leur époux en une seule nuit; c'était tout un banc de vertueuses sangsues! — Mais voici deux autres instruments. (*montrant deux autres pistolets*)

VITTORIA. — Au secours! au secours! (*Lodovico, Gasparo, et Carlo entrent.*)

FLAMINEO. — Quel est ce fracas! ah! ah! on a de fausses clés à la cour.

LODOVICO. — C'est une mascarade que nous vous préparons.

FLAMINEO. — Un ballet de Matassins (2), à en juger par vos épées tirées. Voilà nos gens d'église transformés en gens de fête.

CARLO. — Isabella! Isabella!

LODOVICO. — Nous reconnaissez vous maintenant? (*Ils se font reconnaître.*)

FLAMINEO. — Lodovico et Gasparo!

LODOVICO. — Oui, et ce Maure à qui le duc accorda pension, c'était le grand duc de Florence!

VITTORIA. — Ah! nous sommes perdues!

FLAMINEO. — Il ne faut pas m'enlever le droit de faire

(1) Une des cinquante filles de Danaus; elle sauva son époux Lyncens, qui plus tard mit Danaus à mort.

(2) Qu'on dansait l'épée à la main.

justice : oh ! laissez moi la tuer ! — ou bien je vais me tailler un chemin à travers vos cottes de mailles (*on s'empare de lui.*) Le Destin est un épagneul, on ne saurait le chasser, même avec des coups. Quoi faire maintenant ? Que tous ceux qui font le mal voient cet exemple. L'homme peut prévoir sa destinée, mais ne saurait la prévenir ; et de tous les axiomes, celui-ci remporte la palme : mieux vaut avoir la chance que la sagesse.

GASPARO. — Qu'on l'attache à ce pilier.

VITTORIA. — Soyez généreux, ayez pitié ! J'ai vu un merle se réfugier dans le sein d'un homme, plutôt que de subir l'étreinte de l'épervier farouche.

GASPARO. — Votre espérance vous abuse.

VITTORIA. — Si le duc de Florence est dans ce palais, je voudrais que ce fût lui qui me tuât.

GASPARO. — Folle ! Les princes distribuent des récompenses de leurs propres mains, mais la mort ou le châtiment par la main des autres.

LODOVICO (*à Flamineo*). — Coquin ! tu m'as frappé jadis, je te vais frapper à mon tour et en plein cœur.

FLAMINEO. — Tu agiras en bourreau, en lâche bourreau, non en brave, car tu sais bien que je ne puis te rendre tes coups.

LODOVICO. — Tu ris ?

FLAMINEO. — Veux-tu donc que je meure comme je suis né, en pleurnichant ?

GASPARO. — Recommandez vous à Dieu.

FLAMINEO. — Non, je lui porterai moi-même mes recommandations.

LODOVICO. — Oh ! si je pouvais te tuer quarante fois par jour et cela quatre ans de suite, ce serait trop peu encore ! Rien ne me chagrine tant que de vous voir si peu nombreux pour rassasier la grande faim de ma vengeance. A quoi penses-tu ?

FLAMINEO. — A rien, non, à rien : laisse donc ces questions oiseuses. Je suis en train de méditer un long silence; bavarder serait vain. Je ne me souviens de rien; il n'est rien qui soit pour l'homme plus infinie torture que ses propres pensées.

LODOVICO. — Et toi, glorieuse catin, si je pouvais séparer ton souffle de cet air pur, quand il s'exhalera de ton corps, je l'aspirerais pour le rejeter sur du fumier !

VITTORIA. — Toi, mon bourreau ! Il me semble que tu n'as pas l'air assez hideux, tu as trop bonne figure pour un bourreau; si tu l'es, remplis ta charge dans les dues formes : tombe à genoux et demande pardon.

LODOVICO. — Ah ! tu as été un prodigieux météore, mais je vais retrancher la queue de ta comète; — tuez pour commencer cette Mauresque.

VITTORIA. — Vous ne la tuerez pas la première; voici mon sein; je veux qu'on m'escorte jusque dans la mort: ma servante ne passera jamais devant moi.

GASPARO. — Es-tu si brave ?

VITTORIA. — Oui, j'accueillerai la mort comme les princes accueillent les puissants ambassadeurs; j'irai à mi-chemin à la rencontre de ton épée.

LODOVICO. — Non, tu trembles, il me semble que de terreur tu vas te dissoudre, t'évanouir dans l'espace.

VITTORIA. — Oh ! tu te trompes, je suis une femme trop forte; l'idée de la mort ne saurait me tuer; je te le dis en vérité, en mourant je ne verserai pas une larme de lâcheté; ou si je pâlis, ce sera le sang, non le cœur, qui me fera défaut.

CARLO (à Zanche). — Je me charge de toi, noire furie.

ZANCHE. — J'ai le sang aussi rouge que votre sang à vous tous; en veux-tu boire ? c'est bon pour ceux qui tombent de haut mal. Je suis fière que la mort ne puisse me changer le teint, car jamais je n'aurai l'air blême.

LODOVICO. — Frappez, frappez les tous en même temps !
(*Ils poignent Vittoria, Zanche et Flamineo.*)

VITTORIA. — Voilà un coup très brave ; au prochain, assassine donc un enfant qu'on allaite et tu te couvriras de gloire.

FLAMINEO. — Oh ! quelle est cette lame ? Vient-elle de Tolède ? où est-ce un renard anglais (1) ? J'ai toujours cru qu'un coutelier distinguerait mieux qu'un médecin la cause de ma mort. Fouille plus profond ma plaie, sonde la avec l'acier qui l'a faite.

VITTORIA. — Oh ! mon plus grand crime était dans mon sang, et c'est mon sang qui l'expie.

FLAMINEO. — Tu es une noble sœur et je t'aime à présent. Si la femme enfante l'homme, elle doit lui enseigner à être un homme. Adieu ! Sache que mainte femme glorieuse pour sa mâle vertu, fut vicieuse ; mais un plus heureux silence les a servies. Elle est sans taches, celle qui a l'art de les cacher.

VITTORIA. — Mon âme, tel qu'un vaisseau en une sombre tempête, court à la dérive, je ne sais où...

FLAMINEO. — Alors, jette l'ancre ! La prospérité ensorçèle les hommes par des semblants de sécurité ; mais les mers rient de leur écume blanche quand les écueils sont proches. Nous cessons de souffrir, d'être les jouets de la fortune, bien plus, nous cessons de mourir, en mourant. (*à l'une des femmes*) Es-tu déjà finie ? (*à l'autre*) et toi, es-tu si près de la fin ? Légende mensongère qui prétend que les femmes rivalisent avec les neuf Muses et ont la vie aussi tenace — Je ne considère ni ceux qui m'ont précédé, ni ceux qui me suivront ; non, c'est par moi que je veux commencer et finir. Quand nous levons les yeux vers le ciel, notre science s'égare dans une confusion — Oh ! un brouillard m'enveloppe.

(1) Mot d'argot pour épée.

VITTORIA. — Bienheureux ceux qui n'ont jamais vu les cours et n'ont connu les grands que par ouï-dire (*Elle meurt.*)

FLAMINEO. — Je jette encore une lueur comme un flambeau consumé, pour m'éteindre aussitôt. Que tous ceux de la suite des grands se souviennent de la croyance des bonnes femmes : elles font comme les lions de la Tour, au jour de la Chandeleur, elles se lamentent si le soleil brille, dans la crainte d'une fin terrible d'hiver. Heureux encore de trouver quelque douceur dans ma mort, car ma vie fut un sombre charnier — J'ai attrapé un rhume éternel et j'ai perdu la voix incurablement. Adieu, glorieuses canailles ! ce métier, fébrile de la vie semble infiniment vain, puisque le repos engendre le repos, tandis que les hommes cherchent la souffrance par la souffrance. Que les bruyants et vains carillons ne sonnent point mon glas funèbre ; retentis, tonnerre, roule haut et fort pour mon adieu. (*Il meurt.*)

L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE (*à la cantonade*). — Par ici ! par ici ! Enfoncez les portes ! par ici !

LODOVICO. — Ah ! sommes nous trahis ? Eh bien, mourons tous ensemble avec courage ; après avoir achevé cette œuvre très noble, déjouons le pire destin et ne craignons point de voir couler notre sang. (*Les Ambassadeurs et Giovanni entrent.*)

L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE. — Ecartez le prince ; tirez dessus, feu ! (*Ils tirent et Lodovico tombe.*)

LODOVICO. — Oh ! je suis blessé, j'ai peur d'être saisi.

GIOVANNI. — Misérables sanguinaires, qui vous autorisa à commettre ce massacre ?

LODOVICO. — C'est toi-même.

GIOVANNI. — Moi ?

LODOVICO. — Oui, ton oncle, qui est une part de toi, nous l'a commandé. Tu me reconnais, j'en suis sûr : je suis le comte

Lodovico; et ton oncle très illustre, sous un déguisement, était hier soir dans ton palais.

GIOVANNI. — Ah !

CARLO. — Oui, ce Maure que ton père avait choisi comme gentilhomme pensionnaire.

GIOVANNI. — Et il est devenu son assassin ! — Emmenez les en prison, à la torture ! Tous ceux qui ont trempé dans ceci tâteront de notre justice, aussi vrai que j'espère le ciel !

LODOVICO. — Je me glorifie cependant de cet acte, mon œuvre. Pour moi, le chevalet, le gibet et la roue de torture me seront doux comme un profond sommeil ; ce sera là mon repos, c'est moi qui ai peint cet effet de nuit : c'est mon chef-d'œuvre.

GIOVANNI. — Emportez ces corps (*Aux ambassadeurs*) Voyez, mes honorés seigneurs, ce que vous devrez tirer de leur châtiment : que les criminels se souviennent que leurs noirs forfaits s'appuient sur des béquilles faites de roseaux fragiles... (*Ils sortent.*)

FIN

LA DUCHESSE D'AMALFI

PERSONNAGES

FERDINAND, duc de Calabre.

LE CARDINAL, son frère.

ANTONIO BOLOGNA, grand intendant de la Duchesse.

DELIO, son ami.

DANIEL DE BOSOLA, gentilhomme surintendant des écuries de la Duchesse.

CASTRUCCIO.

MARQUIS DE PESCARA.

Le comte MALATESTA.

RODERIGO.

SILVIO.

GRISOLAN.

Un Docteur.

} Courtisans.

Plusieurs fous, des pèlerins, des bourreaux, des officiers de cour.

LA DUCHESSE D'AMALFI.

CARIOLA, sa suivante.

JULIA, épouse de Castuccio et maîtresse du Cardinal.

Une vieille dame.

Dames de cour et enfants.

*La scène se passe successivement à Amalfi,
à Rome et à Milan.*

LA DUCHESSE D'AMALFI

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La salle d'audience à Amalfi, au palais de la Duchesse.

ANTONIO et DELIO.

DELIO. — Soyez le bienvenu dans votre patrie, cher Antonio ; après votre long séjour en France, vous nous revenez, français en tout point, de façons et de costume. Que pensez-vous de la cour de France ?

ANTONIO. — Je l'admire. S'efforçant à rétablir l'ordre dans son Etat et chez son peuple, ce roi plein de sagesse commence par sa maison ; et d'abord, il délivre son royal palais de sycophantes adulateurs, d'êtres infâmes et dépravés ; il appelle cela d'un mot charmant, l'œuvre maîtresse du Maître, de Dieu. Il estime à bon droit que la cour d'un prince ressemble à une fontaine d'où perpétuellement devraient couler pour tous de purs filets de cristal ; si par malheur quelque coupable exemple l'empoisonne à sa source, mort et maladies s'épandent par toute la terre. Et qui donc rend ce gouvernement béni du ciel, si ce n'est un sage et prévoyant Conseil qui ose tout franc avertir le roi de la corruption des temps. Encore que certains de cour tiennent pour présomptueux d'instruire les princes de ce qu'ils doivent faire, c'est un devoir bien noble de les avertir de ce qu'il leur faut prévoir. — Voici venir Bosola, la seule goutte de fiel à la cour ; je note pourtant que ses sarcasmes, ce n'est pas le pur

amour du devoir qui les inspire ; en vérité, il ne bave que sur les choses qu'il n'a point et désire ; et serait aussi paillard, cupide ou hautain, aussi cruel et haineux que quiconque, si l'occasion lui en était offerte. — Mais voici le Cardinal.

(Entrent le Cardinal et Bosola.)

BOSOLA. — Jé vous suis comme votre ombre.

LE CARDINAL. — En effet !

BOSOLA. — Je vous ai rendu assez de services pour ne pas être à ce point oublié. Siècle misérable où tout le salaire d'une bonne action est d'avoir bien agi.

LE CARDINAL. — Vous exagérez votre mérite.

BOSOLA. — C'est pour vous avoir servi que je suis descendu aux galères ; et là deux années durant, j'ai porté en guise de chemise, deux serviettes avec un nœud sur l'épaule, à la manière d'un manteau romain. Abandonné ainsi ! Je veux faire fortune à la fin, d'une façon ou d'une autre : les merles s'empâtent surtout par les temps de froidure ; pourquoi ne m'engraisserais-je par ces jours de canicule ?

LE CARDINAL. — Ah ! si vous pouviez devenir honnête homme !

BOSOLA. — Avec toute votre théologie guidez-moi sur la bonne route. J'en ai connu plusieurs qui ont voyagé bien loin pour la trouver et sont revenus pourtant aussi fieffés coquins qu'ils étaient partis ; cela parce qu'ils se portaient eux-mêmes sur la route avec eux. *(Le Cardinal sort.)* Déjà parti ? D'aucuns, dit-on, sont possédés du diable, mais ce gaillard-là serait capable de posséder Satan et de le damner davantage.

ANTONIO *(s'approchant)*. — Il t'a refusé quelque requête ?

BOSANO. — Lui et son frère ressemblent à ces pruniers penchés, tout tordus sur des étangs ; ils sont beaux et croulant sous les fruits, mais seuls les corbeaux, les pies et les chenilles peuvent s'en nourrir. Ah ! si j'étais de leurs flatteurs complaisants,

je me pendrais à leur oreille comme une sangsue et je n'en retomberais que plein. Je vous prie, laissez-moi. Qui pourrait compter sur ces métiers misérables de vassal, toujours dans l'attente d'un avancement demain ? Quel être eut plus maigre pitance que Tantale qui vécut d'espoir ? et qui connut mort plus affreuse que celui qui espérait toujours sa grâce ? On récompense des faucons et des chiens après leurs services ; mais pour le soldat qui risque ses membres à la bataille, rien à espérer qu'une sorte de soutien géométrique ?

DELIO. — De soutien géométrique ?

BOSOLA. — Oui-dà, il n'a plus qu'à se suspendre dans une belle paire d'écharpes, et comme escarpolette suprême, qu'à se balancer sur une honorable paire de béquilles d'hôpital en hôpital. Dieu vous garde, Messire ; et ne nous méprisez point trop ; car les places à la cour ne sont guère que des lits à l'hôpital, où la tête de l'un est aux pieds de l'autre, et ainsi de suite, toujours de plus en plus bas. (*Il sort.*)

DELIO. — J'ai appris que ce gaillard-là a fait sept ans aux galères pour meurtre notoire ; on a pensé que le cardinal avait suborné le meurtrier ; il fut relâché par le général français, Gaston de Foix, lorsqu'il reprit Naples.

ANTONIO. — C'est grand pitié qu'il soit ainsi oublié : j'ai ouï dire qu'il est très vaillant. Cette humeur noire va empoisonner le bon qui reste en lui ; car, je vous le dis, si l'on peut soutenir qu'un excès de sommeil est la rouille intérieure de l'âme, il s'ensuit que l'inaction forcée engendre de sombres dé plaisirs, et grandissant renfermés, ceux-ci font des ravages comme des mites dans les habits qu'on ne porte plus.

DELIO. — La salle d'honneur commence à se remplir ; vous m'avez promis de me confier le caractère de certains de nos grands courtisans.

ANTONIO. — Celui de Monseigneur le Cardinal et d'autres

qui passent actuellement à la cour ? Volontiers. Voici le grand duc de Calabre qui entre.

FERDINAND, CASTRUCCIO, SILVIO, RODERIGO, GRISOLAN
et la Suite.

FERDINAND. — Qui l'emporta au jeu de bagues ?

SILVIO. — Antonio Bologna, Monseigneur.

FERDINAND. — Oui, le Grand Intendant de la maison de notre sœur, la duchesse : qu'on lui remette ce joyau. — Quand donc quitterons-nous l'activité factice de ces jeux pour des actions sérieuses ?

CASTRUCCIO. — Il me semble, Monseigneur, que vous ne devriez point désirer aller en personne à la guerre.

FERDINAND. — Voyons, soyons un peu sérieux. Pourquoi donc, Messire ?

CASTRUCCIO. — Il sied à un soldat de s'élever à un rang princier, mais pas nécessairement à un prince de redescendre au rang de capitaine.

FERDINAND. — Non vraiment ?

CASTRUCCIO. — Non, Monseigneur; il ferait bien mieux de faire la guerre par procuration.

FERDINAND. — Mais alors ne ferait-il pas aussi bien de dormir et de dîner par procuration ? Ce serait le débarrasser de besognes vaines, grossières et basses, tandis que l'autre chose lui enlèverait un peu de son honneur.

CASTRUCCIO. — Croyez en mon expérience, ce royaume-là n'est guère en paix, qui a pour chef un soldat.

FERDINAND. — Tu m'as conté un jour que ta femme ne pouvait souffrir la guerre.

CASTRUCCIO. — C'est exact, Monseigneur.

FERDINAND. — Et tu m'as aussi rapporté une plaisanterie qu'elle lança à propos d'un capitaine qu'elle vit couvert de plaies : Je l'ai oubliée.

CASTRUCCIO. — Elle lui dit, Monseigneur, qu'il n'était qu'un pauvre hère, de dormir ainsi que les enfants d'Ismaël sous la toile (1).

FERDINAND. — Eh mais, elle a de l'esprit à ruiner tous les chirurgiens de la ville : quand tous les braves se querelleraient, dégaineraient prêts à se pourfendre, elle trouverait des raisonnements pour leur faire rentrer l'épée au fourreau.

CASTRUCCIO. — Elle le ferait, certes, Monseigneur. — Que pensez-vous de mon genet d'Espagne ?

RODERIGO. — Il est tout feu.

FERDINAND. — Je suis de l'avis de Pline, je crois que c'est le vent qui l'a engendré : il court comme s'il était lesté de vif-argent.

SILVIO. — C'est certain, Monseigneur : il fait prestement volte-face dans le tournoi.

RODERIGO et GRISOLAN. — Ah ! ah ! ah !

FERDINAND. — Pourquoi riez-vous ? il me semble que vous, en bons courtisans, vous devriez être d'amadou et ne prendre feu que quand je vous enflamme, c'est-à-dire ne rire que si je ris, quelle que soit la drôlerie du sujet.

CASTRUCCIO. — C'est vrai, Monseigneur ; j'ai pour ma part entendu d'excellentes plaisanteries, et j'ai dédaigné d'avoir l'esprit assez sot pour les comprendre.

FERDINAND. — Mais moi je sais rire de votre bouffon.

CASTRUCCIO. — Il ne sait pas parler, vous le savez, mais il fait des grimaces : ma femme ne peut le souffrir.

FERDINAND. — Non, vraiment ?

CASTRUCCIO. — Ni supporter d'être en joyeuse compagnie :

(1) Jeu de mots sur *tent* qui veut dire tente et aussi des bandes de toile pour de la charpie ou des bandages.

car dit-elle, trop rire et parler à trop de monde, lui plisse le visage de trop de rides.

FERDINAND. — Je lui ferais faire alors un instrument de précision exprès pour sa figure, afin qu'elle ne pût rire que dans certaines limites. — J'irai sous peu, Seigneur Silvio, vous rendre visite à Milan.

SILVIO. — Votre Grâce y sera la toute bienvenue.

FERDINAND. — Vous êtes en équitation passé maître, Antonio; vous avez en France d'excellents cavaliers : votre avis sur l'art du cheval ?

ANTONIO. — Que c'est un art noble entre tous, Monseigneur; de même que des flancs du cheval des Grecs, on vit sortir des princes illustres, ainsi d'une belle maîtrise en équitation naissent les premières étincelles d'une intrépidité grandissante qui élève le cœur aux nobles actions.

FERDINAND. — Voilà qui est parlé dignement.

SILVIO. — Voici venir Monseigneur le Cardinal, votre frère et votre sœur la Duchesse.

LE CARDINAL, LA DUCHESSE, CARIOLA ET JULIA

LE CARDINAL. — Les galères sont-elles là ?

GRISOLAN. — Oui, Monseigneur.

FERDINAND. — Voici le seigneur Silvio qui est venu prendre congé.

DELIO (à Antonio). — Vous savez, Monsieur, ce que vous m'avez promis : Qui est ce cardinal ? J'entends quel est son caractère ? On dit que c'est un bon vivant, qu'il vous joue ses cinq mille couronnes à la paume, qu'il danse, fait la cour aux dames et qu'on l'a vu se battre en combat singulier.

ANTONIO. — Ce sont là des traits brillants qui ne le peignent qu'à la surface; mais pénétrons plus avant, voici le fond

du personnage : c'est un homme d'église à l'humeur sombre : le printemps qui fleurit son visage ne sait engendrer que des crapauds; si par malheur il jalouse un homme, il lui inflige plus d'épreuves qu'on n'imposa de travaux à Hercule, car il sème sur sa route des sycophantes, des rufians, des espions et des athées et mille autres monstrueux intriguants. Il aurait dû être pape; mais au lieu de s'élever à la papauté par les nobles voies primitives de l'Eglise, il acheta les gens avec tant d'effronterie et d'impudente largesse qu'il semblait vouloir l'emporter à l'insu de Dieu. Il a fait quelque bien quand même...

DELIO. — Vous m'en dites assez sur son compte. Et son frère ?

ANTONIO. — Le duc que voilà ? Nature perverse et turbulente : ce qui paraît en lui belle humeur n'est qu'apparence; s'il rit de bon cœur, c'est pour tourner en ridicule tout ce qui est honnête.

DELIO. — Ils sont jumeaux.

ANTONIO. — Leurs âmes sont jumelles. Il parle par la langue des autres et il écoute les requêtes avec les oreilles d'autrui; au tribunal il fait mine de sommeiller pour mieux empêtrer les délinquants dans leurs réponses; il vous condamne des gens à mort sur une délation et vous récompense sur un on-dit.

DELIO. — Ainsi la loi est pour lui ce qu'est pour l'araignée sa toile sombre et répugnante ; il en fait sa demeure et une prison aussi pour y empêtrer ceux dont il veut se repaître.

ANTONIO. — C'est cela. Jamais il ne paie ses dettes à moins que ce ne soit le salaire de quelque canaillerie : ces dettes-là, il ne les renie jamais. Enfin pour ce qui est de son frère le cardinal, ses plus grands flatteurs disent que des oracles coulent de ses lèvres et je les crois en vérité, car c'est le démon qui parle pour lui. Mais si l'on songe à leur sœur, la

très noble duchesse, vos yeux ne se sont jamais posés sur trois médailles portant des effigies semblables et de métal plus différent. Quand elle s'exprime vous sentez un tel ravissement que vous ne commencez à vous attrister que lorsqu'elle cesse de parler; et l'on souhaite, émerveillé, qu'elle considère que discourir n'est point tant une vanité, et point tant une pénitence pour vous de l'ouïr. Tout en causant, elle vous jette un regard de tant de douceur, qu'un homme perclus de paralysie se redresserait pour danser la gaillarde et deviendrait éperdument épris de ce doux visage. Mais dans ce regard parle aussi une si divine pudeur qu'elle fait taire toute espérance orgueilleuse et lascive. Ses jours ont une telle accoutumance de la noble vertu que bien sûr ses nuits, que dis-je ? ses sommeils mêmes, sont plus près du ciel que l'âme des autres femmes après l'absolution. Que toutes les belles brisent leur miroir flatteur et ne se parent qu'en l'imitant.

DELIO. — Fi, Antonio, c'est un ouvrage de filigrane que vos louanges...

ANTONIO. — Je vais remettre le portrait dans son écrin; j'ajoute seulement ceci; voici l'épitomé de ses mérites divers : elle ternit l'éclat du passé, elle illumine tout l'avenir.

CAROLA (à Antonio). — Vous devrez être aux ordres de la duchesse dans la galerie, d'ici environ une demi-heure.

ANTONIO. — C'est bien ! (*Antonio et Delio sortent.*)

FERDINAND. — Ma sœur, j'ai une requête à vous adresser.

LA DUCHESSE. — A moi, mon frère ?

FERDINAND. — Il y a céans un gentilhomme Daniel de Bosola, qui fut jadis sur les galères.

LA DUCHESSE. — Oui, je le connais.

FERDINAND. — C'est un garçon digne d'intérêt; si vous le permettez, je demanderai pour lui la surintendance de vos écuries.

LA DUCHESSE. — Il suffit que vous le connaissiez et le recommandiez pour que je lui accorde cette faveur.

FERDINAND (à un gentilhomme de la suite). — Dites-lui de venir ici. — Nous allons donc nous quitter. Bon seigneur Silvio, recommandez-nous au souvenir de tous nos nobles amis qui sont au camp.

SILVIO. — Je n'y manquerai point, Monseigneur.

FERDINAND. — Vous partez pour Milan ?

SILVIO. — Oui, pour Milan.

LA DUCHESSE. — Qu'on fasse avancer les carrosses. Nous vous accompagnerons jusqu'au port.

(Tous se retirent, sauf le CARDINAL et FERDINAND.)

LE CARDINAL. — Ne manquez point de vous servir de ce Bosola pour votre service d'espionnage. Je ne veux point paraître en cette affaire; et c'est pourquoi je l'ai mainte fois éconduit, alors qu'il intriguait comme ce matin pour se pousser dans quelque emploi.

FERDINAND. — Antonio, le grand intendant de la duchesse, paraissait plus désigné...

LE CARDINAL. — Vous vous trompez sur lui; sa nature est trop honnête pour semblable besogne. Voici Bosola; je vous quitte. (Il sort.)

(Bosola entre.)

BOSOLA. — Je réponds à votre appel.

FERDINAND. — Mon frère, le Cardinal n'a jamais pu vous souffrir.

BOSOLA. — Surtout depuis le jour où il m'a été redevable.

FERDINAND. — Peut-être certains traits fuyants de votre figure vous ont rendu suspect à ses yeux.

BOSOLA. — A-t-il fait quelque étude dans la physiognomonie ? Il ne faut pas accorder plus de crédit aux traits du visage qu'à l'urine d'un malade; aussi appelle-t-on celle-ci la

garse du médecin parce qu'elle le trompe souvent. Il m'a suspecté bien à tort.

FERDINAND. — Il faut accorder aux grands le temps de réfléchir. C'est grâce à notre méfiance qu'il est rare qu'on nous dupe. Vous voyez que c'est à force de secouer le cèdre qu'il s'enracine plus puissamment.

BOSOLA. — Prenez-y garde cependant; car soupçonner un ami injustement le conduit vite à vous soupçonner vous-même et l'incite à vous tromper.

FERDINAND. — Voici de l'or.

BOSOLA. — Fort bien; qu'est-ce qui va suivre? De telles pluies ne tombent jamais sans coup de tonnerre en queue d'orage: à qui faut-il donc couper la gorge?

FERDINAND. — Vous êtes si enclin à verser le sang que votre imagination court la poste avant que j'aie l'occasion d'user de vous. Je vous fais ce don pour que vous restiez dans ce palais à épier la Duchesse, à noter tous les détails de sa conduite, à savoir quels prétendants aspirent à sa main et ceux qu'elle préfère à tous. C'est une jeune veuve; je ne veux point qu'elle se remarie.

BOSOLA. — Non?

FERDINAND. — Ne m'en demandez pas la raison; qu'il vous suffise de savoir que je ne veux pas.

BOSOLA. — Vous voudriez, semble-t-il, faire de moi l'un de vos génies familiers.

FERDINAND. — Un génie familier! Qu'est-ce à dire?

BOSOLA. — Eh bien, un de ces étranges démons invisibles, bien qu'en chair et en os, un délateur.

FERDINAND. — Oui, que tu deviennes un de ces êtres prospères, voilà ce que je souhaite pour toi; et sous peu, tu pourras ainsi t'élever plus haut.

BOSOLA. — Reprenez ces pièces diaboliques que l'Enfer appelle des angelots. Ces dons maudits feraient de vous un corrupteur, de moi un traître éhonté; si je les prenais, elles me conduiraient à la damnation.

FERDINAND. — Monsieur, je ne vous enlèverai rien de ce que je vous ai donné; voici une place que je vous ai procurée ce matin même, la surintendance des écuries. L'avez-vous su ?

BOSOLA. — Non.

FERDINAND. — Elle est à vous; cela ne vaut-il pas un merci ?

BOSOLA. — J'aimerais mieux que vous vous maudissiez à présent, plutôt que votre générosité (qui fait vraiment la noblesse des âmes) fît jamais de moi un misérable. Oh ! pourquoi faut-il, si je ne veux payer d'ingratitude votre bonté d'aujourd'hui, que je doive faire tout le mal qu'il est possible d'inventer ! Voilà comment le démon couvre de sucre tous nos crimes; et ce que le ciel nomme vilenie, il l'appelle, lui, une perfection.

FERDINAND. — Soyez vous-même; conservez cet air chagrin dont se revêt votre mélancolie; elle exprimera votre bile contre ceux qui sont au-dessus de vous, mais que vous ne cherchez point à atteindre; cela vous permettra d'avoir accès dans certains appartements privés, où vous pourrez, en habile marmotte...

BOSOLA. — Oui, j'en ai vu comme cela dîner à la table d'un grand, qui semblaient assoupis et n'avaient point l'air de suivre ce qu'on disait; et pourtant ces coquins lui ont tranché la gorge comme en rêve. Alors, ma place, dites-vous, c'est la surintendance des écuries ? Dites donc que c'est sur le fumier des chevaux que grandira ma corruption : je suis votre créature.

FERDINAND. — Va-t'en !

BOSOLA (*à part*). — Que les gens de bien, par de bonnes actions, convoient bonne renommée; allez, les places et les richesses sont souvent le prix de l'infamie; — il arrive parfois au diable de prêcher. (*Il sort.*)

LA DUCHESSE LE CARDINAL et CARIOLA.

LE CARDINAL. — Il faut que nous vous quitions; que votre propre sagesse vous serve désormais de guide.

FERDINAND. — Vous êtes veuve; vous n'ignorez plus ce que c'est qu'un homme; ne laissez donc point la jeunesse, le haut rang, l'éloquence...

LE CARDINAL. — Non, ni qui que ce soit que n'accompagne l'honneur, avoir quelque empire sur votre noble sang.

FERDINAND. — Pardieu! ce sont les natures lascives qui se marient deux fois.

LE CARDINAL. — Oh! fi!

FERDINAND. — Elles ont le foie plus taché que les brebis de Laban.

LA DUCHESSE. — Ce sont pourtant, dit-on, les diamants qui passèrent le plus entre les mains des joailliers, qui ont le plus de valeur.

FERDINAND. — A ce compte ce seraient les catins qui auraient le plus de prix.

LA DUCHESSE. — Voulez-vous bien m'écouter? Jamais je ne me remarierai.

LE CARDINAL. — Voilà ce que disent la plupart des veuves, mais leur résolution en général ne dure guère plus qu'il ne faut au sable du sablier pour s'écouler; elle finit dès la fin de l'oraison funèbre.

FERDINAND. — Maintenant écoutez-moi: Vous habitez ici à la Cour comme en un gras pâturage: il y tombe une sorte de manne qui est mortelle; elle peut empoisonner votre honneur, prenez-y garde; ne soyez pas à double face, car celles dont le visage dément le cœur, deviennent possédées du démon avant vingt ans et donnent le sein au diable.

LA DUCHESSE. — Voilà des conseils terribles.

FERDINAND. — L'hypocrisie est tissée d'un fil plus fin, plus

subtil que le filet de Vulcain; cependant, croyez-le, vos actions cachées dans l'ombre, que dis-je, vos plus secrètes pensées, m'apparaîtront au grand jour.

LE CARDINAL. — Vous pourrez peut-être vous flatter de faire votre choix selon votre guise et de vous marier secrètement à la faveur de la nuit...

FERDINAND. — Et vous vous imaginerez, en ce faisant, entreprendre votre plus beau voyage; tel le crabe anormal qui tout en allant à reculons, s'imagine aller droit, parce qu'il marche à sa guise; mais sachez bien que de ces mariages-là, on peut dire qu'ils sont consommés plutôt que célébrés.

LE CARDINAL. — La nuit des noces s'ouvre comme un portail sur une prison.

FERDINAND. — Et ces joies, ces jouissances lascives sont comme ces pesants sommeils qui précèdent des malheurs.

LE CARDINAL. — Adieu donc. La sagesse commence par la fin; souvenez-vous-en. (*Il sort.*)

LA DUCHESSE. — On dirait que ce discours a été prémédité entre vous, à vous l'entendre débiter avec tant de rondeur.

FERDINAND. — Vous êtes ma sœur. Ceci était le poignard de mon père, vous le voyez, n'est-ce pas? J'aurais honte qu'on le vit se rouiller, lui ayant appartenu. — J'aimerais à vous voir renoncer à ces fêtes blâmables; ces travestissements et ces mascarades sont comme ces coins à chuchoteries qui ne sont point faits pour la vertu. — Adieu; les femmes aiment trop cette chose qui comme la lamproie, n'a point d'os...

LA DUCHESSE. — Fi, Monsieur!

FERDINAND. — J'entends la langue; c'est un des moyens dont on fait sa cour; ces roués élégants, que ne feraient-ils accroire à une femme avec leurs histoires mielleuses? Adieu, veuve gaillarde! (*Il sort.*)

LA DUCHESSE (*seule*). — Ceci peut-il m'émouvoir? Ma

royale famille aurait beau me barrer la route vers le mariage que je rêve, que je ferais d'eux tous mes marchepieds; et aujourd'hui même au milieu de ce déchaînement de haine, pareille à ces hommes qui dans les mêlées terribles, sous l'aiguillon même du danger, accomplissent des exploits qui tiennent du prodige (je l'ai entendu dire à des soldats), moi aussi à travers les terreurs et les menaces, je veux tenter cette dangereuse aventure. Que les vieilles commères aillent clabauder que j'ai cligné de l'œil et jeté mon dévolu sur un mari! — Cariola, à ta discrétion bien connue j'ai livré plus que ma vie, mon honneur.

CARIOLA. — L'un et l'autre sont confiés en lieu sûr. Je cacherai ce secret au monde aussi jalousement que ceux qui trafiquent de poisons éloignent des poisons leurs propres enfants.

LA DUCHESSE. — Ta protestation est candide et part du cœur; j'ai confiance. Antonio est-il ici?

CARIOLA. — Il est à vos ordres.

LA DUCHESSE. — C'est bien, chère âme, laisse-moi; mais passe derrière cette tapisserie, où tu pourras nous entendre. Souhaite-moi bon voyage, car je m'aventure en un désert où je ne dois trouver ni sentier, ni fil d'Ariane... (*Cariola disparaît derrière la tapisserie.*)

ANTONIO *entre.*

LA DUCHESSE. — Je vous ai mandé, seyez-vous; prenez plume et encre; êtes-vous prêt?

ANTONIO. — Oui.

LA DUCHESSE. — Que disais-je déjà?

ANTONIO. — Que je devais écrire quelque chose.

LA DUCHESSE. — Oh! je me souviens maintenant. Après ces fêtes triomphales et ces prodigalités, il nous convient en gens économes, de nous enquérir de ce qui nous reste encore pour demain.

ANTONIO. — Si votre belle Seigneurie le désire...

LA DUCHESSE. — Belle ! vraiment, je vous suis obligée ; c'est grâce à vous que je parais jeune encore ; vous avez pris sur vous tout le poids de mes soucis.

ANTONIO. — Je vais aller chercher pour votre grâce les comptes détaillés de vos revenus et de vos dépenses.

LA DUCHESSE. — Oh ! vous êtes un trésorier intègre ; mais vous faites erreur. Quand je vous ai dit que je désirais connaître ce que j'ai en réserve pour demain, j'entendais ce qui me reste là-bas ?

ANTONIO. — Où donc ?

LA DUCHESSE. — Dans le ciel. Je fais mon testament (comme il convient aux princes en leur pleine connaissance) et je vous prie, Monsieur, de me dire ceci : ne vaut-il pas mieux le faire comme moi avec un sourire, qu'au milieu de gémissements et d'expressions de terreur comme si les biens que nous devons abandonner causeraient cet accès de démence ?

ANTONIO. — Cela vaut certes mieux.

LA DUCHESSE. — Si j'avais un époux à présent, je serais libérée de ce souci. Mais j'ai dessein de faire de vous mon exécuteur testamentaire. De quel bienfait faut-il d'abord nous souvenir, dites-moi ?

ANTONIO. — Commencez donc par le bienfait que Dieu accorde après la création de l'homme, le sacrement du mariage. Je voudrais que vous fussiez pourvue d'un bon mari, à qui vous feriez don de tout.

LA DUCHESSE. — De tout ?

ANTONIO. — Oui de tout, en lui faisant don de votre personne exquise.

LA DUCHESSE. — Morte en un linceul ?

ANTONIO. — Dans les draps de noces.

LA DUCHESSE. — Par Saint Winifred, l'étrange testament !

ANTONIO. — Il serait plus étrange qu'il n'y eût en vous aucun désir de vous remarier.

LA DUCHESSE. — Que pensez-vous du mariage ?

ANTONIO. — Dans mon exil qui nourrissait ma mélancolie, j'y ai souvent réfléchi.

LA DUCHESSE. — De grâce, qu'on vous entende.

ANTONIO. — Supposons qu'un homme ne se marie jamais, et n'ait point d'enfants, qu'a-t-il à regretter ? rien que le nom de père ou la petite joie de voir un jeune fou chevaucher un bâton peint et de l'entendre jaser comme un sansonnet bien dressé.

LA DUCHESSE. — Fi ! que contez-vous là ? — Tenez, l'un de vos yeux est tout rougi ; voici mon anneau, servez-vous en, c'est, dit-on, un souverain remède ; c'est mon anneau de mariage, et j'ai juré de ne jamais m'en départir que pour un second mari.

ANTONIO. — Mais voilà que vous vous en séparez maintenant.

LA DUCHESSE. — Oui, pour vous guérir les yeux.

ANTONIO. — Vous me rendez véritablement aveugle.

LA DUCHESSE. — Comment cela ?

ANTONIO. — Je vois un petit démon effronté et ambitieux qui danse au milieu de ce cercle d'or.

LA DUCHESSE. — Exorcisez-le.

ANTONIO. — Mais comment ?

LA DUCHESSE. — Point n'est besoin de beaucoup de magie pour cela : rien qu'en passant votre doigt ; vous va-t-il ainsi ? *(Elle lui passe l'anneau au doigt ; il s'agenouille.)*

ANTONIO. — Qu'avez-vous dit ?

LA DUCHESSE. — Monsieur, ce beau front, faite de votre personne, penche trop humblement ; je ne saurais rester ainsi debout à causer, sans que je le redresse ; relevez-vous vous-

même ou s'il vous plaît, voici ma main pour vous aider. (*Elle le relève.*)

ANTONIO. — L'ambition, Madame, est la folie des grands seigneurs; elle ne vit point dans les chaînes ni les chambres renfermées, mais dans les beaux et clairs logis, entourée de la rumeur jaseuse d'une foule de visiteurs, et cette fête la rend folle, incurablement. N' imaginez point que je sois insensé au point d'aspirer aux hauteurs où votre grâce m'attire; bien fol qui, transi de froid, plongerait ses mains dans le feu pour les réchauffer.

LA DUCHESSE. — Maintenant que le sol s'est entr'ouvert, vous pouvez apercevoir de quelle mine de trésors je vous fais maître et seigneur.

ANTONIO. — Oh ! mon indignité !

LA DUCHESSE. — Vous seriez malhabile à vous vendre vous-même; cette façon de décrier votre mérite n'est point dans les habitudes des marchands de la cité, eux qui ménagent les faux jours pour se débarrasser de leurs marchandises défraîchies. Mais je dois bien vous dire que si voulez apercevoir un homme accompli (je parle sans flatterie), tournez les yeux ici et examinez bien votre propre reflet (1).

ANTONIO. — S'il n'y avait ni Ciel, ni Enfer, je serais quand même un honnête homme. J'ai longtemps servi la vertu et n'en ai jamais reçu de salaire.

LA DUCHESSE. — Eh bien maintenant elle vous l'accorde. O misère de nous autres, nées dans la grandeur ! il nous faut bien faire des invites d'amour puisque nul n'ose nous en faire, et tout comme un tyran use de mots à double sens et d'équivoques redoutables, ainsi il nous faut traduire nos passions ardentes par des énigmes et des songes, et quitter le sentier de l'honnête

(1) Elle lui montre sans doute son miroir.

pudeur qui n'était point faite pour paraître et n'être pas. Allez, vous pouvez vous targuer de m'avoir laissée sans cœur, puisqu'il bat, ce cœur, sous votre poitrine; j'espère qu'il y multipliera de l'amour. Vous êtes tremblant; que votre cœur ne devienne point une loque de chair morte qui frissonne plus de peur que du frisson de mon amour. Reprenez courage; qu'est-ce donc qui vous trouble? Ceci est de chair et de sang, Messire, et non point cette statue d'albâtre agenouillée sur le tombeau de mon époux. Réveillez-vous, homme. Je dépose ici toute vaine cérémonie et ne veux être à vos yeux qu'une jeune veuve qui vous réclame pour mari, et puisque je fus mariée, je ne me permettrai qu'une demi-rougeur.

ANTONIO. — Que la vérité parle pour moi! je veux rester le sanctuaire fidèle de votre honneur.

LA DUCHESSE. — Merci, généreux amour et pour que vous ne veniez pas à moi, m'étant redevable et puis que vous êtes encore mon intendant, sur ces lèvres-ci je veux sceller votre *quitus*. Vous devriez déjà l'avoir réclaté; j'ai souvent vu des enfants manger ainsi des sucreries, qui avaient peur comme vous de les dévorer trop tôt.

ANTONIO. — Mais que diront vos frères?

LA DUCHESSE. — N'y songez point. Toute discordance dans cette sphère est plus pitoyable que redoutable; cependant, à supposer qu'ils le sachent, le temps saura bien vite dissiper cet orage.

ANTONIO. — C'est moi qui aurais dû vous dire tout cela et toutes les louanges que vous avez proférées, si à certaines d'entre elles vous n'eussiez trouvé goût de flatterie.

LA DUCHESSE. — Agenouillez-vous.

(*Cariola sort de derrière la tapisserie.*)

ANTONIO (*tressaillant*). — Ah!

LA DUCHESSE. — Ne soyez pas ému; cette femme est dans

mes secrets; j'ai ouï-dire à des gens de loi, qu'un contrat dans une maison *per verba presenti* a la valeur d'un mariage en due forme. (*Elle s'agenouille à côté d'Antonio.*) Bénis, ô Dieu, ce nœud sacré, et puisse la violence ne jamais le dénouer !

ANTONIO. — Et puisse notre suave tendresse ne s'arrêter jamais, semblable aux sphères éternelles !

LA DUCHESSE. — Qu'elle engendre la vie et exhale la même musique divine.

ANTONIO. — Puisse nous imiter ces palmiers amoureux, symbole parfait d'union harmonieuse et qui séparés ne portent jamais de fruits !

LA DUCHESSE. — Qu'est-ce que l'Eglise pourrait sceller plus fortement ?

ANTONIO. — Puisse le sort ne jamais permettre, dans la joie ou la douleur, que rien divise nos amours étroitement unies !

LA DUCHESSE. — Comment l'Eglise pourrait-elle édifier plus durablement ? Nous sommes désormais mari et femme et l'Eglise ne peut être que l'écho de tout ceci. — Ma fille, écarte-toi; je suis maintenant aveugle.

ANTONIO. — Qu'entendez-vous par là ?

LA DUCHESSE. — Je voudrais vous voir conduire votre Fortune par la main jusqu'au lit nuptial. (Vous dites ceci par ma bouche, puisque nous ne sommes plus qu'un.) Nous ne ferons que nous y étendre, et deviser ensemble pour chercher à apaiser ma capricieuse famille; et ne vous en déplaît, comme dans le vieux conte d'Alexandre et de Lodowick, nous poserons une épée nue entre nous, pour demeurer chastes. Oh ! que j'enfouisse mes rougeurs dans votre poitrine, puisque c'est le reliquaire de tous mes chers secrets ! (*Ils sortent.*)

CARIOLA (*seule*). — Est-ce la grandeur ou l'âme de la femme qui domine le plus en elle, je ne sais; mais ceci révèle une aberration inquiétante; et toute ma pitié lui est due... (*Elle sort.*)

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Une salle dans le palais de la Duchesse.

BOSOLA ET CASTRUCCIO.

BOSOLA. — Vous désirez avant tout, dites-vous, être considéré comme un courtisan distingué ?

CASTRUCCIO. — Voilà ma grande ambition.

BOSOLA. — Voyons : — eh mais, vous avez assez belle mine pour cela et votre bonnet de nuit laisse deviner assez clairement et largement vos oreilles — Je voudrais que vous apprissiez à rouler avec grâce les cordons de votre ceinture et dans un discours en règle, au bout de chaque période, vous fissiez « hum » trois ou quatre fois et prissiez le soin de vous moucher jusqu'à vous en arracher le nez pour vous éclaircir la mémoire. Quand vous serez président d'assises, si vous souriez au prévenu, c'est qu'on devra le pendre, mais si vous froncez le sourcil, plein de menaces, qu'il échappe sûrement à la potence.

CASTRUCCIO. — Je serais un joyeux président.

BOSOLA. — Ne soupez pas le soir : c'est le secret pour avoir un esprit merveilleux.

CASTRUCCIO. — Et puis je n'en aurai que meilleur estomac pour la chicane ; car on conte que nos joyeux muscadins mangent rarement de la viande, et c'est cela qui les rend si gail-

lards. Mais comment savoir si les gens me prennent pour un brillant courtisan ?

BOSOLA. — Je vais vous enseigner un bon moyen : laissez croire que vous êtes mourant, et si vous entendez le menu peuple vous maudire, soyez sûr qu'on vous prend pour un de nos plus gros bonnets. (*Une vieille dame entre.*)

BOSOLA. — Vous venez de faire de la peinture ?

LA VIEILLE DAME. — De quoi... ?

BOSOLA. — Eh bien de vous barbouiller de drogues — Ne pas te voir peinte confinerait au miracle; jadis sur ton visage on voyait autant d'ornières et de fondrières qu'après le passage des carrosses de la cour. Il y avait, en France, une dame marquée de la petite vérole qui s'écorcha le visage pour mieux le niveler; et, alors qu'auparavant elle ressemblait à une râpe à muscade, elle ressemble aujourd'hui à un hérisson avorté.

LA VIEILLE DAME. — Appelez-vous cela se peindre ?

BOSOLA. — Non, non, c'est radouber une vieille coque lépreuse avant que de la remettre à flot. Voilà une ébauche de formule qui convient à votre replâtrage.

LA VIEILLE DAME. — Vous avez l'air bien initié aux mystères de mon cabinet de toilette.

BOSOLA. — On le soupçonnerait d'être une boutique de sorcière quand on y trouve de la graisse de serpent, des œufs de vipère, de la salive de Juifs et l'ordure de leurs petits; tout cela pour la figure. J'aimerais mieux manger un pigeon mort ôté de dessous la plante des pieds d'un pestiféré que d'embrasser une de vous, même à jeun. A vous deux, grâce à vos péchés de jeunesse, vous feriez la fortune d'un médecin, vous lui permettriez de renouveler ses housses de cheval au printemps et sa coûteuse maîtresse à la chute des feuilles. Je m'étonne que vous n'ayez dégoût de vous-mêmes. Suivez maintenant cette méditation : qu'y a-t-il dans cette forme humaine qu'on puisse chérir ?

Nous considérons de mauvais augure quand la nature produit un poulain, un agneau, un faon ou une chèvre qui, par quelque membre, est à l'image de l'homme, et nous le fuyons comme un monstre. L'homme est frappé de stupeur de voir sa difformité chez tout autre créature qu'en lui-même. Mais quant à notre chair, encore que nous traînions des maux qui empruntent leur nom véritable aux bêtes, comme le lupus ulcéreux et la ladrerie des porcs, encore que nous soyons dévorés par les poux et les vers, et que notre corps ne soit qu'un cadavre, qu'une pourriture, nous nous complaisons à cacher cette chair sous de fastueuses étoffes. Toutes nos craintes, que dis-je, nos terreurs c'est que notre médecin ne nous mette en terre pour sentir moins mauvais — (*A Castruccio*) Votre femme s'en est allée à Rome; vous deux faites la paire, rendez vous donc aux bains de Lucques pour soigner vos vieilles douleurs. (*Castruccio et la vieille dame sortent.*) — (*Seul*) Je remarque que notre duchesse est malade ces jours-ci; elle a des vomissements et des brûlures d'estomac: le rebord de ses paupières est gonflé et tout bleu; sa joue blêmit et ses flancs sont enflés, et contrairement à la mode d'Italie, elle porte une robe lâche et flottante. Il y a anguille sous roche. J'ai trouvé un statagème qui peut découvrir ce secret, un beau tour; j'ai acheté quelques abricots, la primeur de notre printemps.

(*Antonio et Delio entrent et causent à l'écart*)

DELIO. — Marié depuis tant de temps ! Vous me surprenez.

ANTONIO. — Que je pose le sceau à tout jamais sur vos lèvres; car si je croyais que vous confiez ces paroles à d'autres qu'au vent, je souhaiterais que vous n'eussiez ni souffle ni vie — (*à Bosola*) Eh bien, monsieur, vous voilà en méditation ? Vous travaillez à devenir un grand sage.

BOSOLA. — Oh ! monsieur, la réputation de sagesse est une

corde qui ligotte le corps d'un homme; si la simplicité de cœur nous détourne du mal, elle nous montre la voie pour être heureux; car la plus subtile folie procède de la sagesse la plus subtile : qu'il me suffise d'être simplement honnête.

ANTONIO. — Je saisis votre pensée intime.

BOSOLA. — Croyez-vous ?

ANTONIO. — Comme vous ne voudriez point que le monde vous crût gonflé d'orgueil après votre avancement, vous continuez à jouer le vieux jeu de la mélancolie; cessez, cessez donc.

BOSOLA. — Permettez-moi d'être honnête sous n'importe quelle formule flatteuse que ce soit. Faut-il vous faire ma confession ? Je n'aspire pas plus haut que je ne saurais atteindre : ce sont les dieux seuls qui peuvent chevaucher des chevaux ailés. Une mule d'homme de loi, qui va à pas lents, sied fort bien à mon naturel et à mon métier; car, notez ceci, quand votre esprit galope plus vite que votre monture, ils ont tôt fait de se lasser tous deux.

ANTONIO. — Vous voudriez lever les yeux vers le Ciel, mais je crains que le diable, qui gouverne dans l'espace, ne vous bouche la vue.

BOSOLA. — Oh messire, vous êtes arbitre souverain, favori de la duchesse; un duc était votre cousin-germain... éloigné ! Mais, seriez-vous descendu en droite ligne du roi Pépin, ou seriez-vous lui-même, eh bien quoi ? Remontez à la source des plus grands fleuves du monde, vous n'y trouverez que des bulles d'eau qui bouillonne. D'aucuns voudraient donner à croire que les âmes des princes sont créées par des causes plus puissantes que celles du menu peuple; ils font erreur : c'est la même main qui les a faites; les mêmes passions les agitent; cette même raison qui fait qu'un curé va plaider en justice pour la redevance d'un porc et ruine ses voisins, commande aux princes de ravager toute une province, de bombarder de belles cités

et de les raser à coups de canon. (*La duchesse entre avec ses nobles dames.*)

LA DUCHESSE. — Votre bras, Antonio; est-ce que je n'engraisse point ? Je suis si vite à bout d'haleine. — Bosola, je vous prierai de me procurer une litière comme celle sur laquelle on promenait la duchesse de Florence.

BOSOLA. — La duchesse s'en servait quand elle portait un enfant.

LA DUCHESSE. — Je crois que oui — (*à une de ses femmes*) Venez ici m'arranger ma collerette ! Dépêchez-vous donc ; ah ! tu es insupportable ; et cette haleine qui sent la pilule au citron. Quand auras-tu fini ? Vais-je défaillir sous tes doigts ! Je suis si troublée, si nerveuse !

BOSOLA (*à part*). — Oui, j'en ai grand'peur.

LA DUCHESSE. — Je vous ai entendu dire que les courtisans en France, boutaient leur chapeau en présence du roi.

ANTONIO. — Je l'ai vu faire.

LA DUCHESSE. — Dans la salle d'audiences.

ANTONIO. — Oui.

LA DUCHESSE. — Pourquoi n'introduirions-nous pas chez nous cette mode ? C'est vaine cérémonie plutôt que révérence que de s'ôter ainsi de dessus la tête un morceau de feutre ; donnez-en l'exemple au reste de la cour ; boutez donc votre chapeau le premier.

ANTONIO. — Pardonnez-moi : j'ai vu en des royaumes plus froids que la France, les nobles demeurer tête nue devant leur prince ; et il m'a semblé que cette coutume était une marque de déférence.

BOSOLA (*s'avançant*). — J'ai apporté un présent pour votre Grâce.

LA DUCHESSE. — Pour moi, monsieur ?

BOSOLA. — Des abricots, madame.

LA DUCHESSE. — Oh ! monsieur, où sont-ils donc ? Je n'en ai pas encore vu de l'année.

BOSOLA (à part). — C'est bon, les couleurs lui montent.

LA DUCHESSE. — Vraiment, je vous remercie ; ils sont beaux à merveille. Quel grand maladroît est notre jardinier ! Nous n'en aurons pas un ce mois-ci.

BOSOLA. — Votre Grâce ne les pèle donc pas ?

LA DUCHESSE. — Non, ils ont un goût musqué, ce me semble ; oui, vraiment.

BOSOLA. — Je ne sais ; et cependant j'aurais aimé que votre Grâce les eût pelés.

LA DUCHESSE. — Et pourquoi ?

BOSOLA. — J'ai oublié de vous dire que ce coquin de jardinier, à seule fin d'en tirer profit plus tôt, les a fait mûrir sur du crottin de cheval.

LA DUCHESSE. — Oh ! vous voulez rire (à Antonio) Jugez vous-même ; goûtez-en un.

ANTONIO. — Vraiment, madame, je ne tiens pas à ce fruit.

LA DUCHESSE. — Vous craignez sans doute, monsieur, de nous priver de ces friandises : c'est un fruit délicat ; on le dit sain et fortifiant.

BOSOLA. — Quel bel art que cet art de la greffe !

LA DUCHESSE. — Oui, vraiment, c'est métamorphoser la nature.

BOSOLA. — Faire pousser une pomme de reinette sur un pommier sauvage, une prune de Damas sur un prunellier ! (à part) Comme elle les mange voracement ! Qu'un coup de vent m'emporte ces polissons de vertugadins ! Car, sans eux et cette robe bouffante, je pourrais voir distinctement ce bambin cabrioler dans son ventre.

LA DUCHESSE. — Je vous remercie, Bosola, ces fruits sont délicieux, du moins s'ils ne me rendent pas malade...

ANTONIO. — Comment donc, madame ?

LA DUCHESSE. — Ce fruit vert et mon estomac ne s'accodent point ensemble : comme cela me gonfle !

BOSOLA (*à part*). — Bah, vous n'êtes déjà que trop gonflée.

LA DUCHESSE. — Oh ! je suis toute couverte d'une sueur froide !

BOSOLA. — Je suis désolé !

LA DUCHESSE. — Des lumières jusqu'à ma chambre — Oh ! mon cher Antonio, je suis, j'en ai peur, perdue...

DELIO. — Des lumières ici, des lumières ! (*La duchesse et ses dames se retirent — Bosola s'esquive de l'autre côté.*)

ANTONIO. — Mon bien fidèle Delio, nous sommes perdus ! Je crains qu'elle ne soit entrée en travail ; et il ne nous reste plus le temps de la transporter ailleurs.

DELIO. — Avez-vous prévenu ces dames pour qu'elles lui donnent des soins ? et découvert un moyen adroit de faire venir la sage-femme secrètement choisie par la duchesse.

ANTONIO. — C'est fait.

DELIO. — Profitez donc des circonstances imposées : donnez à entendre que Bosola l'a empoisonnée avec des abricots ; ce prétexte colorera la nécessité où elle est de s'enfermer dans sa chambre.

ANTONIO. — Fi, fi ! les médecins vont alors s'attrouper auprès d'elle.

DELIO. — Vous prétexterez alors qu'elle fait usage d'un antidote à sa façon, de crainte que les médecins n'aillent l'empoisonner derechef.

ANTONIO. — Je suis perdu et tout égaré et ne sais que résoudre. (*Ils sortent.*)

SECOND TABLEAU

Le vestibule du même palais.

BOSOLA, seul.

BOSOLA. — Non, non, il n'y a point de doute : son humeur capricieuse et sa voracité en mangeant ces abricots sont des symptômes manifestes qu'elle est enceinte.

(La vieille dame entre.)

BOSOLA. — Eh bien ?

LA VIEILLE DAME. — Je suis pressée, monsieur.

BOSOLA. — Il y avait une jeune fille-suivante qui fut prise d'un violent désir de voir la verrerie...

LA VIEILLE DAME. — Non, laissez-moi passer.

BOSOLA. — Et cela uniquement pour savoir quel instrument étrange pouvait ainsi gonfler le verre, à la façon d'un ventre de femme.

LA VIEILLE DAME. — Je ne veux plus rien savoir de cette verrerie. Encore en train de calomnier les femmes ?

BOSOLA. — Qui ? moi ? Nenni ; je ne fais de temps à autre que rappeler leurs faiblesses. L'oranger porte des fruits mûrs et des fruits verts et des fleurs tout ensemble ; et certaines d'entre vous donnent du plaisir par pur amour, mais la plupart en attendent un fruit plus précieux. Le printemps vigoureux a de suaves odeurs, mais l'automne mûrissante a de belles saveurs. Si nous avons encore les mêmes averses d'or qu'au temps de Jupiter tonnant, vous avez encore les mêmes Danaés qui tendent leur giron pour les recevoir. Avez-vous jamais étudié la mathématique ?

LA VIEILLE DAME. — Qu'est-ce donc que cela, monsieur ?

BOSOLA. — Eh ! mais ! elle enseigne le bon moyen pour qu'un grand nombre de lignes se rencontrent en un centre unique. Allez, allez, donnez à vos filles adoptives de sages conseils ; dites-leur que le diable se plaît à se pendre à la ceinture d'une femme comme une fausse montre rouillée, et à lui faire oublier comme le temps passe... (*La vieille dame sort.*)

(*Antonio, Roderigo et Grisolan entrent.*)

ANTONIO. — Fermez les portes du palais !

RODERIGO. — Quoi donc, messire ? Quel danger courons-nous ?

ANTONIO. — Fermez les poternes sur-le-champ, et appelez tous les officiers du palais.

GRISOLAN. — J'y cours à l'instant. (*Il sort.*)

ANTONIO. — Qui garde la clef de la grille du parc ?

RODERIGO. — Forobosco.

ANTONIO. — Qu'il l'apporte immédiatement !

(*Grisolan rentre avec des serviteurs.*)

PREMIER SERVITEUR. — Gentilshommes de la cour, l'infâme trahison !

BOSOLA. (*à part*). — Si maintenant ces abricots avaient été empoisonnés à mon insu !

PREMIER SERVITEUR. — On vient de surprendre un Suisse dans la chambre à coucher de la Duchesse.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Un Suisse !

PREMIER SERVITEUR. — Avec un pistolet dans sa grande braguette.

BOSOLA. (*riant*). — Ah ! ah ! ah !

PREMIER SERVITEUR. — La braguette lui servait d'étui.

DEUXIÈME SERVITEUR. — C'est un traître astucieux ; qui eût songé à fouiller sa braguette ?

PREMIER SERVITEUR. — C'est vrai, s'il n'avait pas pénétré

dans les chambres des dames... et tous les moules de ses boutons étaient des balles de plomb.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Oh l'affreux cannibale ! un mousquet dans sa braguette !

PREMIER SERVITEUR. — C'est un complot français, ma parole.

DEUXIÈME SERVITEUR. — Voyez un peu ce que le diable sait inventer.

ANTONIO. — Tous les officiers du palais sont-ils là ?

LES SERVITEURS. — Tous présents.

ANTONIO. — Messieurs, nous avons, vous le savez, perdu beaucoup d'argenterie, et ce soir même des bijoux, qui représentent une valeur de quatre mille ducats, ont disparu de la cassette ducale. Les portes sont-elles bien fermées ?

LES SERVITEURS. — Oui.

ANTONIO. — C'est le bon plaisir de la duchesse qu'on enferme chaque officier dans sa chambre jusqu'au lever du soleil ; et que chacun lui fasse remettre les clefs de tous ses coffres et portes d'entrée. Elle est très malade.

RODERIGO. — Nous ferons selon son bon plaisir.

ANTONIO. — Elle vous supplie de ne point le prendre mal : votre innocence n'en éclatera que mieux.

BOSOLA. — Monsieur du chantier au bois, où est votre Suisse à présent ?

PREMIER SERVITEUR. — Sur cette main je jure que le bruit nous avait été rapporté par un des laveurs de vaisselle.

(Tous sortent à l'exception d'Antonio et de Delio.)

DELIO. — Comment se porte la duchesse ?

ANTONIO. — Elle est en proie à la pire des tortures, la souffrance et la peur.

DELIO. — Donnez-lui de douces paroles de réconfort.

ANTONIO. — Comme je joue follement avec mon propre

danger ! Vous devez cette nuit, cher ami, partir en poste pour Rome : Ma vie dépend de vous.

DELIO. — Ne doutez pas de moi.

ANTONIO. — Oh ! loin de moi cette pensée ! et pourtant j'appréhende comme un malheur.

DELIO. — Croyez-moi, ce n'est que l'ombre de votre anxiété, rien de plus ; comme nous envisageons nos maux d'un esprit superstitieux ! Que nous renversions une salière, qu'un lièvre traverse la route, que nous saignons du nez, que notre cheval trébuche ou qu'un grillon chante et voilà de quoi ébranler en nous tout courage viril. Monsieur, Dieu vous garde ; je vous souhaite toutes les joies d'un père béni du ciel ; quant à ma fidélité, gravez ceci au fond de votre cœur : les vieux amis, comme les vieilles épées, c'est toujours le plus sûr ! (*Il sort.*)

(*Cariola entre.*)

CARIOLA. — Messire, vous êtes l'heureux père d'un fils ; votre femme le recommande à votre tendresse.

ANTONIO. — Consolation divine ! Pour l'amour de Dieu, prenez grand soin d'elle ; je vais de ce pas consulter son horoscope. (*Ils sortent.*)

TROISIEME TABLEAU

La cour du même palais.

(*Bosola entre avec une lanterne sourde.*)

BOSOLA. — Assurément j'ai entendu des cris perçants de femme, écoutons, ah ! — et le bruit émanait — si j'ai bien entendu — de l'appartement de la duchesse. Il y a du stratagème dans ce fait d'avoir mis sous clef tous les courtisans dans leurs logis respectifs ; il faut que je sache, ou bien ma dénoncia-

tion est cuite. Chut, les cris recommencent. Il se peut qu'ils proviennent de l'oiseau de la Mélancolie, le grand ami du silence et de la solitude, le hibou. — Ah ! voilà Antonio !

(*Antonio entre.*)

ANTONIO. — J'ai entendu du bruit. Qui va là ? qui es-tu ? parle !

BOSLA. — Antonio, que votre visage et tout votre être ne prennent point cette expression de terreur ; c'est moi, Bosola, votre ami.

ANTONIO. — Bosola ! (*à part*) Cette taupe mine le sol sous moi — Ne venez-vous point d'entendre du bruit ?

BOSOLA. — Venant d'où ?

ANTONIO. — De l'appartement de la duchesse.

BOSOLA. — Je n'ai rien entendu, et vous ?

ANTONIO. — Moi, oui, ou bien j'aurais rêvé.

BOSOLA. — Dirigeons-nous de ce côté.

ANTONIO. — Non, il se peut que ce soit seulement le vent qui s'élève.

BOSOLA. — C'est probable. Il me semble qu'il fait froid et pourtant vous êtes en sueur ; vous avez l'air égaré !...

ANTONIO. — Je viens de consulter les astres pour les bijoux de la duchesse.

BOSOLA. — Ah ! et quelle réponse ?

ANTONIO. — En quoi cela vous regarde-t-il ? On pourrait plutôt vous demander dans quel dessein, alors que chacun est consigné dans son appartement, vous déambulez de nuit.

BOSOLA. — En bonne foi, je m'en vais vous le dire : maintenant que toute la cour est endormie, j'ai pensé que le diable avait moins à faire par ici ; je suis venu dire mes prières ; et si ce que je fais vous choque, c'est que vous êtes un vrai courtisan.

ANTONIO. (*à part*). — Ce coquin veut ma perte. (*haut*) Vous.

avez aujourd'hui donné des abricots à la duchesse : que le Ciel veuille qu'ils n'aient pas été empoisonnés !

BOSOLA. — Empoisonnés ! La figue, une figue espagnole (1) pour cette imputation là !

ANTONIO. — Les traîtres ont toujours belle assurance jusqu'au jour où ils sont découverts ! Des bijoux ont disparu aussi ; selon moi, nul ne saurait être soupçonné plus que toi.

BOSOLA. — Vous êtes un intendant déloyal.

ANTONIO. — Effronté manant, je saurai te déraciner.

BOSOLA. — Il se peut que ma chute vous écrase.

ANTONIO. — Vous êtes, monsieur, une ingrate vipère ; à peine réchauffé, vous montrez votre dard... Vous êtes un beau diffamateur !

BOSOLA. — Non, monsieur ; je ne fais que signer ce que vous libellez vous-même.

ANTONIO (*à part*). — Je saigne du nez : quelqu'un de superstitieux y verrait un mauvais présage, alors que c'est pur hasard ; — voilà deux lettres écrites ici à mon nom qui se trouvent rougies de sang ! — Simple accident ! (*haut*) Quant à vous, monsieur, je prendrai demain matin des ordres pour qu'on vous mette en lieu sûr. (*à part*) Il faut trouver là un prétexte pour cacher ses couches. (*haut*) Monsieur, vous ne franchirez pas cette porte. Je ne juge point convenable que vous approchiez de l'appartement de la duchesse, jusqu'à ce que vous vous soyez pleinement justifié. (*à part*) Les grands sont tout comme les petits, oui, nous sommes tous les mêmes, quand nous cherchons des détours honteux pour éviter la honte. (*Il sort.*)

BOSOLA. — Antonio vient de laisser tomber un papier quelque part : viens à mon aide, sourde amie. (*il cherche avec sa*

(1) Bossola joue sur le mot « fig » ; comme on l'a vu dans Vittoria, on empoisonnait volontiers les gens avec des figues, en Espagne et en Italie.

lanterne.) — Ah ! le voici. Qu'est-ce cela ? L'horoscope d'un enfant ! (*il lit*) « La duchesse a été délivrée d'un fils entre minuit et une heure du matin *anno domini* 1504 » — c'est cette année ! — « *decimo nono decembris* » — cette nuit même ! — « suivant le méridien d'Amalfi. » — C'est notre duchesse ! l'heureuse découverte ! — « Le seigneur de la première maison du soleil était en feu dans l'ascendant, ce qui signifie une vie brève ; et Mars étant dans un signe humain du zodiaque, réuni à la queue du Dragon, dans la huitième maison, est un signe menaçant de mort violente. *Cætera non scrutantur.* » — Eh bien, la chose est patente ; cet austère personnage est l'entremetteur de la duchesse : les choses viennent à souhait ! c'est pour cette affaire bonne à noter qu'on a mis nos courtisans sous clef ; il s'en suit naturellement qu'on va m'incarcérer sous prétexte que je l'ai empoisonnée ; je m'y résignerai, riant sous cape. Si l'on pouvait maintenant découvrir le père, mais cela, le temps nous l'apprendra. Le vieux Castruccio demain matin part en poste pour Rome ; c'est par lui que j'enverrai une lettre qui mettra le fiel des deux frères en ébullition. — Le moyen était vraiment commode. La débauche a beau faire et se masquer sous d'étranges déguisements : elle est souvent fine, mais jamais sage. (*Il sort.*)

QUATRIEME TABLEAU

Une salle dans le palais du Cardinal à Rome.

LE CARDINAL et JULIA.

LE CARDINAL. — Sieds-toi ; tu es le plus cher de mes désirs ; dis-moi donc, je t'en prie, quel tour tu as inventé pour venir jusqu'à Rome sans ton mari ?

JULIA. — Eh bien, monseigneur, je lui ai conté que je venais voir ici un vieil anachorète par dévotion.

LE CARDINAL. — Ah ! tu es une fine rouée — je veux dire à son égard.

JULIA. — Vous avez vaincu toutes mes résistances ; je ne voudrais point aujourd'hui vous trouver inconstant.

LE CARDINAL. — Ne t'inflige pas de torture volontaire ; tout ceci provient de ta propre faute.

JULIA. — De ma faute, monseigneur ?

LE CARDINAL. — Tu doutes de ma constance, à cause de ces tours et fols détours dont tu as conscience en toi.

JULIA. — Quelle preuve en avez-vous jamais eue ?

LE CARDINAL. — Parbleu, c'est vrai des femmes en général ; on réussirait plus aisément à rendre le verre malléable, qu'à fixer leur amour.

JULIA. — C'est bien, monseigneur.

LE CARDINAL. — Il nous faudrait emprunter cette lunette fantastique qu'inventa Galilée le Florentin, pour découvrir un autre vaste monde dans la lune ; là plutôt on pourrait trouver une femme constante.

JULIA. — C'est très bien, monseigneur.

LE CARDINAL. — Pourquoi pleurer ? des larmes sont-elles toute votre justification ? ces mêmes larmes tomberont sur le sein de votre mari, madame, avec des cris de protestations que vous l'aimez par dessus tout au monde. Allons, je veux vous aimer avec clairvoyance, c'est-à-dire jalousement jusqu'à ce que je sois persuadé que vous ne puissiez me faire des cornes.

JULIA. — Je vais retourner chez mon mari...

LE CARDINAL. — Vous pouvez bien m'en remercier, madame : je vous ai tirée de votre perchoir d'ennui, vous ai posée sur mon poing, vous ai montré la proie et laissé prendre votre envol pour l'atteindre — Allons, je t'en prie, baise-moi. — Quand tu étais avec ton mari, tu étais surveillée comme un éléphant domestique ; — remercie-moi encore, tu n'avais de sa part que

baisers et bonne chère, mais quelle joie dans tout cela ? C'est tout juste comme celui qui sait gratter un peu de guitare sans savoir jouer un air dessus. Tu vois comme tu dois m'être reconnaissante.

JULIA. — Quand vous me faisiez pour la première fois la cour, vous me parliez de votre grande blessure au cœur, de votre foie douloureux (1) et vos discours étaient ceux d'un malade.

LE CARDINAL. — Qui va là ? (*un serviteur entre.*) Aie confiance, car mon amour pour toi est plus vif que l'éclair.

LE SERVITEUR. — Madame, un gentilhomme venu en poste d'Amalfi, désire vous voir.

LE CARDINAL. — Qu'il entre : je me retire. (*Il sort.*)

LE SERVITEUR. — Il dit que votre époux, le vieux Castruccio, est arrivé à Rome, piteusement harassé d'avoir couru la poste. (*Il sort.*)

(*Delio entre.*)

JULIA (*à part*). — Le signor Delio ! c'est un de mes amoureux d'antan.

DELIO. — Je me suis permis de venir vous voir.

JULIA. — Messire, vous êtes le bienvenu.

DELIO. — Couchez-vous dans ce palais ?

JULIA. — Assurément, votre expérience doit vous convaincre qu'il n'en est rien ; nos prélats romains n'ont pas d'appartements réservés pour les dames.

DELIO. — Fort bien. Je ne vous apporte point de recommandations de la part de votre époux ; il ne m'en a pas chargé, que je sache.

JULIA. — J'ai ouï dire qu'il est arrivé à Rome.

DELIO. — Je n'ai jamais vu homme et monture, cheval et chevalier plus lassés l'un de l'autre ; s'il avait eu les reins plus

(1) Le foie était considéré comme le siège de l'amour et des passions violentes.

solides, il aurait volontiers porté son cheval, tellement il avait le derrière en douloureux état.

JULIA. — Votre rire me fait peine.

DELIO. — Madame, je ne sais si vous avez besoin d'argent ; je vous en ai apporté un peu.

JULIA. — De la part de mon époux ?

DELIO. — Non, de mes propres rentes.

JULIA. — Il me faut connaître vos conditions, avant de m'engager à l'accepter.

DELIO. — Regardez donc, c'est de l'or ; n'a-t-il pas belle couleur.

JULIA. — J'ai un oiseau qui en a de plus belles.

DELIO. — Ecoutez un peu comme il a joli son.

JULIA. — Les cordes d'un luth sonnent bien mieux encore ; il n'a point de parfum comme la casse ou la civette ; il n'a point davantage de vertus médicales, encore que certains docteurs bien fols voudraient nous persuader d'en faire fondre dans nos coulis. (1) Je vais vous le dire, ceci est un être qu'engendra le...

(Le serviteur rentre.)

LE SERVITEUR. — Votre mari est là ; et il a remis une lettre au duc de Calabre, qui, autant que je puis juger, l'a jeté dans une colère folle. *(Il sort.)*

JULIA. — Monsieur, vous entendez ; de grâce, faites-moi connaître le but de votre visite et requête aussi brièvement que possible.

DELIO. — Voici en deux mots : je vous désire, et tout le temps que vous ne demeurerez pas avec votre mari, je vous veux pour maîtresse.

(1) De vieux livres de recettes recommandent d'y faire fondre des pièces d'or.

JULIA. — Monsieur, je demanderai à mon mari s'il m'y autorise et vous rendrai sans tarder réponse. (*Elle sort.*)

DELIO (*seul*). — O merveille ! Est-ce son esprit ou son honnêteté qui lui dicte ces paroles ? J'ai ouï dire que le duc est courroucé par une lettre envoyée d'Amalfi. Je crains fort qu'Antonio ne soit trahi ; comme son élévation est menacée de périls redoutables ! ô fortune infortunée ! Ceux-là passent à travers tempêtes et tourbillons, évitent les catastrophes, qui ont pesé les conséquences devant que l'action soit consommée. (*Il sort.*)

CINQUIEME TABLEAU

Une autre salle dans le même palais.

Le Cardinal et Ferdinand, une lettre à la main.

FERDINAND. — J'ai cette nuit même déterré une mandagore.

LE CARDINAL. — Vous dites ?

FERDINAND. — Et c'est cela qui m'a rendu fou.

LE CARDINAL. — D'où vient ce prodige ?

FERDINAND. — Lisez donc cela. — Une sœur damnée ! elle branle dans le manche et la voilà devenue une fameuse putain.

LE CARDINAL. — Parlez plus bas...

FERDINAND. — Plus bas ! Les coquins ne se le chuchotent plus, ils le publient bien haut (comme certains serviteurs publient les largesses de leurs maîtres) et leurs regards fouillent avidement pour chercher qui les écoute. La malédiction sur elle ! Elle a eu des rufians subtils pour jouer ses tours et de plus sûrs messagers pour sa débauche que les villes de garnison n'en ont pour le service.

LE CARDINAL. — Est-ce possible ? Est-ce bien certain ?

FERDINAND. — De la rhubarbe, oh ! qui me donnera de la rhubarbe pour purger ma bile ! Voici le jour maudit qui vient raviver mes souvenirs ; ils sont gravés là jusqu'à ce que de son cœur ensanglanté je fasse une éponge qui puisse les effacer.

LE CARDINAL. — Pourquoi êtes-vous soulevé d'une si violente tempête ?

FERDINAND. — Plût au ciel que je fusse en effet une tempête pour faire écrouler son palais par-dessus sa tête, déraciner ses splendides forêts, dévaster ses prairies et ravager tout son territoire comme elle a ruiné son honneur.

LE CARDINAL. — Notre sang, le royal sang d'Aragon et de Castille, doit-il être souillé ainsi ?

FERDINAND. — Faisons appel aux remèdes désespérés ; il nous faut aujourd'hui employer non les baumes, mais le feu, mais les ventouses cuisantes, car c'est le bon moyen de purger un sang vicié, un sang comme le sien. S'il reste une larme de pitié dans mon œil, je la cacherai dans mon mouchoir, et celui-ci je le lèguerai à son bâtard.

LE CARDINAL. — Pourquoi faire ?

FERDINAND. — Eh bien, il en fera de la bonne charpie pour les plaies de sa mère, quand je l'aurai hachée en morceaux !

LE CARDINAL. — Créature maudite ! O nature capricieuse, faut-il que tu places le cœur des femmes si loin du côté gauche !

FERDINAND. — Sottise des hommes qui vont confier leur honneur à une barque faite d'un roseau aussi frêle et léger qu'une femme, une barque qui peut sombrer d'une minute à l'autre.

LE CARDINAL. — Aussi bien l'ignorance, quand elle a acheté l'honneur, est incapable de le gouverner.

FERDINAND. — Il me semble la voir rire, cette belle hyène !

Dites-moi quelque chose, vite ! ou mon imagination va m'emporter, va me la montrer dans l'œuvre honteuse de la chair.

LE CARDINAL. — Avec qui ?

FERDINAND. — Peut-être avec quelque batelier aux fortes cuisses, ou un homme des chantiers qui manie le lourd marteau ou lance la barre, ou peut-être quelqu'un de ces aimables chevaliers qui lui monte de la braise dans son appartement privé.

LE CARDINAL. — Votre esprit bat la campagne !

FERDINAND. — Allez, allez, Madame ! ce n'est point votre lait de catin qui éteindra la flamme de ma colère, mais votre sang de catin.

LE CARDINAL. — Combien vaine semble cette rage qui vous emporte comme ces hommes que les sorciers convoient à travers les tourbillons fous de l'espace ; ces clameurs immodérées ressemblent tout juste aux glapissements des sourds qui crient en parlant parce qu'ils croient que les autres ont leur infirmité.

FERDINAND. — Ne tremblez vous pas, vous aussi, du même accès de rage ?

LE CARDINAL. — Oui ; mais je sais être en colère sans ces transports ; il n'est rien au monde qui défigure plus un homme, en fasse plus une bête brute qu'une colère folle. Gourmandez-vous vous-même. Il y a de ces gens qui n'ont jamais pu traduire leur désir de tranquillité qu'en se tourmentant, en s'agitant eux-mêmes. Allons, accordez un peu votre instrument.

FERDINAND. — C'est cela, je m'étudierai seulement à paraître l'homme que je ne suis pas. Je serais capable aujourd'hui de la tuer en vous tuant ou en me tuant ; car je pense qu'il est quelque crime en nous que le Ciel venge sur elle.

LE CARDINAL. — Etes-vous fou à lier ?

FERDINAND. — Je voudrais que leurs corps à tous deux fussent brûlés dans une fournaise, dont on eût bouché l'ouverture

pour que leur fumée maudite ne pût s'élever vers le ciel; ou bien qu'on pût imprégner les draps où ils couchent de poix et de soufre, les en envelopper et les faire flamber comme une alouette; ou bien encore je ferais un consommé de leur bâtard et je donnerais ce bouillon à boire à son paillard de père, pour réveiller la luxure de ses reins.

LE CARDINAL. — Je m'en vais...

FERDINAND. — Non, j'ai fini. Je suis certain que si j'étais un damné en enfer et qu'on m'apprît alors cette nouvelle, elle me jetterait dans une sueur froide. Rentrons, venez, je veux dormir. Je ne bougerai plus que je sache qui saute ainsi ma sœur. Quand je le saurai, je trouverai des scorpions pour rendre mes fouets plus mordants, et l'immobiliserai dans une éclipse éternelle !

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Une salle dans le Palais de la Duchesse.

ANTONIO ET DELIO.

ANTONIO. — Notre noble ami, mon bien-aimé Delio ! Oh ! vous êtes resté bien longtemps absent de la cour. Etes-vous arrivé en même temps que le seigneur Ferdinand ?

DELIO. — Oui, monsieur ; et comment se trouve votre noble duchesse ?

ANTONIO. — Elle va bien, par bonheur ; elle nourrit généreusement toute une lignée ; depuis que vous l'avez vue, elle a deux enfants encore, un fils et une fille.

DELIO. — Il me semble que c'était hier ; si seulement je fermais les yeux, et ne considérais plus votre visage qui me paraît un peu émacié, en vérité je croirais qu'il y a à peine une demi-heure...

ANTONIO. — Vous n'avez pas été en procès, ami Delio, ni en prison, ni solliciteur auprès d'une cour ; vous n'avez pas brigué la place de quelque grand, ni été tourmenté par une épouse vieille et hargneuse — et c'est pour cela que le temps s'est écoulé si vite sans que vous en ayez conscience.

DELIO. — De grâce, monsieur, dites-moi : la nouvelle n'est-elle pas encore parvenue aux oreilles de monseigneur le Cardinal ?

ANTONIO. — Je crains que si; le duc Ferdinand, qui vient d'arriver à la cour, se comporte d'une étrange et inquiétante façon.

DELIO. — Comment, je vous prie ?

ANTONIO. — Il est d'apparence si calme, qu'il semble couvrir une tempête, et dormir comme ces loirs l'hiver. Les maisons hantées sont bien silencieuses jusqu'à ce que le diable se réveille.

DELIO. — Que dit le peuple ?

ANTONIO. — La canaille dit sans détours que la duchesse fait la catin.

DELIO. — Et ces gens sérieux qui se disent fins politiques, quelle critique font-ils ?

ANTONIO. — Ils font remarquer que j'acquiers des biens considérables, par des voies détournées : et tous supposent que la duchesse y voudrait remédier, si elle le pouvait ; car, disent-ils, les grands voient bien à contre-cœur leurs officiers de cour profiter de tous moyens pour s'enrichir et se gorger à leur service, mais, ils n'osent s'en plaindre de crainte de les rendre par là odieux aux gens du peuple. Quant à d'autres liens, soit d'amour ou de mariage, entre elle et moi, ils n'en ont pas le plus léger soupçon.

DELIO. — Voici le duc Ferdinand qui rentre se coucher.

LA DUCHESSE, FERDINAND et leur suite.

FERDINAND. — Je vais me mettre au lit sans tarder, car je suis bien las. — J'ai arrêté un mari pour vous.

LA DUCHESSE. — Pour moi, monseigneur ? De grâce, qui est-ce donc ?

FERDINAND. — L'illustre comte de Malatesta.

LA DUCHESSE. — Fi donc ! lui un comte ! c'est un simple

bâton de sucre candi; on pourrait voir au travers de sa personne. Quand je me choisirai un époux, j'en veux un qui vous fasse honneur.

FERDINAND. — En cela vous ferez bien. — Comment allez-vous, digne Antonio ?

LA DUCHESSE. — Mais, monseigneur, je tiens à avoir un entretien privé avec vous au sujet des calomnies qui s'ébruient touchant mon honneur.

FERDINAND. — Permettez-moi de rester sourd à tout cela : quelque pasquinade, balles en papier, des ragots de cour, ces souffles empestés dont on purifie rarement le palais des princes. Et quand même ce serait vrai, je vous parle à cœur ouvert, ma fidèle affection excuserait grandement, atténuerait, que dis-je, irait jusqu'à nier vos erreurs, si évidentes fussent-elles. Allez vous en, en toute confiance dans l'innocence de votre âme.

LA DUCHESSE (*à part*). — Oh ! je respire, mon Dieu. Cet air irrespirable s'est enfin purifié. (*La duchesse, Antonio, Delio et la suite se retirent.*)

FERDINAND (*seul*). — Elle s'avance avec son remords sur des lames brûlantes... (*Bosola entre*) Eh bien, Bosola, êtes-vous satisfait des résultats de votre espionnage ?

BOSOLA. — Seigneur, médiocrement. On fait courir le bruit qu'elle aurait trois bâtards, mais de qui, ce secret est encore à lire dans les astres.

FERDINAND. — Eh ! il y a des gens qui sont persuadés que toutes choses sont écrites là-haut.

BOSOLA. — Oui, si nous pouvions trouver des lunettes pour les déchiffrer. Je soupçonne qu'on a usé de sorcellerie sur la duchesse.

FERDINAND. — De sorcellerie ? dans quel dessein ?

BOSOLA. — Pour la rendre follement éprise de quelque manant indigne, qu'elle a honte de reconnaître.

FERDINAND. — Pouvez vous croire dans votre crédulité que des philtres ou des charmes aient pouvoir de nous faire aimer, que nous le voulions ou pas ?

BOSOLA. — Certainement.

FERDINAND. — A d'autres ! Ce sont pures duperies, des horreurs inventées par certains charlatans pour nous abuser. Pensez-vous que des herbes ou des charmes puissent faire violence à la volonté ? Des expériences de ces sottes pratiques ont été tentées mais les drogues employées n'étaient que poisons anodins, qui n'avaient d'autre pouvoir que de frapper les gens de démente, et aussitôt la sorcière de jurer avec force équivoques, qu'ils sont fous d'amour. La sorcellerie chez ma sœur, elle est dans la luxure de son sang. Cette nuit je lui arracherai une confession. Vous m'avez dit que depuis deux jours, vous vous étiez procuré une fausse clef pour pénétrer dans sa chambre.

BOSOLA. — C'est vrai.

FERDINAND. — Voilà ce que je désirais.

BOSOLA. — Quelle est votre intention ?

FERDINAND. — Tu ne la devines pas ?

BOSOLA. — Non.

FERDINAND. — Ne m'interroge point. Celui qui peut mesurer ma pensée, et sonder mes desseins, peut bien dire qu'il a ceint et embrassé le monde, sondé les sables mouvants de ses mers.

BOSOLA. — Je ne le crois pas.

FERDINAND. — Que crois-tu donc alors ?

BOSOLA. — Que vous chantez trop vos propres louanges, et que vous vous flattez lourdement.

FERDINAND. — Donne moi ta main ; merci ; je n'ai jamais

pensionné que des flatteurs avant de t'avoir à mon service. Adieu. Il enraye puissamment la ruine des grands, l'ami qui par ses railleries leur ouvre les yeux sur leurs défauts. (*Ils sortent.*)

SECOND TABLEAU

La chambre à coucher de la Duchesse.

LA DUCHESSE, ANTONIO ET CARIOLA.

LA DUCHESSE. — Apportez moi ma cassette et mon miroir — Ne comptez point sur un logement ici, ce soir, monseigneur.

ANTONIO. — En vérité, il faut que je vous persuade de m'en accorder un.

LA DUCHESSE. — Très bien; j'espère qu'avec le temps les gentilhommes adopteront cet usage de venir, chapeau bas et de mettre genou en terre pour obtenir de leur femme l'hospitalité pour la nuit.

ANTONIO. — Je veux coucher ici.

LA DUCHESSE. — Vous voulez ! vous êtes un seigneur bien tyrannique.

ANTONIO. — En vérité, je ne règne guère que la nuit.

LA DUCHESSE. — Que voulez-vous donc faire de moi ?

ANTONIO. — Nous dormirons ensemble.

LA DUCHESSE. — Hélas ! quel plaisir deux amants peuvent-ils bien goûter dans le sommeil ?

CARIOLA. — Monseigneur, je couche souvent avec elle; et je sais qu'elle vous dérangera fort.

ANTONIO. — Voyez, on se plaint de vous.

CARIOLA. — Car elle est mauvaise coucheuse et s'étale tout au travers du lit.

ANTONIO. — Je ne l'en aimerai que mieux pour cela.

CARIOLA. — Messire, puis-je vous poser une question ?

ANTONIO. — Mais certes, Cariola, demande...

CARIOLA. — Pourquoi donc, quand vous couchez avec ma maîtresse, vous levez-vous de si bon matin ?

ANTONIO. — Les gens qui besognent et comptent les coups de l'horloge trop souvent, sont bien contents quand leur besoin prend fin.

LA DUCHESSE. — Je veux vous clore la bouche (*Elle lui donne un baiser.*)

ANTONIO. — Oui, mais je n'ai qu'un baiser : Venus avait deux tendres colombes pour traîner son char; il m'en faut un autre. (*Elle le baise à nouveau*) Quand te marieras-tu, Cariola ?

CARIOLA. — Jamais, monseigneur.

ANTONIO. — O fi ! rester célibataire ! renonce à ce dessein. Nous lisons que Daphné, en châtiment de sa faute insensée, fut métamorphosée en laurier stérile; Syrinx changée en pâle roseau creux; Anaxarète se figea en un bloc de marbre; alors que celles qui devinrent épouses ou furent tendres pour leurs amis se métamorphosèrent par la grâce des dieux en olivier, en grenadier, en mûrier, sont devenues des fleurs, des pierres ou d'éclatantes étoiles.

CARIOLA. — Voilà de vaine poésie; mais, de grâce, dites-moi, si l'on me donnait le choix entre sagesse, richesse ou beauté sous la forme de trois jeunes hommes, lequel des trois devrais-je choisir ?

ANTONIO. — Question embarrassante : ce fut le cas de Pâris, il se montra aveugle et pour cause; car, le moyen de juger de sang-froid, alors qu'il avait devant les yeux trois amoureuses déesses et toutes nues encore ? C'était un émouvant spectacle qui pourrait bien obscurcir d'un voile le jugement du plus

austère conseiller d'Europe. Maintenant que je regarde vos visages tous deux si charmants, je resonge à une question que je voudrais vous poser.

CARIOLA. — Quoi donc ?

ANTONIO. — Je me demande pourquoi les dames à laide figure gardent pour la plupart des filles suivantes plus laides encore, et ne peuvent supporter des soubrettes jolies.

LA DUCHESSE. — Oh' la réponse est facile. Connûtes-vous jamais mauvais peintre qui se logeât à côté d'un atelier de maître peintre ? Cela ferait honte à ses méchants portraits et ce serait fait de lui. Quand avons-nous jamais devisé si gaiement ? — Tiens, voilà mes cheveux qui s'emmêlent...

ANTONIO (à Cariola). — Si tu veux, Cariola, sortons furtivement de la chambre, et laissons la se parler toute seule. Je lui ai mainte fois joué de ces tours, et alors elle était toute courroucée; cela m'amuse de la voir en colère. Doucement, Cariola (*Ils sortent sans bruit.*)

LA DUCHESSE. — Mes cheveux ne commencent-ils point à changer de couleur ? Quand je deviendrai grise, je ferai en sorte que toute la cour se poudre les cheveux d'iris, pour être tout comme moi — Vous avez bien lieu de m'aimer; je vous ai ouvert la porte de mon cœur avant que vous ayez daigné en réclamer les clefs... (*Ferdinand s'introduit par le fond.*)

LA DUCHESSE (*sans le voir et croyant toujours parler à Antonio*). — Un beau jour il arrivera que mes frères nous surprendront endormis. Il me semble que la présence du duc actuellement à la cour devrait vous engager à ne point découcher de votre chambre; mais vous allez dire que l'amour le plus charmant est celui où se mêle la crainte. Je vous jure que nous ne ferons plus d'enfants que mes frères ne consentent à en accepter le parrainage. Avez-vous perdu votre langue ? (*Elle aperçoit son frère qui lui tend un poignard*) — Ceci est bienvenu;

sachez que quelque soit mon destin, la vie ou la mort, je saurai accepter l'une ou l'autre, noblement.

FERDINAND. — Meurs donc et vite. Vertu, où es-tu donc cachée ? Quelle horreur t'a donc éclipsée ?

LA DUCHESSE. — De grâce, monsieur, écoutez-moi.

FERDINAND. — Ou est-ce vrai, ô vertu, que tu ne sois qu'un nom, une ombre et non une réalité ?

LA DUCHESSE. — Monsieur...

FERDINAND. — Ne parle pas.

LA DUCHESSE. — Je me tairai ; mon âme est là, dressée dans mes oreilles pour vous entendre.

FERDINAND. — O clarté trop imparfaite de l'humaine raison qui nous fait prévoir pour notre malheur ce que nous pouvons le moins empêcher. Continue à satisfaire tes désirs et à t'en glorifier ; la honte ne connaît qu'un réconfort, c'est de dépasser toutes les limites et tout sentiment de la honte.

LA DUCHESSE. — Je vous prie, monsieur, de m'écouter. Je suis mariée.

FERDINAND. — Vraiment !

LA DUCHESSE. — Il se peut que ce ne soit point selon votre goût ; mais hélas, vos ciseaux arrivent trop tard pour rogner les ailes de l'oiseau qui a déjà pris son vol. Voulez-vous voir mon époux ?

FERDINAND. — Oui, si je pouvais changer d'yeux avec le basilic.

LA DUCHESSE. — Assurément, c'est de connivence avec lui que vous avez pu vous introduire ici.

FERDINAND. — Le hurlement du loup est musique auprès de ta voix de hibou. Silence, je te prie. — Qui que tu sois qui possédas ma sœur, car je suis sûr que tu m'entends, dans l'intérêt de ton salut, ne te fais pas connaître. Je suis venu céans dans le dessein de travailler à te découvrir ; et pourtant

j'ai la certitude que de ta découverte il doit naître des choses monstrueuses à nous entraîner tous deux dans la damnation. Pour dix millions je ne voudrais pas apercevoir ta face. Par tous les moyens en ton pouvoir fais en sorte que j'ignore ton nom; gorge toujours ta luxure; mène une vie misérable, à cette unique condition — Quant à toi, vile créature, si tu veux que ton faune salace puisse vieillir dans tes embrassements, je t'engage à lui faire construire une chambre comme celles qu'habitent nos anachorètes pour de plus saintes pratiques ; que le soleil ne luise plus sur lui jusqu'à ce qu'il meure ! que seuls les chiens et les singes lui tiennent société et autres êtres muets à qui la nature refuse d'articuler son nom; n'élève même point de perroquet, de crainte qu'il ne l'apprenne. Si tu l'aimes, arrache toi la langue, de peur qu'elle ne le trahisse !

LA DUCHESSE. — Pourquoi n'aurais-je pas le droit de m'être mariée ? En ce faisant, je n'ai pas créé d'univers nouveau, innové de nouvelles coutumes.

FERDINAND. — Tu es perdue; tu as pris cette lourde feuille de plomb qui recouvrait les os de ton premier mari et tu l'as reployée autour de mon cœur.

LA DUCHESSE. — Le mien en saigne.

FERDINAND. — Le tien ! ton cœur ! Quel nom faut-il que je lui donne ? à moins qu'on l'appelle un boulet creux rempli d'un feu grégeois inextinguible ?

LA DUCHESSE. — En tout ceci vous êtes d'une sévérité terrible et si vous n'étiez mon noble frère je dirais d'une tyrannie : mon honneur est sauf.

FERDINAND. — Sais-tu ce que c'est que l'honneur ? Je vais te le dire — bien en vain, puisque la leçon vient trop tard. — Jadis l'Honneur, l'Amour et la Mort voyageaient de par le monde; l'on décida d'un commun accord de se séparer et de prendre trois routes différentes. La Mort dit aux deux autres

qu'ils la retrouveraient dans les grandes batailles, ou les cités pestiférées. L'Amour les avertit de le chercher parmi les simples bergers qui n'ambitionnent rien, chez qui il n'est question ni de fortune ni de douaire et parfois au milieu de bonnes gens tranquilles qui n'ont rien hérité de leurs parents défunts. Restez, fit l'Honneur, ne m'abandonnez point; car ainsi va de ma nature que si je me sépare un jour d'une personne rencontrée, elle ne me retrouve jamais plus. Ainsi va de vous, vous avez dit bonsoir à l'honneur et il s'est évanoui. Adieu donc, je ne vous reverrai de ma vie.

LA DUCHESSE. — Pourquoi, seule entre toutes les princesses du monde, devrais-je être claustrée, comme une relique sainte ? Je suis jeune, il me reste un peu de beauté...

FERDINAND. — Il est aussi des vierges possédées du démon. Je ne te reverrai plus jamais (*Il sort. — Antonio rentre avec un pistolet; Cariola le suit*).

LA DUCHESSE. — Vous avez vu cette apparition ?

ANTONIO. — Oui, nous sommes trahis. Comment s'est-il introduit céans ? (*à Cariola*) Pour cette trahison, je tournerais bien cette arme contre toi..

CARIOLA. — Faites le donc, messire, et quand vous m'aurez ouvert le cœur, vous y lirez mon innocence.

LA DUCHESSE. — C'est par cette galerie qu'il a pénétré !

ANTONIO. — Je voudrais que cette vision terrible rentrât afin, que sur mes gardes maintenant, il me fût possible de justifier mon amour (*La duchesse lui montre le poignard*) Ah ! que signifie ?

LA DUCHESSE. — Il m'a laissé ceci.

ANTONIO. — Je crois que son désir était que vous en fissiez usage contre vous même.

LA DUCHESSE. — Son attitude et ses gestes semblaient le signifier,

ANTONIO. — Ce poignard possède un manche aussi bien qu'une pointe; tournez celle-ci vers lui et plantez la bien acérée dans son cœur plein de fiel. (*On frappe*) Quoi encore ? qui frappe ? la terre va-t-elle encore trembler ?

LA DUCHESSE. — Il me semble qu'une mine est là, sous mes pieds, prête à sauter.

CARIOLA. — C'est Bosola.

LA DUCHESSE. — Sortez vite ! — Ah ! misère ! seuls les criminels devraient ainsi se masquer sous des tapisseries, et non pas nous ! Nous devons à l'instant nous séparer ; j'ai déjà combiné les moyens pour vous éloigner. (*Antonio sort. — Bosola entre.*)

BOSOLA. — Le duc votre frère est parti comme en un tourbillon ; il a pris des chevaux et court la poste vers Rome.

LA DUCHESSE. — Si tard ?

BOSOLA. — Il m'a dit, en sautant en selle, que vous étiez perdue.

LA DUCHESSE. — En vérité, je ne suis pas loin de la ruine ?

BOSOLA. — Qu'y a-t-il donc ?

LA DUCHESSE. — Antonio, l'intendant du palais, m'a indignement trompée avec ses comptes ; mon frère s'est trouvé engagé en même temps que moi pour de l'argent emprunté à certains Juifs napolitains et Antonio n'a pas fait honneur à ses billets et à ses engagements.

BOSOLA. — C'est étrange (*à part*) Ceci n'est qu'une ruse.

LA DUCHESSE. — Et voilà que les billets de mon frère sont protestés à Naples. Appelez, je vous prie, les officiers du palais.

BOSOLA. — C'est bien. (*il sort. — Antonio rentre.*)

LA DUCHESSE. — C'est à Ancône que vous devez vous enfuir ; vous y louerez une maison ; je vous enverrai après mon trésor et mes bijoux. Notre pauvre salut roule sur de pauvres

artifices; quelques syllabes tiendront lieu de discours. Il faut maintenant que je vous accuse d'un crime imaginaire; Le Tasse appelle cela : *magnanima menzogna*, un noble mensonge; il s'agit de protéger notre honneur — Chut, les voici. (*Bosola rentre avec les officiers.*)

ANTONIO. — Votre Grâce veut-elle m'écouter ?

LA DUCHESSE. — Je vous dois beaucoup; rien que la perte d'un million; j'ai des chances d'hériter de la malédiction du peuple pour la gestion de votre charge; vous eûtes l'habileté au moment de la vérification des comptes, de faire le malade jusqu'à ce que j'eusse signé votre quitus; et cela vous a guéri sans le secours du médecin — Messieurs, je voudrais que cet homme vous servît d'exemple à tous; c'est ainsi que vous garderez ma faveur; laissez le, je vous prie : il a commis, hélas, ce que vous ne sauriez croire, et que je ne veux pas divulguer davantage, puisque je suis résolue à me délivrer de lui. — Allez chercher fortune ailleurs.

ANTONIO. — J'ai de la force d'âme pour supporter ma disgrâce ainsi que d'ordinaire les gens supportent une année dure ; je ne blâmerai point les causes de mon infortune ; mais croyez que c'est la destinée de ma mauvaise étoile qui a voulu ceci et non son caprice, à elle. O faveurs incertaines, sol pourri ! Vous voyez, je suis comme un homme qui par une nuit d'hiver, fait un long somme auprès de l'âtre mourant, ayant regret de le quitter; et pourtant, au réveil, il doit s'en éloigner plus glacé que lorsqu'il s'y est assis.

LA DUCHESSE. — Nous confisquons tous vos biens, jusqu'à ce que vous nous ayez rendu fidèlement vos comptes.

ANTONIO. — Je suis tout à vous ; et il est juste que ce qui est mien soit vôtre.

LA DUCHESSE. — Ainsi, monsieur, vous avez liberté de vous retirer.

ANTONIO. — Vous voyez par là, messieurs, ce que c'est que de servir les princes de corps et d'âme. (*Il sort.*)

BOSOLA. — Voilà un exemple pour les dilapidateurs ; les vapeurs qui sortent du sein de la mer, y retombent, en temps d'orage et rentrent dans le sein de la mer.

LA DUCHESSE. — Je voudrais savoir ce que vous autres vous pensez de cet Antonio.

SECOND OFFICIER. — Il ne pouvait souffrir de voir bayer une tête de porc : je me doutais bien que votre grâce découvrirait sa juiverie un jour.

TROISIÈME OFFICIER. — J'aurais voulu que vous fussiez à son service pour votre profit.

QUATRIÈME OFFICIER. — Vous auriez eu plus d'argent.

PREMIER OFFICIER. — Il se bouchait les oreilles avec du coton noir, et à ceux qui lui réclamaient de l'argent, il disait qu'il était dur d'oreille.

DEUXIÈME OFFICIER. — D'aucuns disaient qu'il était hermaphrodite, car il ne pouvait supporter les femmes.

QUATRIÈME OFFICIER. — Comme il avait l'air hautain et insolent quand son trésor était plein ! Qu'il aille ailleurs !

PREMIER OFFICIER. — Oui, et que les épluchures de l'office courent après lui pour récupérer sa chaîne d'or.

LA DUCHESSE. Laissez-nous. (*Les officiers se retirent.*)
— (*à Bosola :*) Que pensez-vous de ces gens-là ?

BOSOLA. — Que ce sont des canailles qui au temps de sa splendeur, rien que pour suivre sa fortune, auraient consenti à ce qu'on rivât son étrier boueux à leurs narines et auraient suivi sa mule, comme ces ours qui ont un anneau dans le nez. Ces gens-là auraient prostitué leurs filles à ses sensualités, et fait de leurs aînés des espions à son service ; pas d'êtres heureux, à leur avis, hormis ceux nés sous son heureuse étoile et portant sa livrée ; ces poux l'abandonnent aujourd'hui ? Eh

bien, n'espérez plus avoir son pareil : il laisse après lui une engeance de lâches adulateurs ; c'est leur loi qui va suivre. Les princes paient les flatteurs et les flatteurs paient les princes de même monnaie ; les flatteurs dissimulent les vices des princes, et les princes les mensonges de leurs adulateurs ; et ce n'est que justice. Las ! pauvre gentilhomme !

LA DUCHESSE. — Pauvre ! mais il a largement rempli ses coffres.

BOSOLA. — Certes, il fut trop honnête. Plutus, le dieu des richesses, chaque fois que Jupiter l'envoie chez un homme, arrive tout boiteux, et cela signifie que la fortune qui vient de la part des dieux, vient lentement ; mais quand il est envoyé par le démon, il court la poste au grand galop. — Que je vous révèle, madame, quel joyau inestimable vous avez rejeté dans un accès d'humeur, pour le bonheur de l'homme qui saura le trouver. C'était un courtisan d'une loyauté parfaite, un soldat qui considérait digne d'un sot de déprécier sa valeur et digne du diable de s'en targuer. Sa vertu et sa personne méritaient plus haute fortune ; son esprit disert se complaisait davantage à se juger soi-même qu'à s'étaler ; son cœur était plein de charmes et de vertus et pourtant il savait si bien les taire qu'on eût dit une chambre de confidences secrètes.

LA DUCHESSE. — Oui, mais il était de basse extraction.

BOSOLA. — Allez-vous vous abaisser à fureter l'armorial pour étudier l'arbre généalogique d'un homme plutôt que ses vertus ? Il vous manquera, je vous le garantis, car sachez qu'un ministre intègre auprès d'un prince est pareil à un cèdre planté près d'une source ; la source baigne la racine et l'arbre, reconnaissant, lui prête en revanche son ombrage. Vous n'avez pas agi de la sorte. J'aimerais mieux aller à la nage jusqu'aux Bermudes sur deux méchantes vessies d'intrigants de cour, attachées par les fibres d'un cœur d'espion, que de compter sur la faveur d'un prince

aussi versatile. Adieu, Antonio ! puisque la malice du monde a voulu t'abattre, on ne saurait dire qu'aucun malheur t'arrive, car la vertu t'accompagne dans ta disgrâce.

LA DUCHESSE. — Oh ! quelle musique exquise vous me faites entendre ?

BOSOLA. — Que dites-vous ?

LA DUCHESSE. — L'homme de bien dont vous parlez est mon époux.

BOSOLA. — N'est-ce point un rêve ? est-ce qu'en ce siècle d'orgueil il reste assez de noblesse de cœur pour élire un homme sur sa valeur, sans la richesse et les glorioles d'emprunt qui ne sont que des ombres ? est-ce possible ?

LA DUCHESSE. — J'ai eu de lui trois enfants.

BOSOLA. — Dame bienheureuse ! car vous fîtes de votre lit nuptial secret l'humble et féconde retraite de la paix. Nul doute que maint pauvre clerc sans bénéfice vous bénira pour cette belle action, et se réjouira d'avoir pu voir au monde le mérite exalté ! Les vierges de votre pays qui n'ont point de dot espéreront que votre exemple les élèvera aux splendeurs d'un riche mariage. Si vous réclamiez des soldats, les Maures et les Turcs eux-mêmes se feraient chrétiens et vous serviraient pour cette belle action. Enfin, les poètes si oubliés de notre temps, en l'honneur du triomphe de cet homme, qu'éleva par un art supérieur votre blanche main, chanteront vos louanges jusque dans votre tombe et rendront celle-ci plus sacrée que la chambre des princes vivants. Quant à Antonio, sa gloire sera également chantée par maint poète, quand l'armorial n'aura plus de blasons à vendre.

LA DUCHESSE. — J'aimerais qu'au réconfort que me cause ce discours ami, s'ajoutât la certitude du secret absolu.

BOSOLA. — Oh ! ce secret de ma noble maîtresse, je le tiendrai caché dans les replis de mon cœur !

LA DUCHESSE. — Vous devez vous charger de tout mon or et de tous mes bijoux et puis le suivre, car il se retire à Ancône.

BOSOLA. — Très bien.

LA DUCHESSE. — C'est là que j'ai dessein de le suivre sous peu.

BOSOLA. — Que je réfléchisse un instant : je voudrais que votre Grâce fît semblant d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette, à sept lieues à peine de la belle cité d'Ancône ; de la sorte vous quitteriez votre pays plus honorablement, et votre fuite aurait l'air d'un voyage princier, puisque vous garderiez autour de vous votre escorte habituelle.

LA DUCHESSE. — Monsieur, je me laisserai guider par vous comme un enfant par la main.

CARIOLA. — A mon avis, elle ferait mieux de voyager vers les bains de Lucques ou ceux de Spa en Allemagne ; car, si vous m'en croyez, je n'aime point cette façon de jouer avec la religion, ce pèlerinage imaginaire.

LA DUCHESSE. — Folle superstition ! Prépare tout sur-le-champ pour notre départ. Sur les chagrins passés, ne nous lamentons que modérément ; quant aux chagrins futurs, cherchons à les prévenir par notre sagesse. (*La Duchesse sort avec Cariola.*)

BOSOLA (*seul*). — Un fin politique est l'enclume matelassée de Satan ; il forge sur elle tous les crimes sans que jamais on puisse entendre ses coups. Il peut accomplir son œuvre dans la chambre d'une dame, la preuve en est ici. Que me restet-il à faire sinon à tout révéler à mon maître ? O vil métier d'espion ! Eh quoi, tout métier en ce bas monde rapporte profit ou louange ; or pour ce fait, je suis sûr d'être élevé : tout le monde louera le peintre qui peindra même de mauvaises herbes à la perfection.

(*Il sort.*)

TROISIEME TABLEAU

Une salle dans le palais du Cardinal à Rome.

LE CARDINAL, FERDINAND, MALATESTA, PESCARA,
DELIO et SILVIO.

LE CARDINAL. — Devons-nous donc redevenir soldat ?

MALATESTA. — L'Empereur, ayant connu votre valeur dans les armes, avant que vous fussiez revêtu de cet habit sacré, vous a adjoint ce soldat heureux, le marquis de Pescara et le fameux Lannoy.

LE CARDINAL. — Celui qui eut l'honneur de faire prisonnier le roi de France (1) ?

MALATESTA. — Lui-même. Voici un plan qu'on a tracé pour les nouvelles fortifications de Naples.

FERDINAND (à Delio). — Ce grand comte Malatesta, à ce que je vois, a obtenu un emploi.

DELIO. — Aucun emploi, monseigneur ; une note en marge d'un rôle d'effectifs le désigne comme volontaire.

FERDINAND. — Ce n'est pas un soldat.

DELIO. — Il n'a connu la poudre que pour en boucher une dent creuse, dans une rage de dents.

SILVIO. — Il vient dans les camps avec la ferme intention de manger du bœuf frais à l'ail ; il compte y demeurer jusqu'à ce que l'odeur lui en passe ; après quoi il reviendra tout droit à la cour.

DELIO. — Il a lu les récentes actions militaires telles que

(1) François I^{er} se rendit à Lannoy à la bataille de Pavie.

les rapporte la chronique de la ville ; et il entretient deux artisans pour modeler en reliefs d'étain les phases des combats.

SILVIO. — Alors il se battra d'après les règles du livre.

DELIO. — Ou d'après l'almanach, je suppose, pour choisir les bons jours et fuir les mauvais ; voilà l'écharpe de sa maîtresse.

SILVIO. — Oui, il jure qu'il fera des exploits pour ce morceau de taffetas.

DELIO. — Je crois qu'il se sauverait des champs de bataille pour empêcher que l'ennemi ne s'en empare.

SILVIO. — Il a une peur horrible que l'odeur de la poudre n'en gâte le parfum.

DELIO. — J'ai vu un jour un Hollandais lui casser la caboche parce qu'il l'avait traité de vieux mortier ; il lui a fait à la tête un trou comme à un mousquet.

SILVIO. — Plut au ciel qu'il lui eût fait une lumière de canon ! En vérité, c'est un caparaçon de parade qui ne peut servir que lorsque la cour se met en voyage.

(BOSOLA, *entre.*)

PESCARA. — Bosola ici ? Que vient-il faire ? C'est quelque querelle entre les cardinaux. Ces factions entre les grands et ces divisions entre chefs font penser à ces renards qui portent le feu à leur queue : et par tout le pays où ils courent c'est l'incendie et la ruine.

SILVIO. — Quel est donc ce Bosola ?

DELIO. — Je l'ai connu à Padoue ; c'est un érudit fantasque, de ceux qui cherchent combien il y avait de nœuds à la massue d'Hercule, de quelle couleur était la barbe d'Achille, ou si Hector ne souffrait point du mal de dents. Il a étudié à s'en donner la chassie pour connaître l'exacte proportion du nez de César d'après un chausse-pied ; et il s'est livré à cette étude pour s'acquérir le renom de spéculatif.

PESCARA. — Remarquez le prince Ferdinand ; c'est une

salamandre qui vit dans son œil et met au défi l'ardeur de la flamme.

SILVIO. — Ce cardinal a fait plus de laides figures avec ses méchancetés que Michel-Ange n'en a fait de belles ; le voilà qui lève le nez, comme un affreux marsouin avant la tempête.

PESCARA. — Monseigneur Ferdinand rit.

DELIO. — Comme un canon meurtrier qui jette son éclair avant sa fumée.

PESCARA. — Ce sont vraiment les affres de la mort que ces affres de la vie qui luttent dans le cœur des grands.

DELIO. — C'est pendant ces horribles silences que les sorcières chuchotantes jettent leurs mauvais sorts.

LE CARDINAL. — Se sert-elle du manteau de la religion pour s'abriter du soleil et de l'orage ?

FERDINAND. — Cela, c'est sa damnation. A mes yeux, sa beauté se mêlant à son crime apparaît comme la lèpre ; plus elle est blanche, plus elle est immonde. J'en suis à me demander si sa marmaille bâtarde a jamais été baptisée.

LE CARDINAL. — Je vais incontinent solliciter l'Etat d'Ancone de les bannir.

FERDINAND. — Vous allez à Loretto ; je n'assisterai pas à votre cérémonie. Adieu donc. (*A Bosola.*) Ecrivez au duc d'Amalfi, mon jeune neveu qu'elle eut de son premier époux, et renseignez-le sur l'honnêteté de sa mère.

BOSOLA. — Ainsi ferai-je.

FERDINAND. — Antonio ! un manant qui sentait l'encre et le comptoir et qui jamais de sa vie n'eut la mine d'un gentilhomme, sauf au jour de l'apurement de ses comptes. — Partez, partez vite, rassemblez-moi cent cinquante de mes cavaliers et venez me retrouver au pont du fort. (*Ils sortent.*)

QUATRIÈME TABLEAU

L'autel de Notre-Dame-de-Lorette.

Deux Pèlerins.

PREMIER PÉLERIN. — Je ne vis jamais plus belle chasse que celle-ci ; j'en ai pourtant beaucoup vu.

DEUXIÈME PÉLERIN. — Le cardinal d'Aragon y doit ce jour laisser son chapeau de cardinal ; sa sœur, la duchesse, est également arrivée pour accomplir son vœu de pèlerinage. Je m'attends à une cérémonie grandiose.

PREMIER PÉLERIN. — Nul doute. — Les voici.

(La cérémonie a lieu où le Cardinal doit revêtir l'habit du soldat ; il remet sa crosse, son chapeau, et son anneau devant la chasse et on l'équipe de l'épée, du heaume, du bouclier et des éperons. — Puis Antonio, la Duchesse et leurs enfants s'étant présentés à l'autel, sur des gestes muets et impérieux du Cardinal, sont frappés de banissement. Au cours de cette cérémonie, des gens d'église entonnent une mélodie sur une musique solennelle:)

— Que les armes et les honneurs illustrent ton histoire pour la gloire éternelle de ton nom ! Puisse la fortune contraire fuir loin de toi qu'aucun destin funeste ne t'approche ! Seul je chanterai tes louanges, toi que la vertu élève à l'honneur ; tes études qui visaient aux choses divines se tournent vers l'héroïsme guerrier ; dépose ta robe de pourpre ; couronne ta science des trophées d'armes qui décoreront ta renommée. Illustre par ton nom illustrissime, sous cette parure, guide vaillamment tes armées

sous la bannière des batailles ! Oh puisses-tu être heureux dans tes actions belliqueuses, être toujours guidé par l'adresse dans les travaux d'art et les armes ! Que la victoire te suive de près, tandis que la gloire entonnera des hymnes pour célébrer ton génie ; que la conquête triomphale pose des lauriers sur ton front et fasse pleuvoir sur toi les bénédictions ! (1)

(Tous sortent, sauf les deux pèlerins.)

PREMIER PÉLERIN. — Voilà un étrange revers de fortune ! Qui eût pensé que si grande dame se fût unie à si humble personnage ? Mais le Cardinal se montre bien trop cruel.

SECOND PÉLERIN. — Ils sont bannis !

PREMIER PÉLERIN. — Mais j'aimerais savoir de quel droit cet Etat d'Ancône peut décider du sort d'un prince.

SECOND PÉLERIN. — C'est un Etat libre, sachez-le, et son frère a montré l'acte où le Pape, prévenu de son libertinage, a confisqué et mis sous la protection de l'Eglise son duché qu'elle avait en douaire.

PREMIER PÉLERIN. — Mais au nom de quel jugement ?

SECOND PÉLERIN. — D'aucun à ma connaissance, simplement à l'instigation de son frère.

PREMIER PÉLERIN. — Qu'est-ce donc qu'il lui arracha si violemment du doigt ?

SECOND PÉLERIN. — Son anneau nuptial ; et il a juré que bientôt il le sacrifierait à sa vengeance.

PREMIER PÉLERIN. — Hélas, pauvre Antonio ! Quand un homme est précipité dans un puits, qu'importe celui qui l'y pousse, c'est son propre poids qui l'entraîne au fond le plus vite. Venez, sortons ; le destin en décide ainsi d'ordinaire : tout concourt à précipiter la chute du malheureux. *(Ils sortent.)*

(1) Webster a décliné la paternité de ce chant d'ailleurs ampoulé et creux.

CINQUIEME TABLEAU

Environs de Loretto.

LA DUCHESSE, ANTONIO, leurs Enfants, CARIOLA
et Serviteurs.

LA DUCHESSE. — Bannis d'Ancône !

ANTONIO. — Oui, vous voyez quelle flamme s'allume au souffle des grands.

LA DUCHESSE. — Est-ce à cette pauvre escorte que se réduit notre suite ?

ANTONIO. — Ces pauvres gens qui ont acquis peu de chose à votre service, ont juré de partager votre destin ; mais vos oiseaux plus fins, maintenant qu'ils ont des plumes, se sont envolés.

LA DUCHESSE. — Ils ont agi sagement. Ceci me remet en esprit la pensée de la mort : c'est ainsi que les médecins, une fois les mains pleines d'or, abandonnent d'ordinaire leurs malades.

ANTONIO. — Voilà le train des choses d'ici-bas ; devant les décadences des puissants, les flatteurs s'éclipsent tous ; les gens cessent de bâtir là où les fondations croulent.

LA DUCHESSE. — J'ai fait cette nuit un bien étrange rêve.

ANTONIO. — Quel rêve ?

LA DUCHESSE. — Il m'a semblé que je portais mon diadème de cour, et que soudain les diamants se changeaient en perles.

ANTONIO. — Je l'interprète ainsi : vous pleurerez bientôt, car pour moi les perles signifient des larmes.

LA DUCHESSE. — Les oiseaux qui vivent dans les champs,

des simples bienfaits de la nature, sont plus heureux que nous : ils peuvent, eux, choisir librement leurs amours et chanter la douceur de leurs noces dans le printemps !

(BOSOLA entre avec une lettre.)

BOSOLA. — Je suis heureux de vous joindre.

LA DUCHESSE. — Cette lettre vient de mon frère ?

BOSOLA. — Oui, du duc Ferdinand votre frère, et vous apporte affection et salut.

LA DUCHESSE. — Tu atténues la noire malice, tu voudrais la rendre blanche. Voyez, pareil à la bonace qui en mer sourit avant la tempête, les cœurs fourbes parlent doucereusement à ceux dont ils méditent la ruine : (*Elle lit.*) « Envoyez-moi Antonio ; j'ai besoin de sa tête pour la direction d'une affaire. » — Mots habiles à double sens. Il ne réclame pas vos conseils, mais votre tête, c'est-à-dire qu'il ne saurait dormir que vous ne fussiez mort. Et voici une autre trappe toute jonchée de roses : notez la ruse. (*Elle lit :*) « J'ai contracté pour votre époux plusieurs dettes à Naples ; que ceci ne le tourmente point ; je préfère son cœur à son argent. » Oui, je le crois.

BOSOLA. — Que croyez-vous ?

LA DUCHESSE. — Qu'il se méfie de l'affection de mon mari, au point de ne pas croire qu'il possède un cœur, jusqu'à tant qu'il l'ait vu. Le démon n'est pas assez malin pour nous circonvenir avec ses équivoques.

BOSOLA. — Voulez-vous donc rejeter cette alliance franche et généreuse d'amitié que je vous offre de sa part ?

LA DUCHESSE. — Leur alliance est semblable à celle de ces rois, fins politiques qui cherchent uniquement à être de force et de taille à nous ruiner plus tard : dites-le leur de ma part.

BOSOLA (*à Antonio.*). — Et de votre part que leur dirai-je ?

ANTONIO. — Dites-leur que je n'irai point.

BOSOLA. — Et alors ?

ANTONIO. — Mes bons frères ont dispersé leurs limiers à notre poursuite : jusqu'au jour où j'apprendrai qu'ils sont muselés, il n'y aura point de trêve sûre, si habilement ourdie soit-elle, puisqu'elle est suspendue au bon plaisir de nos ennemis. Je n'irai point à eux.

BOSOLA. — Ceci dénonce votre origine. La moindre chose attire à la peur une âme basse, comme l'aimant attire le fer. Adieu, monsieur ; vous aurez d'ici peu de nos nouvelles. (*Il sort.*)

LA DUCHESSE. — Je soupçonne quelque embûche ; aussi, par mon grand amour, je vous adjure de prendre votre fils aîné et de fuir vers Milan. Ne risquons point le pauvre peu qui nous reste sur un seul navire qui peut couler.

ANTONIO. — Votre conseil est sage. Oh ! le meilleur de ma vie, adieu donc, puisqu'il faut que nous nous séparions ; je vois en ceci la main de la Providence, mais elle travaillera à la façon d'un délicat artiste qui démonte une horloge ou une montre, quand elle est détraquée, pour remettre en ordre le mécanisme.

LA DUCHESSE. — Je ne sais qui vaut le mieux : ou vous voir mort, ou m'arracher de vous. Adieu, mon enfant ; tu es heureux, toi, qui ne peux comprendre encore ton malheur ; car tout notre esprit, toute notre science ne nous apportent qu'un sens plus profond de la souffrance. Dans l'Eglise divine et éternelle, j'espère, monsieur, que nous ne serons plus séparés ainsi.

ANTONIO. — Oh ! reprenez réconfort ! Que la patience vous serve de force d'âme, et ne pensez pas à la cruelle façon dont on use avec nous. L'homme est comme la casse odorante ; il faut le broyer, pour qu'il devienne meilleur.

LA DUCHESSE. — Dois-je, ainsi qu'un Russe né dans la servitude, me faire un mérite de ma résignation à souffrir la tyrannie ? Et pourtant, ô Seigneur, ta main pèse lourdement sur nous !

J'ai souvent vu mon petit fouetter sa toupie, et je me suis comparé à ce jouet : rien ne m'a jamais fait marcher droit que le fouet de la Providence.

ANTONIO. — Ne pleurez pas ! Dieu nous a façonnés de rien, et nous nous efforcerons de revenir à rien. Adieu, Cariola, à toi et aux tendres êtres qui sont dans tes bras. Si je ne te revois pas, sois une bonne mère pour nos petits enfants et sauve-les du tigre ! Adieu !

LA DUCHESSE. — Que je vous contemple une fois encore, car ces paroles semblent venir d'un père qui va mourir : votre baiser est plus glacé que celui que j'ai vu donner par un saint anachorète à un crâne de mort.

ANTONIO. — Mon cœur est changé en une masse de plomb, et je sonde avec lui les dangers de demain. Adieu ! (*Antonio sort avec son fils.*)

LA DUCHESSE. — Mon laurier est flétri...

CARIOLA. — Voyez, madame, quelle troupe de gens en armes se dirige vers nous.

LA DUCHESSE. — Oh ! bienvenus soient-ils ! Quand la roue de la fortune est chargée de trop de princes, la surcharge la fait tourner vite ; je voudrais que ma perte arrivât soudain !

(*Bosola entre, masqué, avec des gardes.*)

LA DUCHESSE. — C'est moi que vous recherchez, n'est-ce pas ?

BOSOLA. — Vous-même. Vous ne devez plus jamais revoir votre mari.

LA DUCHESSE. — Quel démon es-tu donc, toi qui contrefais le tonnerre du ciel ?

BOSOLA. — Cela est-il si terrible ? Dites-moi, je vous prie, qui des deux est le pire, du bruit qui fait s'envoler de peur une bande d'oiseaux naïfs loin d'un champ de blé, ou de celui qui

les attire dans le piège et les rets ? Vous n'avez été que trop leurrée par ce dernier.

LA DUCHESSE. — O misère ! Ne pourrai-je jamais, tel un canon rouillé et trop chargé, voler en éclats ? Allons, vers quelle prison me menez-vous ?

BOSOLA. — Dans aucune.

LA DUCHESSE. — Où donc, alors ?

BOSOLA. — Dans votre palais.

LA DUCHESSE. — J'ai ouï dire que la barque à Charon, qui sert à convoier les âmes sur le lac sinistre, ne les ramène plus jamais.

BOSOLA. — Vos frères n'ont en vue que la pitié et votre salut.

LA DUCHESSE. — La pitié ! La pitié des gens qui gardent en vie les faisans et les cailles, quand ils ne les jugent pas assez gras pour être mangés.

BOSOLA. — Sont-ce là vos enfants ?

LA DUCHESSE. — Oui.

BOSOLA. — Savent-ils déjà babiller ?

LA DUCHESSE. — Non. Mais je veux, puisqu'ils sont nés maudits, que leurs premières paroles soient des malédictions.

BOSOLA. — Fi donc, madame ! Oubliez cet homme de basse extraction.

LA DUCHESSE. — Si j'étais homme, je soufflèterais ton masque jusqu'à ce qu'il ne fît plus qu'un avec ta face.

BOSOLA. — Un homme sans naissance !

LA DUCHESSE. — A supposer qu'il soit né humble, n'est-ce point la plus noble félicité, pour un homme, quand ses œuvres sont des preuves et des exemples de haute vertu ?

BOSOLA. — Les vertus d'un gueux !

LA DUCHESSE. — De grâce, quel homme est le plus grand ? Saurais-tu me le dire ? Ma douleur se complait en tristes apo-

logues; je vais t'en conter un. Il arriva qu'un saumon, en nageant vers l'eau salée, rencontra un chien de mer, qui l'aborda en ce rude langage : « Comment as-tu l'audace de te mêler à nous autres, nobles seigneurs des grandes eaux, toi qui n'es point un personnage éminent, mais de la gent qui, dans la saison de calme et de fraîcheur, habite dans les bas-fonds des rivières et ne fréquente que le menu fretin des éperlans et des crevettes ? Oses-tu bien passer devant notre seigneurie de chien de mer sans nous rendre hommage ? — Oh ! reprit le saumon, rassure-toi, mon frère. Grâce à Jupiter, nous avons tous deux échappé aux filets. On ne saura jamais apprécier ce que nous valons, tant qu'on ne nous verra point dans le panier du pêcheur; sur le marché, alors, je serai prisé à plus haut prix, quand même j'approcherais le plus du cuisinier et de la poêle. » La morale de ceci peut s'appliquer même aux grands : c'est parfois les hommes les plus humbles qu'on tient en plus haute estime. Mais, allons, où que tu me mènes, je suis armée contre le malheur, me soumettant à l'oppression et au caprice du tyran. Il n'est de vallées profondes qu'au pied des hautes montagnes. (*Ils sortent.*)

ACTE IV

Premier tableau. — Une salle dans le palais de la Duchesse à Amalfi.

FERDINAND ET BOSOLA

FERDINAND. — Comment la duchesse notre sœur supporte-t-elle sa captivité ?

BOSOLA. — Courageusement. Je vous la dépeindrai ainsi : elle est triste comme une femme qui, de longue date, est faite à la tristesse, et elle semble plus disposée à accueillir la fin de sa misère qu'à l'éviter : une attitude si noble, qu'elle prête une majesté au malheur ; on distingue mieux encore sa grâce dans ses larmes que dans ses sourires ; des heures durant, elle songe, et son silence parle mieux, ce me semble, que ses paroles.

FERDINAND. — Sa mélancolie paraît se fortifier d'un étrange dédain.

BOSOLA. — C'est vrai ; et comme on voit ces molosses anglais devenir plus farouches et ardents à la chaîne, cette contrainte la fait évoquer plus passionnément ces joies dont elle est privée.

FERDINAND. — Maudite soit-elle ! Je ne veux plus désormais scruter ce cœur étranger. Informe-la de ce que je t'ai dit. (*Il sort.*)

(*La Duchesse entre*) (1).

(1) Un commentateur suggère qu'il y a sans doute ici un changement de décor, puisque la duchesse ne peut sortir de ses appartements.

BOSOLA. — Je souhaite réconfort à votre Grâce.

LA DUCHESSE. — Je n'en cherche point. Pourquoi, je te prie, dores-tu de miel tes pilules empoisonnées ?

BOSOLA. — Votre frère aîné, le duc Ferdinand, est venu pour vous faire visite et m'a chargé de vous dire qu'ayant juré solennellement dans un jour de colère de ne jamais vous revoir, il va venir dans l'ombre ; il vous prie courtoisement de ne laisser ni torche ni flambeau allumés dans votre chambre : il vous baisera la main en réconciliation ; mais par suite de son vœu, il n'ose point vous voir.

LA DUCHESSE. — Comme il lui plaira ; enlevez ces lumières. Le voici.

Ferdinand entre.

FERDINAND. — Où êtes-vous ?

LA DUCHESSE. — Ici, messire.

FERDINAND. — Ces ténèbres vous conviennent bien.

LA DUCHESSE. — Je voudrais vous demander pardon.

FERDINAND. — Je vous pardonne ; car j'estime que la plus noble vengeance est, quand on pourrait donner la mort, d'accorder le pardon. — Où sont vos louveteaux ?

LA DUCHESSE. — Qui voulez-vous dire ?

FERDINAND. — Appelez-les, si vous voulez, vos enfants ; car bien que la loi de notre pays distingue les bâtards de la postérité légitime, la nature dans sa miséricorde les rend tous égaux.

LA DUCHESSE. — Est-ce pour cela que vous me rendez visite ? Vous violez un sacrement de l'Eglise, péché pour lequel vous mériteriez de brûler en enfer.

FERDINAND. — Il eut mieux valu pour vous vivre toujours ainsi dans l'ombre ; car vous fûtes, en vérité, trop en pleine lumière, mais n'en parlons plus ; je suis venu sceller la paix avec vous.

Voici une main à laquelle vous avez voué grand amour. (*Il lui donne une main de mort.*) L'anneau qu'elle porte, c'est vous qui l'avez donné.

LA DUCHESSE. — Je la baise avec amour.

FERDINAND. — C'est cela et gravez-en l'empreinte dans votre cœur. Je veux vous laisser cet anneau comme gage de tendresse, et la main en même temps que l'anneau; et ne doutez point que vous ne possédiez aussi le cœur; quand vous aurez besoin d'un ami, envoyez l'anneau à qui le possédait; vous verrez s'il peut vous venir en aide.

LA DUCHESSE (*croyant parler à son mari.*) — Vous avez bien froid. Je crains que vous ne vous sentiez pas bien après votre voyage. — Ah ! de la lumière ! Horreur !

FERDINAND. — Oui, qu'on lui apporte donc des lumières. (*Il sort.*)

LA DUCHESSE. — Quelle sorcellerie pratique-t-il, pour laisser là une main de mort ?

(*Alors on aperçoit derrière un voile, les figures de cire d'Antonio et de ses enfants, avec l'apparence de la mort.*)

BOSOLA. — Regardez, ceci provient de ce groupe. Le prince nous montre ce triste spectacle afin que, dès maintenant, instruite de leur mort, vous cessiez à bon droit de pleurer dorénavant ce qui est irrévocablement perdu.

LA DUCHESSE. — Il n'est plus entre le ciel et la terre de désir qui puisse me retenir après avoir vu ceci. Ce spectacle me navre plus que si c'était mon image en cire que je voyais percée d'une épingle magique, et enterrée sous une boue immonde; au delà de ceci il reste encore une œuvre digne d'un tyran, et pour moi ce serait une grâce.

BOSOLA. — Laquelle ?

LA DUCHESSE. — Ce serait de me lier à ce corps sans vie, et de m'y laisser me refroidir jusqu'à la mort.

BOSOLA. — Allons, il faut que vous viviez.

LA DUCHESSE. — C'est là le plus affreux supplice que les âmes souffrent en enfer, oui, en enfer : c'est qu'il leur faut vivre et qu'elles ne peuvent mourir. O Portia, je rallumerai les flammes dont tu brûlais et ferai revivre cet exemple si rare, presque disparu, d'une épouse qui sait aimer.

BOSOLA. — Honte à vous de ce désespoir ! Souvenez-vous que vous êtes chrétienne.

LA DUCHESSE. — L'Eglise prescrit le jeûne ; je veux donc jeûner jusqu'à en mourir.

BOSOLA. — Laissez là cette vaine douleur. C'est quand les choses sont au pire, qu'elles commencent à aller mieux : l'abeille quand elle a planté son dard dans votre main, peut alors sans danger jouer autour de vos paupières.

LA DUCHESSE. — Bonne âme qui reconforte, va persuader à un malheureux dont la roue brise les reins de raccommoder ses os ; supplie-le de vivre pour qu'on le supplicie une seconde fois. Qui doit m'achever ? Je considère ce monde comme un théâtre fastidieux car j'y joue un rôle à contre-cœur.

BOSOLA. — Allons, reprenez courage, je vous sauverai la vie.

LA DUCHESSE. — Vraiment, je n'ai pas le temps de m'occuper d'une si mince affaire.

BOSOLA. — Sur mon âme, j'ai grand'pitié de vous.

LA DUCHESSE. — Tu es bien sot alors de gâcher ta pitié pour un être si misérable qu'il n'a plus de pitié pour soi-même. J'ai le cœur plein de poignards. Que d'un souffle, j'exhale de moi toutes ces vipères.

Un serviteur entre.

LA DUCHESSE. — Qui êtes-vous ?

LE SERVITEUR. — Un homme qui vous souhaite longue vie.

LA DUCHESSE. — Je voudrais te voir pendre pour ce vœu que tu profères et qui n'est qu'une malédiction. Je deviendrai bientôt un miracle de pitié. Je vais prier, ou plutôt maudire.

BOSOLA. — Fi donc !

LA DUCHESSE. — Je pourrais maudire les étoiles.

BOSOLA. — C'est affreux.

LA DUCHESSE. — Que les trois saisons souriantes de l'année se changent en un hiver de Russie ; que dis-je, je voudrais que l'Univers retournât au primitif chaos.

BOSOLA. — Mais voyez, les étoiles brillent toujours.

LA DUCHESSE. — Il faut vous souvenir que mes malédictions ont une longue route à faire. — Peste et fléaux qui faites des brèches dans les plus vastes familles, fauchez ces monstres.

BOSOLA. — O fi ! Madame !

LA DUCHESSE. — Qu'ils tombent dans l'oubli éternel, ces tyrans, hormis le mal qu'ils ont fait ! Que tous les saints prêtres purifiés par les mortifications les oublient dans leurs ferventes prières !

BOSOLA. — Oh ! ce n'est pas charitable !

LA DUCHESSE. — Que Dieu cesse un moment de couronner les martyrs, pour les châtier ! Va leur hurler ceci et dis-leur qu'il me tarde de voir couler mon sang ! Il y a quelque miséricorde quand on vous achève vite. (*Elle sort.*)

(*Ferdinand rentre.*)

FERDINAND. — A merveille ! C'est ce que je voulais ! On la torture avec art. Ces personnages sont simplement modelés en cire par un maître délicat en ce genre, Vincentio Lauriola, et elle les prend pour des êtres en chair et en os.

BOSOLA. — Pourquoi faites-vous cela ?

FERDINAND. — Pour la pousser jusqu'au désespoir.

BOSOLA. — En bonne foi, arrêtez-vous là, n'allez pas plus

loin dans votre cruauté ; envoyez-lui un vêtement de pénitence à porter contre sa peau délicate, procurez-lui des chapelets et des livres de prières.

FERDINAND. — Damnée soit-elle ! Son corps, tant que mon sang y coulait pur, valait mieux que ce tu voudrais réconforter et qu'on appelle son âme. Je veux lui envoyer des mascarades de vulgaires courtisanes, ses mets lui seront servis par des ribaudes et des rufians ; et puisque je veux qu'elle devienne folle, j'ai décidé de lâcher tous les fous de l'hôpital et de les installer près d'elle ; là, on les laissera se démenager ensemble, chanter et danser, faire bonds et gambades en plein clair de lune. S'il lui est possible de bien dormir avec cela, tant mieux pour elle. — Votre besogne touche à sa fin.

BOSOLA. — Faut-il que je la revoie ?

FERDINAND. — Oui.

BOSOLA. — Jamais.

FERDINAND. — Je le veux.

BOSOLA. — Pas sous ma propre forme. Ceci dépasse ma compétence d'espion, surtout après ce dernier mensonge si cruel. Quand je serai à nouveau messagé vers elle, que ce soit avec la mission de la réconforter.

FERDINAND. — Oui, comptes-y. Cette pitié est bien peu apparentée à ton naturel. Antonio se cache aux alentours de Milan : tu t'y rendras d'ici peu, pour y alimenter une flamme aussi grande que ma vengeance ; elle ne s'éteindra que son aliment consumé. Les fièvres violentes réclament des médecins et des remèdes cruels. (*Ils sortent.*)

SECOND TABLEAU

Une autre pièce dans l'appartement de la Duchesse.

LA DUCHESSE ET CARIOLA

LA DUCHESSE. — Quel bruit hideux fait-on ?

CARIOLA. — C'est le concert déchaîné des déments, que votre frère, ce tyran, a logés près de chez vous, madame. Je crois qu'on n'a jamais pratiqué jusqu'à cette heure tyrannie plus féroce.

LA DUCHESSE. — Je lui suis reconnaissante. Il n'y a que ces clameurs et cette folie qui puissent me maintenir en ma saine raison; tandis que la raison et le silence me rendent folle. Assieds-toi et conte moi quelque histoire lugubre.

CARIOLA. — Ce serait aggraver votre mélancolie.

LA DUCHESSE. — Tu te trompes; entendre le récit d'une plus grande douleur atténuera la mienne. — Ici n'est-ce pas une prison ?

CARIOLA. — Oui, mais vous vivrez pour secouer l'oppression de votre captivité.

LA DUCHESSE. — Tu dis des sottises : Robin le rouge-gorge et le rossignol ne vivent jamais longtemps en cage.

CARIOLA. — Je vous en prie, sèche^z vos yeux — A quoi songez vous, madame ?

LA DUCHESSE. — A rien; quand j'ai l'air ainsi de méditer, je suis dans la torpeur du sommeil.

CARIOLA. — Comme une égarée, les yeux grand ouverts ?

LA DUCHESSE. — Crois-tu que nous nous reconnâtrons l'un l'autre dans un monde meilleur ?

CARIOLA. — Oui, sans nul doute.

LA DUCHESSE. — Oh ! qu'il fût possible de s'entretenir deux jours avec les morts ! J'apprendrais d'eux, j'en ai la certitude, quelque chose que je ne saurai jamais ici-bas. Je vais te conter un miracle ; je ne suis pas encore folle, pour mon grand chagrin. Le ciel, au-dessus de ma tête me semble de plomb fondu, la terre de soufre enflammé et pourtant je ne suis pas encore folle. J'ai fait connaissance avec la misère, comme le galérien hâlé avec sa lourde rame. La fatalité me fait souffrir avec courage et l'habitude rend la souffrance aisée... A qui est-ce que je ressemble à présent ?

CARIOLA. — A votre portrait dans la galerie ; une apparence de vie, sans réalité ; ou plutôt à une statue funéraire dont la mutilation fait peine.

LA DUCHESSE. — C'est bien cela ; et la fortune ne semble avoir d'yeux que pour contempler ma misère tragique. Quoi donc encore ? Quel est ce bruit ? (*un serviteur entre.*)

LE SERVITEUR. — Je viens vous dire que votre frère a décidé de vous offrir quelque divertissement. Un grand médecin, alors que le Pape souffrait d'une profonde mélancolie, lui offrit une variété de fous, et ce spectacle étrange, divers et réjouissant le fit rire malgré lui, et de la sorte l'aposthume creva : c'est ce même remède que le duc veut tenter sur vous.

LA DUCHESSE. — Qu'on les fasse entrer.

LE SERVITEUR. — Voilà un avocat qui est fou, un prêtre séculier, un docteur qui a perdu l'esprit, de jalousie, un astrologue qui dans ses ouvrages avait prédit que tel jour du mois serait la fin du monde et devant son erreur est devenu fou, un tailleur anglais qui a le cerveau fêlé à force d'étudier des modes nouvelles ; un huissier du palais qu'affola le souci de se rémemorer le nombre de salutations, de « Comment allez-vous » que sa maîtresse lui imposait tous les matins ; voici encore un

fermier, un bon coquin dans le commerce des grains, dément depuis qu'on lui interdit l'exportation; lâchez encore au milieu de ceux-ci un courtier en démenche et vous croirez que le diable est déchaîné parmi eux.

LA DUCHESSE. — Sieds-toi, Cariola; — lâchez les donc quand il vous plaira, puisque je suis enchaînée, moi, pour subir toutes vos tyrannies. (*Entrée des fous. L'un d'eux chante ceci accompagné d'une mélodie sinistre :*)

Oh ! hurlons quelque chant bien sombre, — quelque hurlement de mort farouche — qui semble s'exhaler de la gueule menaçante des fauves et des oiseaux lugubres ! — ainsi que des corbeaux, des hiboux, des taureaux et des ours — nous beuglerons, nous croasserons notre partie dans le concert, — jusqu'à ce que nos clameurs lassantes aient assourdi vos oreilles — écoeuré et rongé vos âmes. — Enfin quand notre chœur sera à bout de souffle — que nos corps entreront en béatitude — nous chanterons comme des cygnes pour saluer la mort — et mourrons enfin dans l'amour et le grand repos.

PREMIER FOU. — Le jour du jugement dernier n'est pas encore venu ! Je vais l'approcher de moi par un télescope ou fabriquer un miroir qui mettra en un instant l'univers en flamme ! Je ne peux pas dormir ! mon oreiller est rembourré de pointes de porc-épic.

DEUXIÈME FOU. — L'enfer est une simple verrerie où les démons sont éternellement occupés à souffler des âmes de femmes en des tubes de fer où le feu ne s'éteint jamais.

TROISIÈME FOU. — Je veux coucher avec toutes mes paroissiennes toutes les dix nuits et exiger la dîme de leur corps comme je lève la dîme sur les meules.

QUATRIÈME FOU. — Mon apothicaire va-t-il me monter sur le dos parce que je suis cocu ? J'ai découvert sa rouerie ; il fait

de l'alun avec l'urine de sa femme et la vend aux Puritains qui ont des maux de gorge à force de brailler.

PREMIER FOU. — Je suis versé dans la science héraldique.

DEUXIÈME FOU. — Vraiment.

PREMIER FOU. — Pour cimier tu peux te donner une tête de bécasse dont on a ôté la cervelle; ah! tu es un gentilhomme de vieille souche.

TROISIÈME FOU. — Le Grec est devenu Turc; nous ne saurions être sauvés que par la traduction helvétique (1).

PREMIER FOU. — Allons, monsieur, je vais vous appliquer la loi.

DEUXIÈME FOU. — Oh! appliquez moi plutôt un corrosif; la loi me rongerait jusqu'aux os.

TROISIÈME FOU. — Celui qui ne boit que pour étancher sa soif est damné.

QUATRIÈME FOU. — Si j'avais ma lunette ici, je vous montrerais un spectacle tel, que toutes les femmes me traiteraient de fou de docteur.

PREMIER FOU. — Qui est-il? Un fabricant de cordes?

SECOND FOU. — Non, non, c'est un fourbe qui nasille et qui tout en prêchant sur les tombes, vous aura la main sous la cotte des filles.

TROISIÈME FOU. — Malheur au carrosse qui ramena ma femme de la mascarade à trois heures du matin! Il y avait dedans un grand lit de plumes.

QUATRIÈME FOU. — J'ai paré les ongles du diable quarante fois, je les ai fait rôtir parmi des œufs de corbeau, et avec ça j'ai guéri des fièvres.

TROISIÈME FOU. — Va me chercher du lait de trois cent

(1) Version de la Bible en anglais imprimée à Genève en 1557.

chauves-souris, pour que j'en fasse un lait chaud qui procure le sommeil.

QUATRIÈME FOU. — Tout le corps médical peut jeter ses bonnets devant moi; j'ai constipé le ventre d'un marchand de savons; c'est mon chef-d'œuvre! (*Suit un ballet de huit fous sur une musique aussi folle qu'eux; après quoi, Bosola sous le déguisement d'un vieillard, fait son entrée.*)

LA DUCHESSE. — Celui-là est-il fou aussi ?

LE SERVITEUR. — Interrogez-le, je vous prie. Je vous quitte. (*Tous les fous sortent et le serviteur avec eux.*)

BOSOLA. — Je suis venu creuser ta tombe.

LA DUCHESSE. — Ah! ma tombe! Tu parles comme si j'étais gisante sur mon lit de mort, haletante à l'agonie. Tu me vois donc malade ?

BOSOLA. — Oui, et d'autant plus dangereusement que tu ne t'aperçois pas de ton mal.

LA DUCHESSE. — Tu n'es pas fou, c'est sûr. Me connais-tu ?

BOSOLA. — Oui.

LA DUCHESSE. — Qui suis-je ?

BOSOLA. — Tu es une boîte de graines à vers, tout au plus un coffret plein de poudré verte de momie. — Ta chair, qu'est-ce ? un peu de lait caillé, étrange pâte feuilletée. Nos corps sont plus frêles que ces prisons en papier que les enfants font d'ordinaire pour enfermer les mouches; plus méprisables encore, puisque notre corps doit, lui, garder des vers de terre — As-tu jamais vu alouette en cage ? Telle est l'âme enfermée dans le corps. Ce monde ressemble à la touffe d'herbe qu'on met dans la cage, et le ciel sur nos têtes est semblable au miroir qui nous fait connaître seulement la misérable étroitesse de notre prison.

LA DUCHESSE. — Ne suis-je pas ta duchesse ?

BOSOLA. — Tu es certes une grande dame, car ta vie de

fol's plaisirs commence à couronner ton front de cheveux gris, vingt ans plus tôt qu'une fraîche et joyeuse fille des champs. Tu dors plus mal qu'une souris qu'on obligerait à se nicher dans l'oreille d'un chat; un petit enfant qui fait ses dents, s'il couchait avec toi, gémirait à te voir t'agiter sur ton lit plus que lui-même encore.

LA DUCHESSE. — Je suis toujours duchesse d'Amalfi.

BOSOLA. — C'est cela qui coupe tellement ton sommeil; les gloires d'ici-bas, comme des vers luisants, jettent des feux de loin, mais à les regarder de plus près ils n'ont ni chaleur ni clarté.

LA DUCHESSE. — Tu parles franc.

BOSOLA. — Mon métier est de flatter les morts, non les vivants; je suis fossoyeur.

LA DUCHESSE. — Es-tu venu élever mon tombeau ?

BOSOLA. — Oui.

LA DUCHESSE. — Permits moi de plaisanter un peu. En quoi le veux-tu faire ?

BOSOLA. — Dis-moi plutôt à quelle mode le veux-tu ?

LA DUCHESSE. — Eh quoi, avons-nous des caprices sur notre lit de mort ? Nous soucions-nous de modes jusque dans la tombe ?

BOSOLA. — Oui, et fort orgueilleusement. Les statues funéraires des princes ne les représentent plus, comme jadis, gisant dans l'attitude de la prière, mais la main sous la joue, comme s'ils étaient morts du mal de dents; on ne les sculpte plus, les yeux fixés sur les étoiles du firmament, mais comme si leur âme était uniquement tournée vers les choses de ce bas monde, on leur penche la tête de ce côté là.

LA DUCHESSE. — Fais moi connaître pleinement la suite de ce funèbre exorde, car ton discours convient bien aux charniers.

BOSOLA. — C'est ce que je vais faire. (*Des bourreaux entrent avec un cercueil, des cordes et une cloche.*) Voilà le présent des princes, vos frères, et qu'il soit le bienvenu, puisqu'il apporte un dernier bienfait, l'ultime douleur.

LA DUCHESSE. — Fais le moi voir, j'ai tant de soumission dans le sang, que je fais des vœux pour que grand bien leur fasse.

BOSOLA. — Ceci est votre dernière salle d'apparat.

CARIOLA. — O ma maîtresse bien-aimée !

LA DUCHESSE. — Paix : ceci ne me cause nul effroi.

BOSOLA. — Je suis le crieur public qu'on message d'ordinaire aux condamnés, la nuit qui précède leur supplice.

LA DUCHESSE. — Il n'y a qu'un instant tu te disais fossoyeur.

BOSOLA. — C'était pour vous amener peu à peu à cette mystification. Ecoutez :

Ecoute, maintenant que tout fait silence : — le chat huant et le siffleur au cri perçant — appellent bien haut notre dame — et lui disent de revêtir en hâte son linceul ! — Vous aviez force terres et rentes ; — votre longueur sous l'argile va dès lors vous suffire ; — une longue guerre vous troublait l'esprit, — ici la paix éternelle est signée. — Qu'est-ce donc que ces fous entassent en vain ? — Conçus dans le péché, ils naissent en pleurant, — leur vie n'est qu'une brume d'erreur — leur mort qu'une tempête d'effroi. — Poudrez vos cheveux de poudres parfumées — revêtez le lin blanc, baignez vos pieds ; et, pour mieux déjouer l'impur démon — qu'un crucifix sanctifie votre sein ; — voici la marée qui monte entre le jour et la nuit ; — cessez de gémir, et en route !

CARIOLA. — Hors d'ici, misérables, tyrans, assassins ! hélas, que voulez-vous faire de ma maîtresse ? — Appelez au secours !

LA DUCHESSE. — Qui appeler ? nos voisins ? ce sont des fous !

BOSOLA. — Trêve à ces cris.

LA DUCHESSE. — Adieu. Cariola ! Dans mes volontés dernières je n'ai guère à te laisser ; une foule d'hôtes affamés se sont gorgés à mes dépens. — Il ne te reviendra pas grand-chose.

CARIOLA. — Je veux mourir avec elle !

LA DUCHESSE. — Je t'en prie, aie bien soin de donner à mon petit garçon un peu de sirop pour sa toux et veille à ce que ma petite fille dise bien ses prières avant de s'endormir... (*Les bourreaux entraînent au dehors Cariola.*) — Faites maintenant ce que vous voudrez. Quelle mort me réservez vous ?

BOSOLA. — L'étranglement. Voici vos bourreaux.

LA DUCHESSE. — Je leur pardonne. L'apoplexie, le catarrhe, une fluxion de poitrine en eussent fait autant qu'eux.

BOSOLA. — La mort ne vous fait pas peur ?

LA DUCHESSE. — Qui s'en effraierait quand on sait que dans l'autre monde on trouvera si éminente compagnie ?

BOSOLA. — Pourtant, il me semble que ce genre de mort devrait vous tourmenter fort. Cette corde devrait vous épouvanter.

LA DUCHESSE. — Pas du tout. Aurais-je plus de joie à avoir la gorge tranchée avec des diamants, ou bien à être étouffée avec de la casse parfumée ; ou frappée à mort avec des perles en guise de balles ? Je sais que la mort nous ouvre dix mille portes différentes pour faire notre sortie de ce monde ; et il appert que ces portes roulent sur des gonds si étonnamment symétriques qu'on les peut ouvrir des deux côtés ; ouvrez les d'un côté ou d'autre, pour l'amour de Dieu, pourvu que je ne vous entende plus chuchoter. Dites à mes frères, que je considère la mort, maintenant que j'y vois clair, comme le

plus beau présent qu'ils puissent m'offrir ou que je puisse recevoir. Je tiens à couper court à ce dernier défaut qui me reste comme femme et à ne plus vous ennuyer de vains discours.

PREMIER BOURREAU. — Nous sommes prêts.

LA DUCHESSE. — Disposez de ma vie comme il vous plaira; mais quant à mon corps, abandonnez le au soin de mes femmes, n'est-ce pas ?

PREMIER BOURREAU. — Oui.

LA DUCHESSE. Serrez, serrez fort, car vos bras puissants vont faire descendre le ciel sur ma tête : arrêtez encore; les portes du ciel n'ont pas d'aussi hautes voûtes que les palais des princes. Ceux qui y pénètrent doivent y entrer à genoux. (*Elle s'agenouille*) Viens, mort violente, sers moi de mandragore pour me donner le sommeil ! — Allez dire à mes frères, quand on m'aura couchée dans la mort, qu'ils peuvent dès lors dîner en paix... (*Les bourreaux étranglent la Duchesse.*)

BOSOLA. — Où est sa suivante ? Allez la chercher; que d'autres étranglent les enfants. (*Les bourreaux ramènent Cariola et les enfants; ceux-ci sont étranglés sur le champ — A Cariola*) Regardez, voilà votre maîtresse endormie.

CARIOLA. — Ah ! vous expiez ce crime, damnés pour l'éternité ! Mon tour va suivre, ce sont vos ordres, n'est-ce pas ?

BOSOLA. — Oui et je suis heureux de vous voir si bien préparée ?

CARIOLA. — Vous vous trompez, monsieur; je ne suis pas prête, je ne veux pas mourir, je veux d'abord qu'on m'interroge et savoir quel crime j'ai pu commettre.

BOSOLA. — Allons, finissez-en avec elle. — Vous obéissiez à ses ordres, maintenant vous obéirez aux nôtres.

CARIOLA. — Je ne veux pas, je ne dois pas mourir. Je suis fiancée à un jeune gentilhomme.

PREMIER BOURREAU (*montrant le nœud*). Voici votre anneau nuptial.

CARIOLA. — Qu'on me laisse seulement parler au duc; je lui révélerai une trahison contre sa personne.

BOSOLA — Des attermoiemens ! — étranglez-la.

PREMIER BOURREAU. — Elle mord et griffe.

CARIOLA. — Si vous me tuez maintenant, je suis damnée : voilà deux ans que je ne me suis confessée.

BOSOLA (*aux bourreaux*). — Qu'attendez vous ?

CARIOLA. — Je suis enceinte.

BOSOLA. — Eh bien, votre honneur sera sauf. (*On l'étrangle*) — Transportez son corps dans la pièce voisine; laissez ici les autres cadavres. (*Les bourreaux emportent le corps de Cariola. Ferdinand entre.*)

FERDINAND. — Est-elle morte ?

BOSOLA. — Elle est comme vous vouliez qu'elle fût. Mais vous pouvez pleurer sur ceux-ci (*Il montre les enfants étranglés.*) Las ! en quoi étaient-ils coupables ?

FERDINAND. — On ne pleure pas la mort de jeunes loups.

BOSOLA. — Contemplez ceci.

FERDINAND. — Je regarde sans frémir.

BOSOLA. — Et vous n'avez pas une larme ? Les autres crimes parlent simplement, mais le meurtre crie. L'élément de l'eau humecte la terre, mais le sang s'évapore et monte et couvre les cieux d'une rosée sanglante.

FERDINAND. — Recouvrez son visage; mes yeux se troublent; elle mourût jeune...

BOSOLA. — Ce n'est pas ce que je pense; son infortune paraissait vieille de trop d'années.

FERDINAND. — Elle et moi nous étions jumeaux, et si je mourais à l'instant, j'aurais vécu autant qu'elle, à une minute près.

BOSOLA. — Il semble qu'elle soit née la première; vous avez d'une sanglante façon justifié cette vérité ancienne que les proches parents s'accordent plus mal entre eux que des êtres complètement étrangers.

FERDINAND. — Laisse moi revoir son visage. — Pourquoi n'as-tu pas eu pitié d'elle? Quel homme supérieurement honnête tu te serais montré, si tu l'avais transportée dans quelque sanctuaire! Ou si, téméraire pour une belle cause, tu t'étais dressé, ton épée brandie, entre son innocence et ma vengeance! Je t'ai commandé dans une minute d'égarement, d'aller tuer mon amie la plus chère, et tu l'as fait. Car, que j'examine seulement cette affaire de près : que me faisait à moi la médiocrité de ce mariage? J'avoue seulement que je nourrissais l'espoir, si elle était restée veuve, d'acquérir à sa mort des trésors infinis; et la grande cause de tout? son mariage qui fit couler un flot de fiel à travers mon cœur. Quant à toi, comme on remarque qu'aux tragédies, le peuple maudit souvent un bon acteur qui joue le rôle du traître, je te hais, moi, pour le rôle que tu as joué et dis que pour me faire plaisir, tu as fait bien grand mal.

BOSOLA. — Laissez moi raviver vos souvenirs, car je m'aperçois que vous tombez dans l'ingratitude. Je réclame la récompense qui m'est dûe pour mes services.

FERDINAND. — Je vais te dire ce que je veux t'octroyer.

BOSOLA. — Dites.

FERDINAND. — Mon pardon pour ce crime.

BOSOLA. — Ah!

FERDINAND. — Oui, et c'est la plus belle largesse que je puisse trouver à t'accorder. Par quel aveu as-tu exécuté cette sanglante sentence?

BOSOLA. — Mais, par le vôtre.

FERDINAND. — Le mien? mais étais-je son juge? Est-ce

avec les formes et les cérémonies de la loi qu'elle fût condamnée à ne plus être ? est-ce qu'un jury au complet a rendu le verdict de condamnation devant la cour ? où trouveras-tu ce jugement enregistré, si ce n'est en enfer ? Vois, comme un fou sanguinaire tu as forfait ta vie, aussi tu dois mourir.

BOSOLA. — Les rôles de la justice sont renversés quand un voleur en prend un autre. Qui osera révéler ceci ?

FERDINAND. — Oh ! je vais te le dire : le loup découvrira sa tombe et la creusera, non pour dévorer son cadavre, mais pour rendre manifeste ce meurtre abominable. (1)

BOSOLA. — C'est vous, non moi, qui devrez trembler alors.

FERDINAND. — Va-t'en !

BOSOLA. — Je veux d'abord recevoir ma pension.

FERDINAND. — Tu es un monstre.

BOSOLA. — En effet, puisque c'est votre ingratitude qui me juge !

FERDINAND. — O horreur, faut-il que la crainte de Celui qui enchaîne les démons ne puisse prescrire à l'homme la soumission ! tu ne me verras plus !

BOSOLA. — Eh bien je te dis adieu ! Votre frère et vous, vous êtes de fameux héros : vous avez un double cœur creux comme des tombes, ils sont pourris et pourrissent les autres, et vos vengeances comme des boulets ramés vont toujours de pair. Vous pouvez bien être frères, car la trahison, comme la peste, se communique par le sang. Je reste là comme un homme qui fût longtemps absorbé par un exquis rêve d'or ; je suis furieux contre moi-même, maintenant que je m'éveille.

FERDINAND. — Sauve-toi dans quelque coin inconnu de la terre, pour que je ne te revoie plus jamais.

BOSOLA. — Que je sache du moins pourquoi vous me dis-

(1) Superstition commune à cette époque.

grâciez ainsi. Messire, j'ai obéi à vos ordres tyranniques et tous mes efforts furent de vous contenter plus que le monde entier; et encore que j'eusse du dégoût pour le mal, je vous aimais, vous qui me le conseilliez; et je cherchais plutôt à me montrer loyal serviteur qu'honnête homme.

FERDINAND. — Je vais chasser le blaireau à la lueur des hiboux; c'est une œuvre de ténèbres. (*Il sort.*)

BOSOLA. — Il est tout égaré. Tombez, honneurs d'emprunt! Tant que nous usons nos talents en vaines ambitions, nous semblons suer dans la glace ou geler dans le feu. Ah! si c'était à refaire, qu'est-ce que je ferais? Je ne changerais point la paix de ma conscience pour tous les trésors de l'univers — (*regardant le corps de la duchesse*) Elle remue, il reste de la vie; oh! reviens belle âme, du fond des ténèbres, et tire mon âme de l'enfer où je suis; — elle est tiède, elle respire — Sur tes pâles lèvres, je vais fondre mon cœur pour leur rendre des couleurs — quelqu'un ici! quelque cordial! — Las! je n'ose appeler. La pitié détruirait la pitié. Son œil s'ouvre et le ciel en sa prunelle semble s'ouvrir, ce ciel tout à l'heure fermé, pour m'accueillir dans sa miséricorde.

LA DUCHESSE (*faiblement*). — Antonio! (1).

BOSOLA. — Oui, madame, il est vivant; les cadavres que vous avez vus n'étaient que vaines images; vos frères se sont réconciliés avec lui; le Pape a travaillé à cette réconciliation.

LA DUCHESSE. — Merci du ciel. (*Elle meurt.*)

BOSOLA. — Oh! elle est retombée; les fibres de son cœur se sont rompues. O innocence sacrée qui sommeille suavement sur un duvet de colombes, tandis qu'une conscience criminelle

(1) Webster commet la même erreur médicale que Shakespeare dans *Othello*. Desdémone étranglée soupire encore quelques mots comme la duchesse. Même effet dramatique.

est un sombre registre où sont inscrites toutes nos œuvres, bonnes ou mauvaises , perspective qui au fond nous montre l'enfer ! Faut-il que nous ne puissions faire le bien quand l'intention nous y pousse ! Voilà une douleur d'homme ; ces larmes, j'en suis sûr, n'étaient point dans le lait maternel ; ma misère actuelle a sombré au-dessous du niveau de la crainte ; où étaient ces fontaines de repentir, pendant que la pauvre victime était encore vivante ? Ah ! elles étaient gelées alors ! Voici un spectacle aussi redoutable pour mon âme que n'est l'épée pour un misérable qui a tué son père. Allons, je vais t'emporter d'ici ; j'exécuterai ta volonté dernière, qui est de remettre ton corps entre les mains bénies de quelques saintes femmes ; cela, le cruel tyran ne le refusera pas. Puis j'irai en toute hâte à Milan, où je veux exécuter d'un coup rapide, quelque chose digne d'un désespéré !

ACTE V

PREMIER TABLEAU

Une place publique à Milan.

ANTONIO, DELIO.

ANTONIO. — Que pensez-vous de l'espoir que j'ai de me réconcilier avec les frères d'Aragon ?

DELIO. — J'ai des doutes; car bien qu'ils vous aient adressé leur lettre de sauf-conduit pour Milan, il semble que ce ne soit que filets pour vous prendre au piège. Le marquis de Pescara, de qui vous teniez certaine terre en fief, a été forcé, contre sa noble nature, de saisir ces terres; et quelques uns de ses vassaux sont en train d'en solliciter l'investiture. Je ne puis croire que ces gens-là songent à protéger votre vie, eux qui vous privent de vos moyens de vivre.

ANTONIO. — Vous êtes toujours un incrédule; vous ne croyez jamais aux chances de salut que je puis imaginer.

DELIO. — Voici venir le marquis; je vais lui adresser ma requête pour obtenir une partie de vos biens; nous verrons de quel côté ils s'envolent.

ANTONIO. — Oui, je vous en prie. (*Pescara entre.*)

DELIO. — Seigneur, j'ai une requête à vous faire.

PESCARA. — A moi ?

DELIO. — C'est chose facile : il s'agit de la citadelle de St-Benoît et de quelques dépendances qui naguère apparte-

naient à Antonio Bologna; de grâce veuillez me les octroyer.

PESCARA. — Vous êtes mon ami; mais voici une demande qu'il ne vous sied pas de faire, ni à moi d'accorder.

DELIO. — Vraiment, monseigneur ?

PESCARA. — Je vous en fournirai d'abondantes raisons bientôt en particulier. Mais voici la maîtresse du cardinal. (*Julia entre.*)

JULIA. — Monseigneur, je me présente avec une humble requête et je serais une quémandeuse mal venue, si je n'avais sur moi la lettre d'un grand personnage, le cardinal, pour l'appuyer auprès de vous. (*Elle tend une lettre.*)

PESCARA. — Il demande instamment pour vous la citadelle de St-Benoît qui appartenait à Bologna, depuis banni.

JULIA. — C'est cela.

PESCARA. — Il n'est pas d'ami à qui j'eusse pu songer à plaire plus volontiers. Elle est à vous.

JULIA. — Seigneur, je vous en remercie; il saura combien je vous sais d'obligation et pour le don et pour votre promptitude à donner, qui le rend d'autant plus précieux. (*Elle sort.*)

ANTONIO (*à l'écart*). — Comme ils s'enrichissent de ma ruine !

DELIO. — Messire, je vous dois peu de reconnaissance.

PESCARA. — Et pourquoi ?

DELIO. — Pour m'avoir refusé cette faveur et l'avoir accordée à une pareille créature.

PESCARA. — Savez-vous bien ce que c'était : c'était la terre d'Antonio, non point confisquée par un jugement légal mais arrachée le poing sur la gorge à l'instante prière du cardinal: il ne convenait point que j'accordasse à un ami ce bien indignement volé, c'est une faveur qui ne revient qu'à une catin, car c'est une iniquité. Dois-je épandre le sang pur des innocents pour que les gens de ma suite que j'appelle mes amis

me regardent avec un front plus rouge ? Je suis heureux que ce bien, enlevé par dol à son possesseur, retourne au vil emploi de payer les débauches de cet homme. Apprends, bon Delio, à me demander de nobles faveurs et tu trouveras en moi un noble donateur.

DELIO. — Vous me donnez un juste conseil.

ANTONIO (*à part*). — Vraiment, voilà un homme qui déconterait le plus effronté quémendeur.

PESCARA. — Le prince Ferdinand vient d'arriver à Milan malade, paraît-il, d'une apoplexie, d'autres disent d'un accès de folie furieuse. Je vais lui rendre visite. (*Il sort.*)

ANTONIO. — C'est un noble vieillard.

DELIO. — Que comptez-vous faire, Antonio ?

ANTONIO. — Cette nuit, j'entends jouer mon sort qui n'est guère qu'une pauvre vie languissante, et l'exposer à la pire malice du Cardinal ; je me suis procuré une entrée privée dans sa chambre et j'ai dessein de le visiter vers la minuit, comme naguère son frère pénétra chez notre noble maîtresse. Il se peut que l'appréhension d'un danger subit, — car je me présenterai sous ma propre forme — puis, que la vue de mon expression dévouée et affectueuse, enlèvent le venin de son âme et opèrent une amicale réconciliation. Si cette démarche échoue, je pourrai du moins me délivrer de cette condition pleine d'ignominie. Il vaut mieux tomber d'un coup que de déchoir éternellement.

DELIO. — Je vous assisterai dans tout danger, et quoi qu'il arrive, mon sort est lié au vôtre.

ANTONIO. — Vous êtes toujours le plus aimé et le meilleur des amis. (*Ils sortent.*)

SECOND TABLEAU

Une galerie dans le palais du Cardinal à Milan.

PESCARA et un Docteur.

PESCARA. — Puis-je maintenant, docteur, visiter le malade ?

LE DOCTEUR. — Si votre Seigneurie le désire ; mais il va prendre l'air dans un instant, sous cette galerie, suivant ma prescription.

PESCARA. — Je vous prie de me dire quel est son mal ?

LE DOCTEUR. — Une maladie fort pernicieuse, monseigneur, qu'on nomme lycanthropie.

PESCARA. — Qu'est-ce ? j'aurais besoin d'un dictionnaire pour me l'expliquer.

LE DOCTEUR. — Je vais vous le dire. Chez ceux qui sont possédés de ce mal, coule une telle humeur noire qu'ils s'imaginent être transformés en loups ; ils se faufilent dans les cimetières au silence de la nuit et déterrent les morts ; c'est ainsi qu'avant-hier, on a rencontré le duc vers minuit dans une venelle derrière l'église Saint-Marc, avec une jambe d'homme sur son épaule et il poussait des hurlements effroyables ; il prétendait être un loup, avec cette seule différence que la peau du loup est couverte de poils extérieurement et que la sienne l'est à l'intérieur ; il commanda aux gens de tirer leur épée, de l'écorcher pour vérifier le fait ; on me manda sur-le-champ et après lui avoir administré mes soins, j'ai trouvé sa Grâce heureusement remise.

PESCARA. — Je m'en réjouis.

LE DOCTEUR. — Je ne suis pourtant pas sans craindre une rechute. Si cette attaque lui revient, j'en arriverai à user d'un

moyen plus énergique que Paracelse n'a jamais rêvé ; si l'on me le permet, en le rouant de coups je délogerai la folie de son corps. Tenez-vous à l'écart. Le voici.

(Ferdinand, le Cardinal, Malatesta, et Bosola entrent)

FERDINAND. — Laissez-moi.

MALATESTA. — Pourquoi votre Seigneurie se complait-elle dans sa solitude ?

FERDINAND. — Les aigles d'ordinaire volent solitaires ; ce sont les corbeaux, les choucas et les étourneaux qui volent en troupes. Regardez, qu'est-ce donc qui me suit ?

MALATESTA. — Rien, monseigneur.

FERDINAND. — Mais si.

MALATESTA. — C'est votre ombre.

FERDINAND. — Arrête-la ; qu'elle ne me hante plus.

MALATESTA. — C'est impossible, si vous marchez et que le soleil brille.

FERDINAND. — Je veux l'étrangler. *(Il se jette à terre sur son ombre.)*

MALATESTA. — Oh ! monseigneur, vous vous mettez en colère contre rien du tout.

FERDINAND. — Vous êtes un sot ; comment pourrais-je attraper mon ombre, sinon en tombant dessus ? Quand j'irai en enfer, je veux m'y rendre avec des présents pour corrompre les diables ; car, voyez-vous, les bons cadeaux font qu'on ouvre les portes même aux plus grands pécheurs.

PESCARA. — Relevez-vous, mon bon seigneur.

FERDINAND. — Je suis en train d'étudier l'art de la patience.

PESCARA. — C'est une noble vertu.

FERDINAND. — Je conduirai six escargots devant moi d'ici à Moscou, sans me servir d'aiguillon ni de fouet, mais en leur laissant prendre tout leur temps. Que l'homme le plus patient

du monde rivalise avec moi, et je resterai en arrière, rampant comme un voleur de moutons.

LE CARDINAL. — Forcez-le donc à se lever ! (*On le relève.*)

FERDINAND. — Usez-en bien avec moi, je vous y engage. Ce que j'ai fait, je l'ai fait ; je ne confesserai rien.

LE DOCTEUR. — Laissez-moi maintenant m'approcher de lui. — Etes-vous fou, monseigneur ? Avez-vous perdu votre souveraine raison ?

FERDINAND. — Quel est cet homme ?

PESCARA. — C'est votre médecin.

FERDINAND. — Qu'on me scie sa barbe et ses sourcils pour lui apprendre à être plus courtois.

LE DOCTEUR. — Il me faut user avec lui de moyens désespérés et fous, il n'y en a pas d'autres. — J'ai apporté à votre Grâce une peau de salamandre pour vous empêcher d'être brûlé du soleil.

FERDINAND. — J'ai les yeux qui me font cruellement souffrir.

LE DOCTEUR. — Le blanc d'un œuf de basilic est un remède rapide.

FERDINAND. — Que ce soit un œuf frais, vous entendez. — Cachez-moi au regard de cet homme ; les médecins sont comme les rois ; ils ne souffrent pas de contradiction.

LE DOCTEUR. — Maintenant il commence à avoir peur de moi ; laissez-moi seul avec lui.

LE CARDINAL. — Eh quoi ! vous enlevez votre robe.

LE DOCTEUR. — Qu'on m'apporte quarante urinaux remplis d'eau de rose : lui et moi, nous allons nous en bombarder mutuellement — Maintenant il commence à me craindre — Laissez-le aller, laissez-le à mes risques et périls. Je vois à ses yeux que je lui cause de l'appréhension ; je vais l'appivoiser comme un loir.

FERDINAND. — Et vous, monsieur, savez-vous aussi bondir !

— Je vais le piétiner jusqu'à en faire un coulis, l'écorcher vif, pour recouvrir de sa peau l'un des squelettes que ce coquin a exposés au froid au collège des chirurgiens-barbiers. — Hors d'ici ; vous ressemblez les uns et les autres aux bêtes qu'on sacrifie ; on ne trouve en vous que la langue et le ventre, la flatterie et la paillardise. (*Il sort.*)

PESCARA. — Docteur, il n'a pas tout à fait aussi peur de vous que vous le dites.

LE DOCTEUR. — C'est vrai ; je me suis avancé un peu trop.

BOSOLA. — Pitié de moi ! Quel jugement, quelle fatalité accablent ce Ferdinand !

PESCARA (*au Cardinal*). — Votre Grâce sait-elle quel accident a amené le prince à cette étrange démente ?

LE CARDINAL (*à part*). — Il faut que je déguise la vérité — (*haut.*) Voilà comment on dit que la chose est venue. — Vous avez entendu conter que depuis mainte année, nul ne meurt dans notre famille, sans qu'on voie se dresser le fantôme d'une vieille femme qui fut, à ce que rapporte une tradition, assassinée par ses neveux, à cause de ses richesses. C'est ce fantôme-là qui, une nuit où le prince s'attardait à veiller sur ses livres, surgit devant lui ; et lorsque, à ses appels au secours, les gentilshommes de sa chambre accoururent, ils trouvèrent le prince couvert d'une sueur froide, le visage et la voix tout altérés. Depuis cette apparition, son état a été empirant, et je crains fort qu'il ne puisse vivre.

BOSOLA. — Seigneur, je voudrais vous parler.

PESCARA. — Nous allons prendre congé de votre Grâce, en souhaitant au prince malade, notre noble seigneur, pleine santé de corps et d'esprit.

LE CARDINAL. — Vous êtes les bienvenus. (*Pescara, Malatesta et le docteur se retirent.*) — (*à Bosola.*) Ah ! vous voilà ? c'est bien. (*à part.*) Il ne faut pas que ce coquin devine seulement

que je suis renseigné sur la mort de notre duchesse ; encore que je l'ai conseillée, toute décision et tout ordre ont paru émaner de Ferdinand seul. (*haut.*) Eh bien, monsieur, comment va notre sœur ? Je ne puis m'empêcher de croire que le chagrin lui donne l'air d'un vêtement fané et déteint et je lui veux faire goûter quelque réconfort. — Pourquoi cet air hagard ? Oh ! ce qui vient d'arriver à votre maître ici, le prince Ferdinand, vous abat ; mais reprenez bon courage ; si vous voulez faire seulement une chose que je vous réclame, quand bien même la froide pierre du tombeau recouvrirait ses os, je ferai de vous ce que vous rêvez d'être.

BOSOLA. — Je ferai n'importe quoi ; dites-le moi dans un souffle et j'y volerai. Ceux qui réfléchissent trop longtemps ne vont pas loin, car à méditer trop sur la fin on ne commence jamais.

(*Julia, entre.*)

JULIA. — Seigneur, voulez-vous venir souper ?

LE CARDINAL. — Je suis occupé, laissez-moi.

JULIA (*à part*). — Quelle aimable tournure il a, ce garçon...

(*Elle sort.*)

LE CARDINAL. — Voici : Antonio est caché ici à Milan : informe-toi. découvre-le et tue-le. Tant qu'il vivra, notre sœur ne saurait se marier et j'ai songé à un parti admirable pour elle. Fais ceci, et formule ton ambition.

BOSOLA. — Par quel moyen pourrais-je le découvrir ?

LE CARDINAL. — Il y a ici, dans le camp, un gentilhomme du nom de Delio qui est connu depuis longtemps pour son fidèle ami. Suis des yeux ce garçon-là, accompagne-le à la messe ; il se peut qu'Antonio, encore qu'il ne considère la religion que comme une formule scholastique, pour suivre la mode et le monde, accompagne Delio à l'église ; ou bien recherche le confesseur de Delio et vois si l'on peut tirer de lui en l'achetant

quelque révélation. Il y a mille façons pour un homme de se mettre sur sa piste : connaître, par exemple, les gens qui fréquentent chez les juifs pour en tirer de grosses sommes, car bien sûr il est dans le besoin ; ou bien aller chez les peintres et apprendre qui a récemment acquis le portrait de la duchesse. L'un de ces moyens réussira peut-être bien.

BOSOLA. — C'est bon, je n'aurai pas froid en courant à sa recherche ; je voudrais voir cet être misérable, cet Antonio, avant toute chose visible au monde.

LE CARDINAL. — Agis et réussis. (*Il sort.*)

BOSOLA. — Cet homme a des yeux qui feraient naître des serpents. Il est le meurtre personnifié ; et pourtant il ne paraît pas avoir connaissance de la mort de la duchesse. Oh ! c'est une ruse ! il me faut suivre son exemple ; il n'est point de piste plus sûre que celle d'un vieux renard.

(*Julia, rentre.*)

JULIA. — J'ai plaisir à vous rencontrer, monsieur.

BOSOLA. — Vraiment ?

JULIA. — Les portes, je le vois, sont bien closes : eh bien, je vais vous faire avouer votre trahison.

BOSOLA. — Une trahison ?

JULIA. — Oui, révélez-moi donc laquelle de mes femmes vous avez achetée pour verser dans ma boisson de la poudre d'amour.

BOSOLA. — De la poudre d'amour !

JULIA. — Oui, alors que j'étais à Amalfi ; autrement, comment aurais-je pu tomber amoureuse de ce visage-là ? J'ai déjà trop souffert à cause de toi et le seul remède qui puisse me guérir est de tuer mon long désir.

BOSOLA. — Certes, votre pistolet ne contient guère que des parfums et des pâtes pour parfumer les baisers. Exquise dame, vous avez de jolies façons de manifester vos désirs, Allons,

allons, je vais vous désarmer en vous embrassant (1) ainsi. Et pourtant, voilà qui est fort étrange...

JULIA. — Juge mieux de ta personne et juge par mes yeux et tu trouveras que mon amour n'est pas si grand miracle. Vous m'allez dire que je suis bien légère : mais cette pudeur sévère chez les femmes, n'est qu'un démon familier qui les importune et les hante.

BOSOLA. — Connaissez-moi tel que je suis : un soldat tout fruste.

JULIA. — Tant mieux ; en vérité, il manque de la flamme là où il n'y a point de rudesse d'où jaillissent de vives étincelles.

BOSOLA. — Il me manque aussi de la politesse.

JULIA. — Eh quoi, l'ignorance de la courtoisie ne saurait vous porter à mal faire, si vous avez à cœur de faire bien.

BOSOLA. — Vous êtes très belle.

JULIA. — Ah ! n'allez pas vous en prendre à ma beauté ou bien je plaiderai non-coupable.

BOSOLA. — Vos yeux éclatants portent en eux cent flèches plus perçantes que les rayons du soleil.

JULIA. — Vous allez me gâter avec vos louanges, vous forcer à vous mettre en peine pour me faire la cour, alors que c'est moi qui vous courtise.

BOSOLA (*à part*). — J'ai mon affaire, je vais agir sur cette créature. (*haut.*) Laissons grandir entre nous une familiarité amoureuse. Si le grand cardinal nous surprenait ainsi, ne me jugerait-il pas comme un traître ?

JULIA. — Non, il me jugerait peut-être légère, et ne ferait pas le moins du monde peser la faute sur vous ; car si j'aperçois un

(1) Il joue sur les verbes *disarm* et *arm* ; *to arm* veut dire armer, mais est pris ici dans le sens de prendre dans ses bras.

diamant et que je le vole, le coupable n'est point la pierre précieuse, mais moi-même la voleuse qui le soustrais. Je brusque les choses avec vous ; nous qui sommes des reines de plaisir, nous avons accoutumé de couper court à ces désirs hésitants, ces passions inquiètes et nous unissons sans délai aux charmants prétextes les plaisirs délicieux. Si vous aviez passé dans la rue sous la fenêtre de ma chambre, oui, même ainsi, je vous aurais amoureusement courtié.

BOSOLA. — Oh ! vous êtes une dame exquise !

JULIA. — Dites-moi de faire quoi que ce soit, sur-le-champ, afin que je vous prouve mon amour.

BOSOLA. — Soit, si vous m'aimez, donnez moi cette preuve. Le Cardinal est devenu d'une étonnante mélancolie ; réclamez de lui qu'il vous en dise la cause et ne le laissez point éluder vos questions par de faux prétextes ; découvrez le fond de tout ceci.

JULIA. — Pourquoi désirez-vous tant le savoir ?

BOSOLA. — J'ai compté sur lui pour vivre, et il me revient qu'il est tombé en disgrâce auprès de l'Empereur ; si c'est vrai, pareil aux souris qui déguerpissent des maisons qui croulent, moi je m'en irai et me placerai sous la protection d'un autre.

JULIA. — Vous n'aurez pas besoin de suivre les guerres ; c'est moi qui veux pourvoir à votre vie.

BOSOLA. — Et je serai votre fidèle serviteur ; mais je ne saurais abandonner une vocation.

JULIA. — Vous ne quitteriez point un général ingrat pour l'amour d'une tendre dame ? Vous êtes comme ceux qui ne peuvent point dormir sur des lits de plume, et à qui il faut un bloc de pierre en guise d'oreiller.

BOSOLA. — Ferez-vous ce que je vous ai demandé ?

JULIA. — Avec toute mon adresse.

BOSOLA. — Demain j'espère avoir ce renseignement.

JULIA. — Demain ! passez dans mon cabinet, vous l'aurez tout à l'instant. Ne me faites point languir plus que je ne vous fais languir. Je suis comme une condamnée à qui l'on a promis sa grâce, mais qui la voudrait voir scellée. Va, rentre ici. Tu me verras entortiller son cœur de mes paroles comme d'un écheveau de soie.

(*Bosola sort, Le Cardinal rentre.*)

LE CARDINAL. — Où êtes-vous ?

(*Des serviteurs entrent.*)

LES SERVITEURS. — Nous voici.

LE CARDINAL. — Que nul ne s'entretienne avec le prince Ferdinand à mon insu, il y va de votre vie. (*à part.*) Dans sa démençe il pourrait révéler l'assassinat. (*Les serviteurs se retirent.*) — (*Désignant Julia.*) Voilà le mal qui lentement me ronge : je suis fatigué d'elle et par n'importe quel moyen je voudrais m'en délivrer.

JULIA. — Eh bien, monseigneur, de quoi donc souffrez-vous ?

LE CARDINAL. — De rien.

JULIA. — Oh ! vous êtes bien changé ; allons, je veux être dans vos secrets et soulager votre cœur de ce plomb qui l'accable. Qu'y a-t-il donc ?

LE CARDINAL. — Je ne puis vous le dire.

JULIA. — Seriez-vous à ce point amoureux de votre chagrin que vous ne puissiez vous en séparer ? Ou croyez-vous que je ne puisse aimer votre Grâce dans la tristesse autant que dans la joie ? Ou bien soupçonnez-vous que moi qui depuis maint hiver ai gardé le secret de votre cœur je ne puisse garder celui de vos paroles ?

LE CARDINAL. — Que ton désir soit satisfait ! Le seul moyen de te rendre fidèle dépositaire de mes secrets est de ne t'en point confier.

JULIA. — Dites cela à votre écho ou bien aux flatteurs qui

pareils aux échos répètent ce qu'ils entendent, très infidèlement d'ailleurs, mais non pas à moi ; si vous êtes fidèle envers vous-même, je veux le savoir.

LE CARDINAL. — Tu veux donc me mettre à la question ?

JULIA. — Non, la saine raison vous arrachera ce secret ; car, c'est également une erreur de confier ses secrets à tout le monde et de ne les confier à personne.

LE CARDINAL. — Dans le premier cas, c'est folie.

JULIA. — Dans le second, sombre tyrannie.

LE CARDINAL. — Fort bien ; eh bien, imagine que j'ai commis quelque action secrète et que je désire que le monde n'en sache jamais rien.

JULIA. — Mais ne puis-je, moi, la connaître ? Vous avez caché à cause de moi un grand péché comme l'adultère. — Seigneur, jamais pareille occasion ne s'offrit jusqu'à ce jour pour éprouver ma fidélité ; seigneur, je vous en supplie...

LE CARDINAL. — Vous vous en repentirez.

JULIA. — Jamais.

LE CARDINAL. — Ceci précipitera ta perte ; je ne te le dirai pas. Réfléchis bien et songe comme il est dangereux de recevoir le secret des princes ; ceux qui les ont reçus doivent avoir leur poitrine cerclée d'acier pour ne point les laisser échapper. Que cela te suffise, je t'en conjure. Considère ta propre faiblesse ; il est plus aisé de nouer des nœuds que de les dénouer ; c'est un secret qui pareil à un poison très lent, pourrait se répandre silencieux dans tes veines et te tuer dans sept ans d'ici.

JULIA. — Vous badinez en ce moment avec moi.

LE CARDINAL. — Je ne joue plus ; tu vas le connaître. Par mes instructions, la grande-duchesse d'Amalfi et deux de ses petits enfants, il y a quatre jours, furent étranglés.

JULIA. — Oh ! ciel, qu'avez-vous fait ?

LE CARDINAL. — Eh bien ? que ressentez-vous ? Croyez-vous

que votre poitrine soit une tombe assez ténébreuse pour un pareil secret ?

JULIA. — Vous vous êtes perdu, monseigneur !

LE CARDINAL. — Pourquoi ?

JULIA. — Il ne dépend plus de moi qu'il demeure caché.

LE CARDINAL. — Non ? — Je vais vous lier par le serment sur ce livre.

JULIA. — Je jure fort dévotement.

LE CARDINAL. — Baisez ce livre saint. (*Julia le baise.*) Maintenant, vous ne révélez plus rien. Ta curiosité t'a perdue. Tu es empoisonnée par ce livre. Comme je savais bien que tu ne pourrais garder mon secret, je t'y ai contrainte par la mort !

(*Bosola, rentre.*)

BOSOLA. — Arrêtez, par pitié !

LE CARDINAL. — Ah ! c'est toi. Bosola.

JULIA. — Je vous pardonne ce châtiment équitable, car j'avais déjà trahi votre secret, à cet homme ; il l'a surpris et c'est pourquoi je vous ai dit qu'il n'était point en mon pouvoir de le cacher.

BOSOLA. — O insensée ! ne pouvais-tu l'empoisonner, lui...

JULIA. — C'est pure faiblesse de réfléchir après coup sur ce qu'on eût pu faire. Je m'en vais... je ne sais où... (*Elle meurt.*)

LE CARDINAL. — Pourquoi es-tu venu ici ?

BOSOLA. — Afin de trouver un grand seigneur comme vous qui n'ait point perdu la raison comme le prince Ferdinand, et qui puisse avoir souvenance de mes services.

LE CARDINAL. — Je te ferai hacher en morceaux.

BOSOLA. — Ne vous promettez point ainsi une vie dont il ne vous appartient pas de disposer.

LE CARDINAL. — Qui t'a posté ici ?

BOSOLA. — Une convoitise, un caprice de cette femme.

LE CARDINAL. — Fort bien. Tu sais maintenant que je suis ton complice dans ce meurtre.

BOSOLA. — Et pourquoi vouliez-vous recouvrir à mes yeux d'un revêtement coloré de marbre vos projets corrompus ? A moins que vous n'imitiez ceux qui après avoir tramé et exécuté de grandes trahisons, vont se cacher dans les tombeaux des victimes de leur drame.

LE CARDINAL. — Assez ; une fortune t'attend...

BOSOLA. — Faut-il que je perde mon temps à implorer la Fortune ? c'est un pèlerinage de dupe.

LE CARDINAL. — J'ai des honneurs immenses en réserve pour toi.

BOSOLA. — Il est mainte route qui mène à des semblants d'honneur et certaines de ces routes sont bien embourbées.

LE CARDINAL. — Jette au diable ta mélancolique humeur. Le feu brûle bien ; quel besoin avons-nous de remuer ce feu pour en faire sortir plus grande fumée ? Tu veux bien tuer Antonio ?

BOSOLA. — Oui.

LE CARDINAL. — Enlève ce cadavre.

BOSOLA. — Je vais bientôt, je crois, devenir la fosse commune des cimetières.

LE CARDINAL. — Je te donnerai une douzaine de gens pour s'adjoindre à toi et t'aider dans ce meurtre.

BOSOLA. — Je n'en ai nul besoin. Les médecins qui appliquent des sangsues à quelque tumeur, leur tranchent la queue d'ordinaire, pour que le sang puisse mieux courir dans leur corps ; moi, qu'on ne me donne pas d'escorte quand je vais verser le sang, de peur que j'en aie une plus longue encore, quand j'irai à la potence.

LE CARDINAL. — Viens me trouver après minuit, pour aider à transporter le corps jusqu'au logis de cette femme ; je don-

nerai à croire qu'elle est morte de la peste : cela suscitera moins d'enquêtes sur la cause de sa mort.

BOSOLA. — Où se trouve donc Castruccio, son mari ?

LE CARDINAL. — Parti à cheval pour Naples afin de prendre possession de la citadelle d'Antonio.

BOSOLA. — Croyez-moi, vous avez joué là un tour heureux.

LE CARDINAL. — Ne manque point de venir ; voici la grosse clef qui ouvre notre appartement ; et par là tu peux sentir quelle confiance je mets en toi.

BOSOLA. — Vous me trouverez prêt. (*Le Cardinal sort.*) — Oh ! pauvre Antonio, encore que rien dans ton état ne te soit plus nécessaire que la pitié, je ne vois rien pourtant qui soit plus dangereux. Il faut que je voie où je pose le pied : sur le verglas de ces pavés glissants il faut être ferré à glace ou bien l'on pourrait se rompre le col. J'en ai ici un exemple sous les yeux. Comme cet homme dresse haut la tête au milieu du sang, comme il semble au-dessus de la peur ! C'est bien : cette assurance dans le crime, d'aucuns l'appellent le faubourg de l'enfer ; il n'y a qu'un grand mur qui nous en sépare. — Eh bien, bon Antonio, je vais te découvrir et tout mon soin sera de te garder en sûreté loin des crocs de ces monstres qui ont déjà trempé dans le sang des tiens. Il se peut que je m'unisse à toi pour la plus juste des vengeances ; le bras le plus faible est assez fort quand il frappe avec le glaive de la justice. Il me semble toujours que la duchesse me hante comme une ombre ; là, là ! — Ce n'est qu'un accès de mélancolie. O repentir ! Puissé-je goûter largement à ta coupe, toi qui n'abaisses les hommes que pour les relever ! (*Il sort.*)

TROISIEME TABLEAU

Un bastion à Milan.

ANTONIO ET DELIO

DELIO. — Là-bas, c'est la fenêtre du Cardinal, le bastion fut élevé sur les ruines d'une antique abbaye; de l'autre côté de la rivière se trouve un mur, qui fait partie d'un cloître et qui, à mon avis, donne le plus bel écho qu'on ait jamais ouï, si sourd et si funèbre et répétant si nettement tous les mots, que maintes gens croient que c'est un esprit qui répond.

ANTONIO. — J'aime ces ruines antiques. Nous ne les foulons jamais sans poser le pied sur quelque vénérable morceau d'histoire ; et il est incontestable qu'ici dans cette cour intérieure, aujourd'hui découverte aux injures des intempéries, dorment des gens sous terre qui avaient assez aimé l'Eglise, l'avaient assez généreusement dotée pour espérer d'elle qu'elle abriterait leurs os jusqu'au jugement dernier ; mais toute chose a sa fin. Les églises et les cités qui ont mêmes maladies que les hommes doivent avoir même mort que nous...

L'ECHO. — « Même mort que nous... »

DELIO. — Tenez, l'écho a saisi vos paroles.

ANTONIO. — Il m'a paru gémir et avoir un accent lugubre...

L'ECHO. — Un accent lugubre...

DELIO. — Je vous l'avais dit, c'est un admirable écho ; vous pouvez lui prêter la voix d'un chasseur, d'un fauconnier, d'un musicien ou d'un être de douleur.

L'ECHO. — ...d'un être de douleur...

ANTONIO. — Oui, assurément, c'est cette voix qui lui convient le mieux.

L'ECHO. — ...qui lui convient le mieux...

ANTONIO. — Elle ressemble à la voix de ma femme...

L'ECHO. — Ah ! la voix de ma femme...

DELIO. — Venez, éloignons-nous d'ici. Je n'aimerais pas vous voir aller cette nuit chez le cardinal. N'y allez point.

L'ECHO. — N'y allez point...

DELIO. — La sagesse ne calme pas la douleur qui ravage, aussi bien que le temps ; attendons pour cela ; songe à ta sécurité.

L'ECHO. — ...Songe à ta sécurité.

ANTONIO. — La nécessité m'y pousse de force ; si vous fouillez les souterrains de votre existence, vous comprendrez qu'il est impossible de fuir votre destinée.

L'ECHO. — Oh ! Fuir votre destinée...

DELIO. — Ecoute ! Ces pierres mortes semblent avoir pitié de toi et te donner un conseil salutaire.

ANTONIO. — Echo, je ne saurais causer avec toi, car tu es un être mort.

L'ECHO. — Tu es un être mort...

ANTONIO. — Ma Duchesse est endormie à cette heure, et ses petits enfants aussi, dans la douceur du sommeil... O Seigneur, ne dois-je jamais plus la revoir ?

L'ECHO. — Jamais plus la revoir...

ANTONIO. — Je ne retiens de tous ces échos que cette réponse, et tout soudain, dans un éclat de lumière, m'est apparu un visage enveloppé de douleur....

DELIO. — Pures imaginations.

ANTONIO. — Viens, je veux sortir de cette fièvre, car vivre ainsi en vérité, n'est pas vivre... C'est une vaine illusion, un

semblant de vie ; je ne veux plus désormais me sauver à demi ; ou tout perdre ou tout gagner.

DELIO. — Que votre vertu vous sauve ! Je vais chercher votre fils aîné et vous assister ; il se peut que la vue de son propre sang répandu sous une forme si tendre, si charmante, fasse naître en cet homme d'autant plus de compassion. En attendant, courage et bonne chance. Bien que dans nos misères, la Fortune ait une large part, elle n'en a aucune pourtant dans notre courage à les supporter : le mépris de la souffrance, voilà ce que nous pouvons appeler vraiment nôtre. (*Ils sortent.*)

QUATRIEME TABLEAU

Une salle dans le palais du Cardinal.

LE CARDINAL, PESCARA, MALATESTA, RODERIGO
ET GRISOLAN

LE CARDINAL. — Vous ne veillerez pas cette nuit au chevet du prince malade. Sa Grâce est en bonne voie de guérison.

MALATESTA. — Mon bon seigneur, permettez-nous...

LE CARDINAL. — Pas le moins du monde. Le bruit, les objets divers qui défilent devant ses yeux ne font que lui troubler l'esprit davantage. Je vous en prie, allez dormir, et lors même que vous l'entendriez dans une de ses violentes crises, ne vous levez point, je vous en supplie.

PESCARA. — Soit, Monseigneur, nous ne bougerons pas.

LE CARDINAL. — J'insiste, promettez-le sur l'honneur, car c'est le Duc lui-même qui me l'a enjoint ; et il paraissait y tenir vivement.

PESCARA. — Engageons-nous donc d'honneur pour cette bagatelle.

LE CARDINAL. — Que nul de votre suite ne bouge non plus.

MALATESTA. — Nul ne bougera.

LE CARDINAL. — Il peut se faire que, pour vous éprouver et voir si vous tenez parole, je me lève moi-même, tandis qu'il sommeillera, que je simule un de ses accès de folie, et que j'appelle au secours comme si j'étais moi-même en danger.

MALATESTA. — On aurait beau vous couper la gorge que je n'accourrais pas, maintent que j'en ai fait serment.

LE CARDINAL. — Eh bien, je vous remercie.

GRISOLAN. — Il a fait un affreux ouragan ce soir.

RODERIGO. — La chambre du duc Ferdinand était secouée comme un tige d'osier.

MALATESTA. — Pure bonté de la part du diable qui berçait son propre enfant. (*Ils sortent tous, sauf le Cardinal.*)

LE CARDINAL. — Si je ne puis souffrir leur présence autour de mon frère, c'est pour me permettre, vers minuit, de faire transporter avec plus de mystère le corps de Julia dans sa demeure. — Ah ! ma conscience ! Je voudrais prier maintenant, mais Satan m'arrache le cœur pour avoir pu mettre encore quelque confiance en la prière. C'est environ cette heure-ci que j'avais fixée à Bosola pour emporter le cadavre ; quand il m'aura rendu les services que je veux, il mourra... (*Il sort. Bosola entre.*)

BOSOLA. — Ah ! c'est la voix du cardinal ; je l'ai entendu prononcer mon nom et ma condamnation à mort — Chut ! j'entends un pas. (*Ferdinand entre.*)

FERDINAND. — L'étranglement est une mort très douce.

BOSOLA (*à l'écart*). — Oh ! je le vois bien, je dois me tenir sur mes gardes.

FERDINAND. — Qu'est-ce que vous en dites ? parlez à voix

basse; êtes-vous d'accord là-dessus ? C'est bien; ceci doit être fait dans l'ombre; le cardinal ne voudrait pas pour mille livres que le docteur vît cela. (*Il sort.*)

BOSOLA. — On complotte ma mort; voilà le résultat du meurtre. On ne fait cas ni du mérite ni d'une vie de chrétien, quand on sait que les noires actions ne sauraient être effacées que par la mort. (*Antonio et un serviteur entrent.*)

LE SERVITEUR. — Demeurez, monseigneur et ayez confiance, je vous prie; je vais chercher une lanterne sourde. (*Il sort.*)

ANTONIO. — Si je pouvais le surprendre au milieu de ses prières, il y aurait alors quelque espoir de pardon.

BOSOLA. — Frappe juste, mon épée ! (*Il frappe Antonio*) — Je ne veux pas te donner même le loisir de prier !

ANTONIO. — Ah ! je suis fini. Tu as achevé en une minute ma longue requête.

BOSOLA. — Qui es-tu ?

ANTONIO. — Un malheureux qui ne trouve dans la mort d'autre avantage que de pouvoir révéler ce qu'il est. (*Le serviteur rentre avec une lanterne.*)

LE SERVITEUR. — Où êtes-vous, monsieur ?

ANTONIO. — Bien près de ma dernière demeure — Toi, Bosola !

LE SERVITEUR. — Oh ! malheur !

BOSOLA. — Etouffe ta pitié, ou tu es un homme mort ! — Comment, Antonio ! l'homme que j'aurais voulu sauver plus que ma propre vie ! — Nous ne sommes que les balles du jeu de paume divin, que lancent et relancent les étoiles où bon leur semble... O bon Antonio, je vais à ton oreille de mourant chuchoter une chose qui te brisera le cœur ! Ta belle duchesse et tes deux enfants si doux...

ANTONIO. — Rien que leur nom rallume en moi un peu de vie...

BOSOLA. — Ont été assassinés.

ANTONIO. — Des hommes ont souhaité mourir en entendant des choses douloureuses; je suis heureux de mourir en douleur; je ne voudrais plus voir mes plaies adoucies de baume ou guéries, car je n'ai plus de but dans la vie... Dans notre quête de grandeurs, nous ressemblons à ces enfants joueurs dont le plaisir est l'unique souci et nous courons après des bulles soufflées dans l'air. Les plaisirs de la vie, qu'est-ce que cela ? rien que les heures calmes d'un fiévreux; un peu de repos simplement pour nous préparer à souffrir. Je ne demande pas les raisons de ma mort; rappelle moi seulement à la mémoire de Delio.

BOSOLA. — O brise toi, cœur !

ANTONIO. — Et veille à ce que mon fils fuie la cour des princes... (*Il meurt.*)

BOSOLA (*au serviteur*). — Tu paraîs avoir aimé Antonio ?

LE SERVITEUR. — Je l'ai conduit ici pour qu'il se réconcilie avec le cardinal.

BOSOLA. — Je ne te demande pas cela— Emporte le, si tu tiens à ta vie, dépose le là où dame Julia habitait naguère — Ah ! mon destin va vite ! Le cardinal je le tiens déjà dans la forge, je vais maintenant l'amener entre l'enclume et le marteau. Oh ! méprise fatale ! Je ne veux imiter les êtres glorieux pas plus que les vils : je veux être mon propre exemple. Va, va et veille à ressembler par le silence à la chose que tu portes... (*Ils sortent.*)

CINQUIEME TABLEAU

Une autre salle dans le même palais.

LE CARDINAL, *un livre à la main.*

LE CARDINAL. — Je m'embrouille dans ce problème sur l'enfer. L'auteur dit qu'en enfer il ne flambe qu'une fournaise et pourtant qu'elle ne brûle pas également tous les hommes. Mettons le de côté. Comme ça nous tourmente, une conscience coupable ! Quand mon regard plonge dans les viviers de mon jardin, il me semble que j'aperçois un être armé d'un râteau qui chercherait à me frapper. (*Bosola entre avec le serviteur qui porte le cadavre d'Antonio.*)

LE CARDINAL. — Ah ! c'est toi ? Tu as un regard sinistre ; il règne sur ta figure une résolution fixe à laquelle se mêle un peu de crainte.

BOSOLA. — Elle va, rapide comme l'éclair, devenir l'action. Je suis venu te tuer !

LE CARDINAL. — Ah ! au secours ! à la garde !

BOSOLA. — Tu t'abuses ; ils sont trop loin pour entendre tes hurlements.

LE CARDINAL. — Arrête ! Je promets de partager mes revenus avec toi !

BOSOLA. — Prières et offres sont toutes hors de saison.

LE CARDINAL. — Qu'on appelle la garde ! nous sommes trahis !

BOSOLA. — J'ai pris soin d'arrêter votre fuite ; je vous permets tout juste de fuir jusqu'à la chambre de Julia, pas plus loin.

LE CARDINAL. — Au secours ! à la trahison !

A l'étage supérieur (1) PESCARA, MALATESTA, RODERIGO et GRISOLAN apparaissent.

MALATESTA. — Ecoutez !

LE CARDINAL (*en bas*). — Mon duché à qui me sauvera !

RODERIGO. — La peste de cette feinte !

MALATESTA. — Mais ce n'est pas le cardinal.

RODERIGO. — Si, mais si, c'est lui ! Mais je le verrais plutôt pendre que de descendre à la rescousse.

LE CARDINAL. — Un guet-apens contre moi ! On m'attaque ! Je suis perdu, à moins de secours.

GRISOLAN. — Il joue habilement son rôle ; mais il ne servira de rien de se moquer de moi jusqu'à me faire violer mon serment.

LE CARDINAL. — J'ai l'épée sous la gorge !

RODERIGO. — Vous ne brailleriez pas si fort...

MALATESTA. — Allons ! retournons nous coucher : il nous a déjà avertis de tout ceci.

PESCARA. — Oui, il nous a priés de ne pas accourir ; mais croyez m'en, l'accent de ses appels n'est pas celui de la plaisanterie ; je vais descendre, quoi qu'il en soit et avec des leviers je forcerai les portes. (*Il sort à l'étage supérieur.*)

RODERIGO. — Suivons le à distance ; nous verrons comme le cardinal va se moquer de lui. (*Malatesta, Roderigo et Grisolan sortent en haut.*)

BOSOLA (*au serviteur en le frappant*). — Voilà d'abord pour vous, pour que vous n'alliez pas débarricader la porte et laisser entrer du secours. (*Il tue le serviteur.*)

LE CARDINAL. — Quelle raison as-tu d'en vouloir à ma vie ?

BOSOLA. — Regarde là.

(1) La scène est divisée en deux étages.

LE CARDINAL. — Antonio !

BOSOLA. — Tué de ma main, involontairement. Fais tes prières et sois bref; quand tu as tué ta sœur, tu as enlevé aux mains de la justice ces balances d'équité et ne lui as laissé que son épée.

LE CARDINAL. — Miséricorde !

BOSOLA. — Il m'apparaît maintenant que ta grandeur n'était qu'apparence, car tu t'écroules de toi-même plus vite que le malheur ne te pousse. Ne gâchons plus de temps; tiens ! (*Il le poignarde.*)

LE CARDINAL. — Tu m'as blessé.

BOSOLA. — Encore. (*Il le poignarde derechef.*)

LE CARDINAL. — Vais-je mourir en levraut, sans une résistance ? Au secours ! au secours ! au secours ! Je suis tué ! (*Ferdinand entre.*)

FERDINAND. — L'alerte ! Qu'on me donne un cheval frais ! Ralliez l'avant-garde ou la journée est perdue. Rendez vous ! je vous accorde l'honneur des armes, je secoue mon épée sur votre tête : voulez-vous vous rendre ?

LE CARDINAL. — Venez à ma rescousse; je suis votre frère !

FERDINAND. — Par Satan ! mon frère qui combat dans le camp ennemi ! (*Il blesse le cardinal et dans la mêlée, donne à Bosola un coup mortel*) Adieu votre rançon !

LE CARDINAL. — Oh ! justice ! Je souffre et j'expie maintenant les choses du passé; la souffrance est, dit-on, fille aînée du crime.

FERDINAND. — Ah ! vous êtes des braves ! le sort de César fut plus cruel que celui de Pompée; César mourut dans les bras de la prospérité, Pompée aux pieds de la disgrâce. Vous, vous êtes tous deux morts sur le champ de bataille. La douleur ce n'est rien; mainte fois la douleur disparaît dans l'appréhension d'une autre douleur plus aigüe, comme la rage de dents

par la vue du barbier qui vient vous l'arracher; voilà de la philosophie, si vous en voulez.

BOSOLA. — Ma vengeance maintenant, va être complète — Effondre-toi, cause principale de ma ruine ! (*Il tue Ferdinand*) C'est la fin de ma vie qui m'aura rendu le plus beau service.

FERDINAND. — Donnez moi du foin mouillé; je suis tout haletant... Je ne considère ce monde que comme un vrai chenil; je veux porter plus haut mon honneur et aspirer à des plaisirs supérieurs par delà la mort...

BOSOLA. — Il me paraît revenir à la raison, maintenant qu'il est si près de sa fin.

FERDINAND. — Ma sœur, ô ma sœur ! c'est la cause, la cause de tout. Que nous tombions par notre ambition, nos crimes où notre luxure, nous sommes comme ces diamants qu'on taille avec leur propre poussière. (*Il meurt.*)

LE CARDINAL (*à Bosola*). — Tu as ton compte aussi.

BOSOLA. — Oui, je tiens mon âme épuisée entre mes dents; elle est prête à s'envoler de moi. Je me glorifie de te voir, toi qui te dressais comme une pyramide immense à la base formidable, tu t'achèves en une toute petite pointe, autant dire en rien. (*Pescara, Malatesta, Roderigo et Grisolan font irruption.*)

PESCARA. — Eh bien, monseigneur ?

MALATESTA. — Oh ! désastre !

RODERIGO. — La cause de tout ceci ?

BOSOLA. — C'est la revanche pour l'assassinat de la duchesse d'Amalfi commis par ses frères d'Aragon, pour la mort d'Antonio occis par cette main-ci; pour cette débauchée de Julia empoisonnée par cet homme et finalement pour mon propre sort à moi qui jouais un rôle principal dans tout ce drame,

bien contre mon naturel qui était bon, à moi qui en fin de compte ne connus d'eux qu'ingratitude.

PESCARA. — Eh bien, monseigneur !

LE CARDINAL. — Voyez mon frère; il nous a donné ces grandes blessures tandis que nous nous débattions sur ce tapis de joncs. Et maintenant de grâce qu'on me jette à l'écart et qu'on m'oublie à tout jamais. (*Il meurt.*)

PESCARA. — Quelle fatalité, semble-t-il, qu'il ait fait lui-même obstacle à son salut.

MALATESTA. — Toi misérable créature de sang, comment Antonio a-t-il connu la mort ?

BOSOLA. — Dans une brume; je ne sais comment; une de ces méprises comme j'en ai vu souvent dans les drames au théâtre. Oh ! je suis perdu ! Nous ressemblons à ces grandes murailles ou ces cryptes funèbres qui, une fois ruinées n'ont plus d'écho. Adieu, vous autres ! Pour moi, ce peut être douloureux mais non pénible de mourir dans une si belle querelle ! Oh ! ce monde de ténèbres ! dans quelle ombre, dans quelle fosse ténébreuse vit l'humanité tremblante et lâche comme une femme ! Que les âmes nobles ne tremblent point, n'hésitent point à souffrir mort ou honte pour ce qui est juste. Moi, je pars pour un autre voyage. (*Il meurt.*)

PESCARA. — Le noble Delio, comme j'arrivais au palais m'a dit la présence d'Antonio ici-même et m'a montré un jeune et beau gentilhomme, son fils et héritier. (*Delio entre avec le fils d'Antonio.*)

MALATESTA. — O messire, vous arrivez trop tard !

DELIO. — Je le sais déjà et je me suis armé de courage avant que d'entrer. Sachons tirer une noble leçon de cette catastrophe. Unissons tous nos efforts pour établir ce jeune gentilhomme dans ses espérances et les droits de sa mère. —

Ces éminences misérables ne laissent derrière elles pas plus de renommée qu'un homme qui tomberait sous le froid ne laisserait de trace dans la neige; un rayon de soleil et tout fond et se perd, la forme et la matière. J'ai toujours pensé que la nature ne fait rien de si grand pour les grands que lorsqu'il lui plaît d'en faire des princes de vérité : l'intégrité de la vie est la première amie de la gloire et c'est elle qui par delà la mort, doit couronner noblement la fin.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.	VII
LE DÉMON BLANC.	3
LA DUCHESSE D'AMALFI.	125

IMP. CRÉTÉ. — CORBEIL.

PR
3184
W5F7

Webster, John
Le demon blanc

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
